Kama

À la véritable Adèle

www.jjgreif.com

1942. Je décide d'écrire en français.

J'espère que nous avons échappé aux Allemands, cette fois. Ils sont fous, mais pas au point de traverser le désert pour attaquer ce coin perdu. S'ils viennent quand même, nous filons en Chine.

Maman dit que la guerre peut encore durer longtemps. Elle m'a inscrite à l'école. Cela fait trois ans que je n'y vais plus. J'aurai sûrement des mauvaises notes !

Il n'y a pas de professeur de français dans cette école. Maman dit que je dois absolument lire et écrire en français, sinon je vais oublier.

– Il faut aussi qu'elle écrive en polonais, dit Papa.

– Bah, c'est moins important que le français.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Sa langue maternelle ! Quand nous retournerons à Varsovie, elle ira à l'université. Il faudra bien qu'elle sache écrire le polonais.

– Elle ira à la Sorbonne. Quand la guerre sera finie, Varsovie n'existera plus.

– Je me demande parfois si tu n'es pas complètement folle. Et Paris existera encore ?

– Paris existera toujours.

– Calme-toi, Tatus[1], et toi aussi, Mamusia[2] ! Il sera bien temps de vous disputer à mon sujet quand j'aurai l'âge d'aller à l'université…

Je suis très contente qu'ils se disputent de nouveau, comme au bon vieux temps d'avant la guerre. Cela prouve que tout va bien.

Moi, j'ai décidé d'écrire en français. Je vais raconter ce qui est arrivé depuis trois ans. Ainsi, je pourrai ranger les souvenirs qui se bousculent dans ma tête.

---

[1] Diminutif affectueux de Tata, c'est-à-dire Papa. On prononce *Tatouche*.

[2] Pron : *Mamouchia*.

1939. Des bombes sur Varsovie.

Je suis née le 8 mars 1929 à Varsovie. Je m'appelle Kamilla, mais tout le monde m'a toujours appelée Kama, ou Kamounia, ou Kamouniou. Et aussi Kama la petite guêpe, parce que je ne tenais pas en place.

J'habitais avec mes parents au deuxième étage d'un immeuble gris et rose qui appartenait à Grand-Père–le père de Maman. Grand-Père était riche. Il avait fondé une société de commerce. Ses bureaux occupaient le rez-de-chaussée et le premier étage de l'immeuble. Il vendait du sel et de la farine dans toute l'Europe, et achetait des marchandises à l'étranger. Il possédait plusieurs bateaux sur la mer Baltique.

Mes grands-parents habitaient au cinquième étage. Toute la famille prenait ses repas dans la grande salle à manger de leur appartement. Les murs de la salle à manger étaient recouverts de boiseries comme dans l'ancien temps. Les assiettes étaient en porcelaine de Dresde et les couverts en argent. Une cuisinière préparait et servait les repas. Il y avait aussi une femme de ménage. Nous avions des salles de bains avec de l'eau chaude et même des wc dans chaque appartement.

Maman, qui avait passé un an à Paris, pensait que je devais parler le français. J'ai donc appris cette langue dès mon plus jeune âge avec *Mademoiselle*, qui venait tous les jours pour s'occuper de moi et de Roza, la dernière fille de Grand-Père et Grand-Mère. Je crois que le nom de famille de *Mademoiselle* était Poulain, ou quelque chose comme ça. Elle nous appelait Mlle Rose et Mlle Camille. C'est curieux : Rose est ma tante, mais elle a seulement trois ans de plus que moi.

Mademoiselle nous enseignait aussi le piano. Elle était aussi sèche qu'un saucisson sec : "Vous ne devez jamais travailler sans métronome, Mlle Camille… Voici de bons exercices pour muscler vos doigts, Mlle Rose… Pliez bien votre pouce, Mlle Camille… Je vous ai dit de plier votre pouce, mais pas votre dos ; tenez-vous donc plus droite !"

Au début de l'année 1939, ma tante Yola (la sœur aînée de Maman) est venue s'installer au troisième étage de l'immeuble avec son mari Dolek et sa fille Elzbieta, que tout le monde appelle Elzunia. Il y a beaucoup de filles, dans notre famille.

Rose et moi, nous parlions français entre nous pour embêter Elzunia, qui n'y comprenait rien.

– Elisabeth est encore mal lunée, aujourd'hui. Qu'en penses-tu, ma chère Rosette ?

– Oh, c'est une enfant gâtée.

– Une fillette capricieuse !

– Ne trouves-tu pas qu'elle ressemble à un petit babouin ?

– Je dirais plutôt une grenouille verte.

Elzunia se mettait à pleurnicher et appelait sa mère. Elle avait deux ans de moins que moi, mais elle était restée très bébé. Ma chère Rosette ne pleurnichait jamais. Au contraire, elle riait toujours. Sa grande bouche paraît faite tout exprès pour rire.

Papa est biologiste. Il étudie les maladies tropicales. Il parlait toujours de la malaria. Maman se moquait de lui.

– Il y a un mètre de neige dans les rues, l'eau gèle dans les conduites, et toi tu veux soigner les fièvres tropicales ! Tu ferais mieux de chercher un vaccin contre la grippe.

– Nous autres Polonais, nous admirons trop notre petit nombril. Nous pouvons nous occuper des pays lointains aussi bien que les Français et les Anglais !

– Ecoutez le grand savant mondialiste Marek Silberberg, qui n'est jamais allé à l'étranger…

– J'irai un jour, j'irai !

Papa ne se doutait pas que ce jour était proche, et encore moins qu'il attraperait lui-même cette malaria dont il parlait tant.

Quand j'étais toute petite, nous passions nos vacances d'été à Sopot, une station balnéaire de la mer Baltique, à côté de Dantzig. Grand-Père m'a fait visiter un de ses bateaux dans le port de Dantzig. Je me souviens vaguement d'une odeur de métal et de graisse, et d'énormes marins à moitié nus qui m'invitaient à partir avec eux au-delà des mers. "Tu iras plus tard", m'a promis Grand-Père.

Moi, je n'avais pas du tout envie de naviguer sur les bateaux de Grand-Père. En vérité, le souvenir de cette visite est nimbé d'une sorte de halo d'effroi. J'ai parfois une sorte d'impression fugace que l'un des gros marins m'a emmenée voir la cale du bateau. Je ne peux pas y penser sans frissoner. Souvent, je me réveillais au milieu de la nuit en hurlant. J'étais toujours tourmentée par le même cauchemar : j'ouvrais une porte qui donnait sur une cave ; un escalier descendait dans l'obscurité ; j'entendais un bruit de froissement, ponctué par de petits sifflements ; j'allumais la lumière et je découvrais, en bas de l'escalier, des rats affolés qui couraient dans tous les sens–c'est à ce moment-là que je me réveillais.

À partir de 1936, nous avons cessé de passer l'été à Sopot. Mes parents m'ont expliqué que la région de Dantzig n'était pas polonaise, mais qu'elle constituait une sorte d'enclave allemande au milieu de la Pologne. D'ailleurs, cela ne ressemblait pas à la Pologne, parce que les Allemands sont raides comme des piquets et ne rient jamais.

Un méchant dictateur tout raide, qui se nommait Adolf comme le mari de tante Yola (Dolek, c'est le diminutif d'Adolf), dirigeait l'Allemagne et personne n'avait le droit de rire. Ce méchant Adolf prétendait que la Pologne avait volé le territoire séparant Dantzig du reste de l'Allemagne. Les habitants de Dantzig le soutenaient. Ils défilaient dans les rues avec son drapeau à croix gammée, chantaient des hymnes guerriers, cassaient les vitrines des boutiques tenues par des juifs.

Grand-Père a déplacé ses bureaux et ses bateaux à Gdynia, un port polonais situé juste au nord de l'enclave allemande. Il a loué une nouvelle maison à Orlowo, la plage de Gdynia. Nous y avons passé l'été en 1936, 1937 et en 1938. Au début, Grand-Père allait encore parfois à Dantzig pour ses affaires. Il partait dans sa grande automobile anglaise Vauxhall, avec son chauffeur. Grand-Mère était inquiète, je le voyais bien, mais il revenait toujours sain et sauf.

En 1938, le vilain dictateur a annexé l'Autriche, puis une partie de la Tchéco-slovaquie.

Au début de l'année 1939, mes parents ont discuté pour savoir si nous irions à Orlowo comme d'habitude. Tout le monde disait que le prochain forfait des Allemands, ce serait d'envahir le "couloir de Dantzig" pour relier la ville à leur pays. Cela signifiait qu'ils étaient prêts à annexer tout le Nord-Est de la Pologne. Grand-Père et Grand-Mère ont décidé de rester à Varsovie.

Je m'aperçois que je n'ai pas écrit que nous étions juifs. Cela ne tenait pas une grande place dans notre vie. Mes parents disent que les religions servent à endormir le peuple. Ils les comparent aux contes de fées que l'on raconte le soir aux enfants. Grand-Père et Grand-Mère n'y croyaient pas beaucoup non plus. Ils n'allaient pas à la synagogue le samedi, par exemple. Ils célébraient la fête de la Pâque, qui rappelle la manière dont Moïse a libéré les esclaves hébreux, mais je crois que c'était surtout une occasion de réunir toute la famille autour d'une table bien garnie.

Moi, cette histoire de juifs, je n'y comprenais rien.

– Papa, si nous n'allons pas à la synagogue, nous sommes juifs quand même ?

– Nous pouvons essayer d'oublier que nous sommes juifs, mais les Allemands et les Polonais ne l'oublient pas.

– Nous n'avons pas besoin de le leur dire.

– Ils le sauront de toute façon, parce que nous portons des noms juifs.

– Silberberg, c'est un nom juif ?

– Oui, et aussi Rosenthal, le nom de tes grands-parents.

– Ça ressemble à des noms allemands, non ? Un nom juif, ce serait Salomon ou Abraham.

– Tu as raison, ma petite guêpe. Ces noms signifient “montagne d’argent” et “vallée de roses” en allemand. C’est que les juifs polonais sont venus d’Allemagne au moyen-âge. D’ailleurs la langue yiddisch, que parlent tes grands-parents, est une sorte de vieil allemand.

Grand-Père et Grand-Mère parlaient yiddisch entre eux, mais polonais avec nous. Grand-Père avait été élevé dans une famille très pieuse et très pauvre, où l’on parlait seulement le yiddisch. À l’âge de quatorze ans, il s’était enfui de chez lui et avait appris le polonais tout seul. Il le parlait sans accent. Il parlait aussi le russe et l’allemand. Comme lui, Grand-Mère venait d’une famille pauvre. Elle avait commencé à travailler à sept ans : elle cousait et brodait. Moi, je comprends assez bien le yiddisch, mais je ne le parle pas. Mes parents disent que les juifs se fondent peu à peu dans le reste de la population et que le yiddisch sera bientôt une langue morte, comme le grec et le latin.

En fin de compte, nous sommes quand même partis à Orlowo en juillet 1939. D’abord, la maison était louée d’avance. Ensuite, mes parents me trouvaient pâle et pensaient que l’air de la mer me ferait du bien. Tante Yola, oncle Dolek et Elzunia sont venus aussi. À mon grand regret, ma chère Rosette est restée avec Grand-Père et Grand-Mère dans leur maison de campagne près de Varsovie.

Rosette était un peu comme une grande sœur pour moi. Elle me montrait comment bâtir des châteaux de sable. Elle dessine très bien. Moi, je n’aurais jamais pu construire des châteaux aussi extraordinaires que ceux de Rose. Ils avaient de hautes murailles crénelées et des douves profondes, un donjon, des écuries, des magasins, des cuisines, une chapelle. Quand elle se lassait des châteaux, elle créait des villes orientales avec mosquées, minarets et palais des mille et une nuits, ou bien des cités imaginaires de la planète Mars. Je l’aidais comme je pouvais, mais je ne suis ni aussi habile qu’elle, ni aussi patiente. Ce que j’aimais, c’était piétiner le château ou la ville à la fin de la journée.

Elle nageait comme un poisson. Si elle s’était entraînée un peu, elle aurait pu participer aux jeux olympiques. Moi, j’aime beaucoup nager en gardant la tête sous l’eau. Tante Yola et Maman nageaient aussi. La seule personne qui ne sait pas nager, dans notre famille, c’est Papa. Pendant que nous bondissions dans les vagues, il restait assis sous un parasol à lire son journal.

Kama

Vers la fin du mois d'août, l'atmosphère s'est chargée d'électricité, comme avant un orage. Les habitants de Dantzig accusaient les Polonais et les juifs de divers crimes imaginaires et suppliaient le grand Reich[1] allemand de venir à leur secours.

Mes parents ont décidé de rentrer tout de suite à Varsovie. D'habitude, dès que Papa disait quelque chose, Maman disait le contraire, et vice-versa. Quand j'ai vu qu'ils étaient d'accord, et parlaient pour ainsi dire d'une seule voix, j'ai compris que la situation était sérieuse. Papa, qui avait tendance à hésiter, à peser le pour et le contre, était devenu aussi ferme et sûr de lui que Maman. Je le reconnaissais à peine. À la place de ma tante Yola, qui était réputée pour sa nonchalance, je découvrais soudain une femme énergique et décidée. Ces changements m'étonnaient tellement que j'en oubliais d'être Kamounia la guêpe, qui volait et bourdonnait et piquait ses ennemis… Je suis devenue une petite fille modèle, d'un seul coup–sage comme une image !

Le 28 août 1939, nous fermons la maison de vacances et prenons un taxi jusqu'à la gare. Une foule incroyable a envahi les quais. Au milieu des vacanciers vêtus de blanc, chargés de raquettes de tennis et de cannes à pêche, de pauvres habitants de Gdynia emportent d'énormes baluchons dont dépasse une casserole ou une vieille lampe à huile. Par moments, la foule est très calme, et puis soudain elle s'agite et devient bruyante sans raison apparente.

Les cheminots ont ajouté au train de Varsovie deux wagons de marchandises pour les bagages. Les passagers sont si nombreux qu'il est impensable d'entrer dans les wagons de voyageurs avec une valise.

– Cela me rappelle le métro de Paris aux heures d'affluence, dit Maman.

À mon grand étonnement, Papa ne se moque pas d'elle, comme il le fait toujours quand elle évoque l'année qu'elle a passée à Paris. Des événements terribles se préparent, c'est sûr.

Le train roule de huit heures du soir à six heures du matin. À l'aller, nous avons dormi dans des wagons-lits de première classe. Quel contraste ! Les passagers sont assis sur les banquettes, sur les porte-bagages, ou bien par terre. Certains restent debout. Ils sont rigides comme des statues et parlent à voix basse. Ma cousine Elzunia, qui est si bavarde, semble avoir perdu sa langue. Si seulement Papa voulait bien plaisanter un peu, pour diminuer notre inquiétude…

---

[1] Empire

Dans la gare de Varsovie, des porteurs sortent les bagages des wagons de marchandises et les posent sur le quai. Nous ne retrouvons pas nos valises, nos belles valises en cuir. Des employés des chemins de fer les ont sans doute dérobées, en pensant que si la guerre éclate demain, nous ne songerons pas à les réclamer. Ils ont vu juste.

– Cela n'a pas d'importance, dit Papa.

Maman va-t-elle protester ? Elle a perdu ses robes d'été, ses chemisiers en soie, sa trousse de toilette qui contenait de superbes brosses à manche d'écaille, un gros roman français qu'elle n'a pas encore achevé, et d'autres trésors. Mais non. Elle tient solidement ma main pour éviter de me perdre. "Viens vite, Kama". Les gens courent dans tous les sens comme les rats dans mon cauchemar. Le spectacle qu'offre la gare est si étrange que Papa sort son appareil photo pour le fixer sur la pellicule.

Papa aime beaucoup prendre des photos. Son appareil est un magnifique Leica tout neuf, que Maman lui a offert à l'occasion de leur dixième anniversaire de mariage. Soudain, deux policiers s'approchent de lui, le traitent d'agent ennemi et menacent de le jeter en prison. Tout ça, c'est pour lui confisquer son beau Leica. La guerre n'a pas encore commencé, mais les méchants se livrent au pillage d'avance.

Une grande confusion règne aussi à l'extérieur de la gare. On se bat pour attraper les rares taxis présents. Au fond, nous avons de la chance d'avoir perdu nos valises : nous rentrons chez nous à pied, tout simplement.

Le lendemain de notre retour à Varsovie, c'est-à-dire le 30 août, Grand-Père réunit toute la famille dans son appartement du cinquième étage : mes parents et moi, tante Yola avec Dolek et Elzunia, Rosette, et aussi oncle Itschak, qui habite au quatrième étage de l'immeuble.

Grand-Père dit qu'il ne faut pas s'affoler. C'est le chef de la famille et le patron d'une grande société, donc il a beaucoup d'autorité et d'expérience. Le ton de sa voix a quelque chose de rassurant. Il vient de célébrer ses soixante ans, mais il n'a pas l'air d'un vieux monsieur. Ses cheveux sont châtains, et seule la barbiche triangulaire qui orne le bas de son visage compte quelques poils gris.

– Si la guerre éclate, il y aura des morts sur le front, dans les tranchées, mais aucun de nous, Dieu soit loué, n'est soldat. À l'arrière, la vie continue. Elle s'organise autrement, peut-être, mais elle continue.

– Vous croyez que l'armée polonaise va résister aux Allemands ? demande Dolek. Les tranchées, c'était la dernière guerre. Si ça se trouve, les Polonais ne résisteront pas plus que les Tchèques. Dans quelques jours, nous aurons les Teutons à Varsovie.

– Ce n'est pas possible. Les Français et les Anglais se sont engagés à intervenir. La guerre sera longue. Et d'ailleurs, quand les Allemands sont entrés en Tchécoslovaquie, ils n'ont pas détruit Prague, que je sache. Au pire, ils partageront de nouveau la Pologne et nous reviendrons à la situation d'avant 1914.

– Nous aurions dû tout vendre et partir il y a longtemps, murmure Itschak.

Oncle Itschak est sioniste. Il pense que les juifs doivent émigrer en Palestine, où le peuple hébreu vivait à l'époque du roi David. Alors que dans sa jeunesse il s'appelait Janek comme tout le monde, il s'est rebaptisé Itschak, c'est-à-dire Isaac en hébreu. Tous les sionistes adoptent de vieux prénoms de la Bible.

Mes parents le méprisent. À leur avis, il faut supprimer les frontières et non créer de nouveaux états. Partir en Palestine, c'est donner raison à nos ennemis, qui prétendent que les juifs ne sont pas de vrais Polonais.

Papa pense que ce n'est pas le sionisme qui résoudra le problème juif, mais la révolution et l'avènement du communisme. Après la révolution, il n'y aura plus ni riches ni pauvres, ni catholiques ni juifs.

Maman ne croit pas plus à la révolution qu'au sionisme. Des pauvres, il y en a depuis que le monde existe et il y en aura toujours. Les communistes promettent l'égalité ; cela veut dire qu'après la révolution, tout le monde sera pauvre. En plus, les Russes, qui se prétendent communistes, ont un dictateur comme les Allemands. D'ailleurs, les deux dictateurs viennent de signer un pacte. Le bon système, c'est la république comme en France : là-bas, personne n'embête les juifs. Maman donne toujours la France en exemple pour tout.

En attendant, au lieu de se disputer avec oncle Itschak comme d'habitude, mes parents le laissent tranquille. Je les sens tendus comme les cordes d'un violon.

Le 31 août, Papa part à son laboratoire. Il revient peu après : la porte est fermée. Personne ne s'intéresse plus aux fièvres tropicales.

Maman et moi, nous prenons de grands sacs à provisions et nous descendons faire des courses. Nous voulons acheter du sucre, de l'huile, de la farine, du riz, des conserves. Nous étions bien naïves. Certains magasins sont déjà vides. D'autres sont pris d'assaut par des grappes de ménagères vociférantes. Nous revenons bredouilles.

Et si la guerre n'éclate pas ? Je devrai aller à l'école, comme chaque année. Je sors mes affaires des tiroirs de mon bureau : ma boîte de compas, mes équerres, mon rapporteur, ma grammaire latine, mon dictionnaire de français. Si l'école ferme, comme

le laboratoire de Papa, comment ferai-je pour passer mon baccalauréat et apprendre un métier ?

Le 1er septembre à l'aube, alors que dans mon sommeil je m'apprête à ouvrir la porte qui donne sur la cave aux rats, une horrible explosion me réveille en sursaut. Je comprends tout de suite ce qui arrive : la guerre !

Je saute de mon lit pour aller à la fenêtre. D'autres explosions succèdent à la première. Une sorte de sifflement aigü les annonce. Des panaches de fumée noire s'élevent ici et là, au-dessus des toits de Varsovie. Je m'habille en vitesse. Mes parents, encore en vêtements de nuit, se tiennent près du poste de TSF dans le salon. Le speaker parle très vite : "Une lâche agression… nos troupes invincibles… réagir vigoureusement…" Un général lit une déclaration officielle : "L'ennemi n'arrachera pas un seul bouton de nos uniformes !"

Ce qui serait bien, c'est que la guerre oppose seulement les généraux entre eux. Le camp qui arracherait le plus de boutons d'uniforme à l'autre serait déclaré vainqueur.

Alors que j'imagine de grands arrachements de boutons, toutes les sirènes de Varsovie se mettent soudain à hurler à la mort. Papa éclate de rire. Un rire amer, qui me glace le sang.

– Les sirènes qui devaient nous prévenir de l'imminence d'un bombardement ! Les bombes se sont chargées de nous prévenir ! Si toute notre défense bégaye de cette manière, nous allons vers un beau gâchis…

– Les responsables de la défense ne sont peut-être pas très malins, remarque Maman, mais nous sommes aussi bêtes qu'eux. Nous avons attendu les bombes comme des ânes, nous aussi.

Mes parents s'habillent et nous descendons dans la rue. Tous les membres de notre famille, ainsi que les autres habitants du quartier, s'y trouvent déjà. Les gens demandent ce qui se passe, comme s'ils ne le savaient pas. Ils échangent des bouts de phrases aussi vides de sens que le discours du speaker de la TSF. Des rumeurs se propagent à la surface de la foule comme un feu embrasant une prairie desséchée : les Allemands vont répandre des gaz asphyxiants… On distribuera bientôt des masques… Sinon, il faut respirer à travers un linge mouillé…

Grand-Père n'est pas homme à attendre les bombes et les gaz.

– Prenez quelques affaires et rejoignez-moi au garage. Nous irons à la campagne. D'une manière ou d'une autre, ces bombardements s'arrêteront, alors nous reviendrons.

Il possède une grande propriété à cent vingt kilomètres de Varsovie, avec un moulin, des écuries, des chevaux, un étang et des hectares de champs de blé.

Quand nous arrivons au garage, Grand-Père nous dit qu'il n'a pas réussi à trouver le chauffeur. Heureusement, Dolek sait conduire une automobile. Même sans le chauffeur, nous avons bien du mal à entrer tous dans la Vauxhall. Dolek et Grand-Père sont assis devant, et toutes les femmes derrière : Grand-Mère, tante Yola et Maman– chacune portant sa fille (Rosette, Elzunia et moi) sur ses genoux. Papa ne participe pas à l'expédition, car il doit rester à Varsovie auprès de sa mère.

Oncle Itschak ne vient pas non plus à la campagne. Il a décidé de quitter la Pologne d'une façon ou d'une autre, à pied s'il ne trouve pas d'autre moyen, et d'aller en Palestine tout de suite.

Nous aurions peut-être dû partir à pied, nous aussi. La Vauxhall peut à peine avancer. Tous les moyens de transport inventés par les êtres humains encombrent la grand-route : des charrettes à bras, des voitures tirées par des chevaux, des vélos, des motocyclettes, des camions, des automobiles. Les habitants de Varsovie s'enfuient avec tout ce qu'ils peuvent emporter. Les uns ont entassé des meubles sur des charrettes, les autres ont fourré leurs vêtements dans un gros baluchon. De malheureuses mères de famille portent un bébé et tirent par la main plusieurs petits enfants. Quel terrible spectacle ! Les larmes me montent aux yeux, mais je les retiens de toutes mes forces, car je ne veux pas ressembler à Elzunia, qui énerve tout le monde avec ses cris et ses sanglots.

Nous arrivons à la campagne à la nuit tombée. Je dors très mal. Les pauvres gens que nous avons vus sur la route défilent dans ma tête sans vouloir s'arrêter. Pourtant, j'ai bien dû finir par m'assoupir, puisque les mêmes explosions qu'hier me réveillent. Dolek dit que les Allemands bombardent la gare qui se trouve près de la propriété de Grand-Père.

En vérité, nous nous sentons moins en sécurité qu'à Varsovie. À la campagne, on ne peut pas se cacher, tandis qu'à la ville, on peut se mettre à l'abri dans une cave.

– Nous avons commis une erreur en venant ici, dit Grand-Père. Il vaut mieux retourner à Varsovie.

– Nous pourrions aller à Dantzig, suggère Rosette. Au moins une ville que les Allemands ne vont pas bombarder !

Je me sens toute réconfortée en observant le large sourire qui éclaire le visage de Rosette. Je comprends qu'elle ne parle pas sérieusement de Dantzig, mais qu'elle plaisante. Les suggestions sérieuses, il aurait fallu les faire la semaine dernière. Maintenant, chacun sait bien qu'il est trop tard.

Nous repartons donc dans la Vauxhall. Je trouve que nous aussi, comme les passagers dans la gare, nous commençons à ressembler aux rats affolés de mon cauchemar.

Elzunia a huit ans. C'est trop dur pour elle, tout ça. Elle pleurniche, s'endort, se réveille en hurlant. Il y a des carcasses de voitures et de camions sur le bord de la route. Par moments, on entend le bruit sourd d'un bombardement lointain. Elzunia devient alors toute raide. Rosette lui parle doucement pour la rassurer.

Je hurlerais bien un peu, moi aussi, mais Elzunia crie pour tout le monde. Même les adultes se sentent aussi faibles et démunis que des enfants face à l'horreur de ce qui se passe et de ce qui se prépare.

À l'entrée de Varsovie, nous devons nous arrêter parce que des militaires ont improvisé un petit barrage sur la route. Un officier, pistolet au poing, nous ordonne de descendre de la Vauxhall.

– Je la réquisitionne. Ordre du Commandement !

Nous comprenons bien que le Commandement n'a rien ordonné de tel. En temps ordinaire, Grand-Père ne se serait pas laissé faire. Il aurait demandé le nom de l'officier et le numéro de son régiment, aurait menacé de s'adresser au ministère de la guerre. Nous devinons que nous entrons dans des temps extraordinaires. Grand-Père marmonne quelques mots en yiddisch.

– L'Ange de la Mort nous dépouille de nos biens terrestres avant notre passage dans l'au-delà.

Grand-Mère hausse les épaules.

– Qu'est-ce que tu racontes ?L'officier veut s'enfuir en Slovaquie, c'est tout.

Moi, je n'ai jamais rencontré l'Ange de la Mort, mais je constate que les bombes ont mis le monde à l'envers. La Vauxhall n'est plus une machine rare et précieuse, mais un objet dérisoire que l'on abandonne au bord du chemin. La puissance de Grand-Père a fondu. Il n'y a plus de loi en dehors de la loi des armes.

Nous terminons donc ce stupide voyage à pied. Elzunia frissonne comme si elle avait la fièvre, si bien que Dolek finit par la porter sur son dos.

Je retrouve ma chambre avec un plaisir un peu douloureux. Ma grande maison de poupées, ma dînette, mon cheval à bascule. De toute façon, quand on grandit, on atteint

un âge où l'on cesse de jouer à la poupée. Je décide que c'est maintenant. Oui, je ne laisse pas cet horrible Adolf le décider à ma place avec ses bombes, mais je le décide moi-même. Si Rosette descend, comme elle le fait souvent, pour jouer avec moi, je lui dirai : "Je ne joue plus."

Maman est allée voir Papa chez Maminka. C'est ainsi que nous appelons la mère de Papa, pour la distinguer de Grand-Mère. Je la connais à peine, car jusqu'en 1938 elle habitait à Pinsk, près de la frontière russe. Et puis le père de Papa est mort, alors elle est venue s'installer à Varsovie. Elle parle seulement le yiddisch et le russe, donc je ne peux pas bavarder avec elle.

Rosette descend me voir. Elle ne me propose pas de jouer à la poupée. Je lui donne les dernières nouvelles.

– Maman dit que Papa va partir à Pinsk avec Maminka pour échapper aux bombes. Si tout va bien là-bas, nous irons les rejoindre.

– Mère (la mère de Rose, c'est-à-dire Grand-Mère) aimerait aussi que nous quittions Varsovie, mais Père ne veut pas. Il dit que notre excursion à la campagne a prouvé que nous n'avions rien à y gagner.

– Le pauvre… Il a même perdu sa belle Vauxhall !

– Il dit que l'automobile, ce n'est rien, du moment que nous sommes tous vivants. À son avis, nous devons attendre la fin des bombardements avant de prendre une décision. Il dit que les prochains jours, peut-être les prochaines semaines, seront difficiles, et que nous devons prier l'Éternel de nous épargner.

– Grand-Père ? Il a dit que nous devons prier l'Éternel ?

– Oui, cela m'a étonnée aussi. Je crois bien que je ne l'avais jamais entendu prononcer ce mot. Mère s'est moquée de lui : elle a dit qu'il devrait d'abord m'enseigner une prière.

Je ne dors que d'un seul œil, comme on dit en français. Dès qu'une vague lueur grise annonce l'aube, je me lève et je m'habille. Bientôt, les premières explosions retentissent. Je n'ai pas faim, mais Maman dit que je dois me forcer à manger un peu de pain. Nous écoutons la TSF dans le salon. Nos forces invincibles résistent bravement et préparent la contre-attaque. L'Angleterre et la France, nos alliés, ont déclaré la guerre à l'Allemagne, donc Hitler va capituler dans les prochains jours.

Tout en écoutant la TSF, je regarde distraitement par la fenêtre. Soudain l'immeuble en face, de l'autre côté de la rue, devient tout rouge et se met à briller comme un rubis. Un sifflement abominable pénètre dans mes oreilles comme une vrille,

suivi par une déflagration sans commune mesure avec les petits pétards du matin. Les vitres de notre salon volent en éclats. Heureusement, nous nous tenions au milieu de la pièce, sinon nous aurions été blessées par les morceaux de verre. J'ai peut-être fermé les yeux pendant une fraction de seconde sous l'effet du choc, mais mon visage est toujours tourné vers la fenêtre. Quand je rouvre les yeux, je vois un nuage de poussière qui se dissipe lentement, découvrant un coin de ciel bleu. L'immeuble en face n'y est plus.

Je pense à ma maison de poupées. On peut certainement la détruire en quelques secondes… Mais un immeuble entier ? Des maçons ont passé des mois à poser les pierres les unes sur les autres, et maintenant, il ne reste qu'un tas de gravats fumants, au milieu duquel brûlent des poutres de bois. Une de mes camarades de classe a vécu dans cet immeuble il y a quelques années. Je suis soulagée de penser qu'elle n'y habite plus. Comme si la mort de gens que je ne connais pas n'avait aucune importance…

Je monte vite avec Maman pour voir si Grand-Père et Grand-Mère ne sont pas blessés. Dolek, Yola et Elzunia se trouvent déjà là-haut. De nouveau, j'aperçois le ciel bleu. une partie du toit de notre immeuble a été arrachée par l'explosion. Grand-Père a reçu un morceau du plafond sur la tête. Grand-Mère est en train de poser une sorte de compresse sur son crâne. Il n'a pas l'air content. Il bougonne.

– Ça va, ça va… Ce n'est rien. Il faut descendre.

Nous partons en direction de la Vistule[1]. Les bombardements ont été nombreux dans notre quartier. Des flammes sortent des fenêtres des maisons. Des voitures de pompiers essaient d'avancer dans les décombres. Des gens soutiennent des blessés enveloppés de bandages rougis. Pour la pemière fois de ma vie, je vois des cadavres.

La chaleur est très pénible. Non seulement la fumée rend l'air presque irrespirable, mais par moments elle devient si épaisse que l'on n'y voit plus rien. Nous nous tenons par la main pour éviter de nous perdre. Jusqu'à la semaine dernière, Grand-Père nous disait ce que nous devions faire. C'était encore une semaine ordinaire, mais nous ne le savions pas… Grand-Père ne dit rien. Tante Yola et Dolek mènent notre petite troupe. Nous arrivons à une grande porte noire. Dolek l'ouvre. Derrière la porte se trouve un escalier qui descend dans un sous-sol. Maintenant que j'écris, je trouve que c'est comme si mon cauchemar se réalisait, mais sur le moment, je n'ai pas fait le rapprochement. Yola et Dolek aimaient beaucoup danser. Ils sortaient souvent le soir,

[1] Fleuve qui traverse la ville de Varsovie.

en nous confiant Elzunia. Ils nous ont donc emmenés au grand dancing Adria, qui comptait plusieurs salles souterraines.

Des centaines de personnes ont eu la même idée que Yola et Dolek. Nous sommes peut-être à l'abri des bombes, mais nous risquons d'être écrasés par la foule. Nous ressortons au bout d'une heure et cherchons une autre cave. Nous essayons encore un dancing, et puis un refuge que nous indique un sergent de police. Dans cette cave-là, nous nous tenons près d'un soupirail, pour pouvoir respirer un peu, quand une bombe tombe dans la cour de l'immeuble. La vitre du soupirail se brise et un éclat de verre ouvre une grande balafre dans la joue de Maman. Sous le choc, Maman se raidit et enfonce ses ongles dans ma main, de sorte que je saigne aussi.

Une odeur très forte envahit la cave.

– C'est de l'anhydride sulfureux, dit Maman. La bombe contenait du soufre. Il faut sortir tout de suite.

Elle n'avait pas besoin de nous le dire, car l'air de la cave n'est plus respirable. Le gaz acide nous brûle les yeux, si bien que nous pouvons à peine les garder ouverts.

La bombe a creusé un grand trou dans la cour de l'immeuble, comme si on avait voulu poser les fondations d'une nouvelle maison. Près du trou, un vieil homme tient son bras, qui est presque entièrement arraché de son épaule.

Dolek nous quitte pour tenter de recueillir des informations. Peu à peu, les bombardements s'espacent et nous rentrons à la maison. Dolek nous rejoint plus tard.

– Les Allemands ont bombardé les terrains d'aviation afin de briser la résistance de l'armée de l'air. Maintenant qu'ils ont la maîtrise du ciel, ils peuvent intensifier leurs bombardements. Les avions viennent surtout vers la fin de la nuit et en début de matinée. Ensuite, nos canons anti-aériens ajustent leur tir et les chassent.

Les bombes pleuvent pendant plus de deux semaines. Nous passons les après-midis et les soirées chez nous. Grand-Père et Grand-Mère habitent au quatrième, dans l'appartement de mon oncle Itschak–qui est parti vers le sud, c'est-à-dire vers la Hongrie, pour aller en Palestine. Vers minuit, nous descendons dans une cave que Dolek a trouvée, où nous restons jusqu'à midi.

J'ai reçu *Les Trois Mousquetaires, Vingt Ans Après* et *Le Vicomte de Bragelonne* pour mes dix ans. Je ne les avais pas encore ouverts, parce que j'avais peur de lire des livres aussi gros en français. Dans la cave, j'ai tout lu !

Tous les jours, Dolek va aux nouvelles je ne sais où.

– Le gouvernement a massé nos troupes invincibles au milieu de la grande plaine de la Poznanie, qui est la voie habituelle d'invasion de la Pologne. En théorie, l'ennemi

ne pouvait passer ni au nord, où il y a des marécages, ni au sud, où se dressent des montagnes infranchissables. Eh bien, les Allemands sont passés par le nord et le sud et ont encerclé nos troupes. Ils n'envoient pas toute une armée dans les marécages ou les montagnes, puisque c'est impossible, mais seulement une colonne de chars, qui se contente d'une route étroite. La seule chose qui compte, c'est que les chars doivent avancer très vite, pour nous prendre à revers en provoquant un effet de surprise. C'est une nouvelle façon de faire la guerre, que les Allemands appellent Blitzkrieg, c'est-à-dire Guerre-éclair.

Le 15 septembre, nous apprenons que les Allemands ont déjà traversé toute la Pologne et atteint les villes de Brest-Litowsk et Lwów[1], à l'est de notre pays. Le gouvernement se replie en Roumanie, mais les troupes d'élite qui défendent Varsovie refusent de se rendre. Nos chers alliés anglais et français, qui auraient pu nous aider en attaquant l'Allemagne, ne l'ont pas fait.

Les Allemands s'arrêtent à Brest-Litowsk, au lieu de pousser jusqu'à la frontière soviétique, parce qu'ils ont offert d'avance aux Russes la province qui s'étend à l'est de Brest-Litowsk. C'était une clause secrète du pacte entre Hitler et Staline. Le 17 septembre, l'armée soviétique occupe donc l'est de la Pologne. La région de Pinsk, où se trouvent peut-être Papa et Maminka, est annexée à la République Soviétique de Biélorussie. La région de Lwów devient une partie de la République Soviétique d'Ukraine.

Le 27 septembre, après une résistance héroïque, les troupes qui défendaient Varsovie se rendent et l'armée allemande entre dans notre ville. La guerre est finie. Elle n'a même pas duré un mois.

Maman et moi, nous allons vers le centre de Varsovie pour voir si nous pourrions trouver des légumes et des fruits frais. Pendant les bombardements, nous mangions surtout des conserves.

Un convoi de camions militaires allemands est arrêté au milieu d'un boulevard. Les soldats distribuent du pain à la population. De gros pains de seigle, qui n'ont pas l'air mauvais du tout. Je n'ai pas besoin d'échanger la moindre parole avec Maman : nous ne mangerons pas de ce pain-là. Une femme accompagnée par un petit garçon tend la main pour obtenir un pain. Quelqu'un crie : "Jude, Jude[2] !". Alors la foule chasse la

---

[1] Pron. *Litovsk* et *Lvouf*.

[2] "Juif" en allemand.

femme et son enfant. Maman serre ma main très fort. Elle a coupé ses ongles pour éviter de me blesser comme l'autre fois.

Le lendemain, je vois une colonne de juifs religieux encadrée par des soldats allemands. Ils portent des pelles et des pioches. Je pense qu'on les a réquisitionnés pour déblayer des gravats. Les soldats les ont peut-être sortis brutalement du lit, car certains portent seulement leur pyjama sous leur grand manteau. Ces juifs religieux, qui passent leur vie à étudier les textes sacrés, paraissent bien maladroits avec leurs pelles et leurs pioches. Plusieurs soldats tiennent en laisse de grands dogues noirs. Un juif se baisse pour nouer ses lacets. Le soldat le plus proche lui donne un coup de pied si vigoureux que le pauvre homme s'étale de tout son long. En même temps, le soldat caresse la tête de son chien. Je crois qu'il a tiré la laisse un peu fort en donnant le coup de pied.

Maman dit que les Allemands n'auront pas de mal à persécuter les juifs religieux : ils habitent tous dans le même quartier et se reconnaissent facilement à leur grande barbe et à leur long manteau noir.

– Mais Maman, pourquoi ne rasent-ils pas leur barbe ?

– La Bible dit qu'ils ne doivent pas poser une lame coupante sur leur visage, ou quelque chose comme ça. Ils pourraient quand même se raser, parce que le Talmud, un autre livre sacré, les autorise à transgresser la loi pour échapper à un danger de mort.

– Et nous, Maman ? Les Allemands vont-ils nous persécuter ?

– Ne t'inquiète pas, ma Kamounia. Nous n'allons pas attendre qu'ils nous prennent.

Ce soir-là, un peu avant le couvre-feu, un collègue de Papa à l'Institut des Maladies Tropicales vient nous porter un message. Papa a réussi à téléphoner à l'Institut. Il n'est pas arrivé jusqu'à Pinsk, parce que les Russes ne laissent pas les gens aller où ils veulent, mais s'est installé avec Maminka à Kobryn, à cinquante kilomètres à l'est de Brest-Litowsk. Il a déjà trouvé du travail dans un laboratoire. Le message se termine par la phrase : "Vous devez absolument, je répète absolument, venir me rejoindre le plus vite possible."

Maman paraît perplexe.

– Lui qui aime tellement les Soviétiques, j'imagine qu'il s'est fait des amis parmi les responsables du parti communiste et qu'il a recueilli des informations secrètes sur les intentions des Allemands.

– Nous allons le rejoindre à Kobryn, Maman ?

– Disons que nous allons essayer. C'est une chance à saisir, certainement.

Toute la famille se réunit chez Grand-Père et Grand-Mère, c'est-à-dire dans l'ancien appartement de mon oncle Itschak. De nouveau, je remarque que Grand-Père,

qui se faisait obéir avant la guerre en fronçant simplement les sourcils, a perdu son autorité. Il est légèrement voûté, de sorte que Grand-Mère paraît maintenant plus grande que lui. D'ailleurs, c'est elle qui dirige les débats.

– Vous devez y aller, toutes les deux. Je crois que vous n'avez rien à perdre.

– Disons que nous pourrions partir en exploratrices. Si tout va bien là-bas, vous nous rejoindrez.

– Ton père ne peut pas abandonner ses affaires. Il y a des employés, des stocks, des bateaux à Gdynia. Dans un premier temps, il serait plus raisonnable de faire partir Yola, Dolek et Elzunia. Notre Rose pourrait aussi les accompagner. Ensuite, nous verrons comment la situation évolue.

Grand-Père se lève lentement. Son visage est tout ridé. Il était sans doute ridé auparavant, mais cela ne se voyait pas. Une sorte de voile triste recouvre ses yeux bleus. Même sa voix a changé : elle est plus profonde. Il paraît hésiter. Il bredouille. Il s'arrête au milieu des phrases.

– Je n'irai pas… Pas chez les communistes. Pour eux, je suis un capitaliste… Un capitaliste qui exploite le peuple. Ils m'enverraient en Sibérie. Dans un camp… Avec les Allemands, on peut… On peut s'entendre, je pense. Je les ai eus comme clients… Les Allemands… Pendant la dernière guerre, et puis à Dantzig.

Dolek travaille dans la société de Grand-Père. Il n'aime pas les communistes, lui non plus. Il parle avec beaucoup d'assurance.

– Il est encore trop tôt pour prendre une décision. Nous trouverons peut-être le moyen de négocier avec les Allemands. Je sais que les Rothschild, en Allemagne, et d'autres grands patrons juifs, ont abandonné aux nazis une partie de leurs biens en échange de l'autorisation d'émigrer en Angleterre ou en Amérique.

Comment rejoindre Papa ? Nous n'avons plus la Vauxhall. De plus, l'essence est rationnée. Comme les Allemands ont bombardé les voies ferrées, les trains ne circulent plus. Dolek connaît un chauffeur de taxi, qui accepte de nous conduire à la frontière. Grand-Père a beaucoup d'argent, heureusement, si bien que nous réussissons à acheter trois petits bidons d'essence au marché noir.

Grand-Mère dit qu'une femme et une fillette ne peuvent pas traverser la Pologne seules en temps de guerre. Dolek propose de nous accompagner. Ainsi, il pourra faire un rapport, à son retour à Varsovie, sur la Biélorussie et les communistes.

Je dis au revoir à Grand-Père, à Grand-Mère, à tante Yola, et à mes deux camarades de jeu, Rosette et Elzunia. Je ne sais pas si nous nous reverrons dans quelques semaines

ou dans plusieurs années – ou peut-être jamais. Je donne mes jouets à Elzunia, qui est très contente.

Les discussions de famille, la recherche du taxi et de l'essence, ont pris deux semaines environ. Nous partons le 15 octobre.

Le chauffeur de taxi grommelle. À dix litres par bidon, nous n'avons que trente litres d'essence. Cela suffit pour atteindre Brest-Litowsk, qui se trouve à deux cents kilomètres à l'est de Varsovie, mais ensuite, comment reviendra-t-il ? Dolek pense que le rationnement est moins sévère à la campagne. On verra bien.

Dolek est asssis à côté du chauffeur, moi derrière avec Maman. Quand nous quittons Varsovie et traversons les premiers champs, puis les premiers bouquets d'arbres, je ressens le même sentiment de soulagement que lorsque je me réveillais après mon cauchemar. La vraie vie reprend, la vie normale, dans laquelle les bouleaux perdent leurs feuilles à l'automne et attendent sagement la neige. J'embrasse Maman très fort. De grosses larmes roulent sur sa joue. L'une d'elles descend le long de sa balafre.

Peu à peu, de la même façon que les feuilles tombent de l'arbre, les souvenirs sombres des dernières semaines s'éloignent de moi : toutes ces caves où nous avons passé des nuits et des jours, l'immeuble en face qui devient tout rouge et disparait, la foule qui crie "Jude, Jude" en repoussant la pauvre mère et son enfant, le beau visage de grand-Père qui vieillit sous mes yeux. Le bruit du moteur, semblable à quelque musique magique, chasse de mes oreilles le fracas des bombes et les gémissements lugubres d'Elzunia.

Je me sens tellement heureuse que j'ai envie de redevenir Kama la folle, Kamounia la petite guêpe. J'ai soif, j'ai faim, je veux faire pipi. Je m'assois à côté du chauffeur. Je lui demande s'il a une femme et des enfants.

– Je n'ai pas d'enfants, Mademoiselle. Quant à ma femme, elle m'a quitté. Elle est partie à Cracovie avec un caporal de l'armée.

– Les Allemands ont sûrement tué le caporal, alors ta femme va revenir !

– Qu'elle reste à Cracovie ! Je n'en veux plus.

Je vois que Maman me jette un regard désapprobateur. J'ai encore dit une bêtise. Pour éviter tout sujet interdit, je commence à raconter *Les Trois Mousquetaires* bien en détail au chauffeur. Il n'a jamais entendu parler du Cardinal de Richelieu. Je dois lui expliquer l'histoire de France à ma façon ; peut-être bien que je confonds Catherine et Marie de Médicis.

– Ce cardinal Riszélié a vraiment existé ?

– Mais bien sûr. C'était à l'époque de notre roi Sigismond II.

En même temps, j'écoute ce que Dolek et Maman se disent à voix basse à l'arrière du taxi. J'entends des bribes de conversation. Dolek parle de la société de Grand-Père.

– Trop tard… Il aurait fallu… valeur…

– … Possible ?

– … Il y a cinq ans… Même à moitié prix… Emigrer en Australie…

J'aimerais bien émigrer en Australie. J'adopterais un koala. Je jouerais à la marelle avec des kangourous.

Je crois que Maman demande à Dolek pourquoi il a raconté cette histoire des Rothschild qui négociaient avec les Allemands.

– … Donner de l'espoir… Ton père… Moral très bas…

Dolek explique que les Allemands n'ont pas l'intention de négocier ou de commercer avec les Polonais. Ils ont déjà annexé les régions de Poznan et de Cracovie, à l'ouest de notre pays, qu'ils occupaient avant la grande guerre[1]. Le reste de la Pologne est devenue une colonie, dirigée par un gouverneur allemand, comparable aux pays que les Anglais et les Français possèdent en Afrique. Les Allemands traiteront les Polonais comme les Anglais et les Français traitent les nègres[2].

J'entendais souvent parler des nègres d'Afrique à la maison. Quand Maman vantait un peu trop la France, Papa disait que les Français considéraient les nègres et les arabes d'Afrique comme des citoyens inférieurs, presque comme des esclaves. Seul le système communisme permettra de supprimer pour de bon l'esclavage.

Tout en décrivant au chauffeur la gentille Mme Bonacieux et la vilaine Milady de Winter, je ne peux pas m'empêcher d'intervenir dans le dialogue que j'entends dans mon dos.

– Mais dites-moi, est-ce qu'il y a des nègres juifs ?

Le chauffeur éclate de rire en imaginant des nègres juifs, mais il est bien étonné en entendant la réponse de Dolek.

– Bien sûr. Il y a des juifs noirs en Ethiopie, des juifs bruns en Inde, et même des juifs jaunes en Chine.

– Vous êtes partout, dit le chauffeur.

---

[1] La guerre de 1914-1918.

[2] A l'époque où Kama écrivait, on employait couramment le mot "nègre", qui est devenu péjoratif aujourd'hui.

De nouveau, je vois que Maman fronce les sourcils. Dolek dit que les juifs ne dominent pas le monde comme le prétend la propagande des antisémites. Pour les Italiens, qui ont colonisé l'Ethiopie, les nègres juifs sont des nègres comme les autres, et voilà tout. Je sens quand même que la conversation prend une mauvaise direction. Je prétends que j'ai encore envie de faire pipi. Maman a compris que je veux lui parler. Nous nous cachons dans les buissons. Je lui demande si le chauffeur ne va pas nous abandonner dans la forêt, comme Blanche-Neige, pour garder l'argent que Grand-Père lui a donné.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie. Il a intérêt à ce que tout se passe bien, car il recevra beaucoup plus d'argent à son retour. Ensuite, il peut espérer transporter Yola, Elzunia et Rose et puis, qui sait, Grand-Père et Grand-Mère. Pour lui aussi, les temps sont durs. Notre famille lui assure sans doute une source de revenus pour les prochains mois. D'ailleurs, les gens comme lui, qui ont des préjugés concernant les juifs en général, font souvent une exception pour les juifs qu'ils connaissent personnellement.

Peu après, nous arrivons dans une petite ville, où se trouve une garnison allemande. Nous ne sommes plus très loin de Brest-Litowsk. Le chauffeur nous rappelle qu'il n'a pas d'essence pour le retour. Dolek dit que nous devons trouver la Kommandantur[1] pour demander des bons d'essence.

Cette Kommandantur se reconnaît de loin aux grands drapeaux à croix gammée qui ornent sa façade. Maman descend de la voiture. Elle m'emmène avec elle, afin d'avoir l'air d'une mère de famille plutôt que d'une aventurière ou d'une espionne.

– Maman, pourquoi ce n'est pas Dolek qui va acheter les bons d'essence ?

– Les Allemands risquent de lui demander pourquoi il n'est pas soldat. Il ne peut pas répondre la vérité : les Polonais l'ont réformé parce qu'ils ne veulent pas de juifs dans leur armée. Encore pire : les Allemands pourraient le prier de baisser sa culotte…

Ça, je sais que les hommes juifs ont quelque chose de spécial qui se voit quand ils baissent leur culotte, mais je ne sais pas quoi…

– Et nous, Maman, ils ne sauront pas que nous sommes juives ?

– Ils ont l'idée que les juifs ont des cheveux noirs crépus, comme les arabes. Deux rouquines comme nous, ils n'imagineront jamais…

Maman commence à parler à un officier. Je suis très fière de l'entendre parler allemand comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie. En fait, elle a étudié l'allemand au lycée, et c'était très facile pour elle, parce qu'elle connaissait le yiddisch. Moi, je

[1] Le poste de commandement des Allemands.

n'ai pas étudié l'allemand mais je comprends le yiddisch, donc je comprends assez bien ce que dit Maman.

– Je vais voir ma sœur qui est malade. Elle a eu une grave attaque d'urémie. Elle habite dans un village près de Brest-Litowsk.

– Vous voyez la carte sur le mur ? Montrez-moi le village.

Maman tremble de façon presque imperceptible. Elle ne se démonte pas. Elle s'approche de la carte et pose le doigt à côté de Brest-Litowsk.

– Bon, je téléphone ! dit l'officier allemand.

Maman pâlit, mais cela ne se remarque pas trop, parce que sa peau est très blanche.

Ouf ! l'officier n'a pas téléphoné au village que Maman a indiqué sur la carte, mais au magasin de la garnison pour leur demander d'apporter des bidons d'essence.

Ensuite, Maman raconte l'histoire dans la voiture.

– J'ai posé le doigt sur un village au hasard. L'officier a dit : "Bon, je téléphone…" J'ai cru que c'était fichu. Je me reprochais déjà d'avoir improvisé mon affaire sans réfléchir. On voit les aventuriers dans les films, on croit que c'est facile, mais c'est tout un métier. Quand il a demandé au magasin d'apporter les bidons, j'étais tellement contente que j'ai failli lui sauter au cou !

– Mais Maman, il ne pouvait pas téléphoner dans le village.

– Et pourquoi donc, ma petite guêpe ?

– Ils n'ont pas le téléphone, dans les villages !

Dolek éclate de rire.

– La prochaine fois, tu laisseras ta fille s'occuper de tout !

Nous arrivons enfin à la rivière Bug, qui marque la nouvelle frontière entre la Pologne et la Biélorussie. L'eau est verte et coule paresseusement. La ville de Brest-Litowsk se trouve de l'autre côté. De ce côté-ci, il y a des saules et quelques maisons. On nous montre l'une d'elles, où vit un paysan qui possède une barque. Nous entrons dans la maison du paysan…

– Haut les mains !

Deux soldats allemands nous menacent avec un fusil. Tous les gens qui fuient la Pologne passent par cette maison de paysan. Les deux soldats attendent tranquillement et prélèvent au passage ce que les poches et les valises peuvent contenir de précieux.

Comme elle a prévu que l'hiver serait rude en Biélorussie, Maman porte sa belle pelisse de renard. Les deux soldats comprennent donc tout de suite qu'ils ont intercepté des gens riches. Un large sourire éclaire leur visage.

– Avez-vous des dollars ? De l'or ? Des diamants ? Vous feriez mieux de tout nous donner, puisque nous allons le prendre de toute façon.

– Je vais voir mon mari qui travaille à Kobryn, Messieurs les officiers. Nous ne sommes pas riches. Nous ne possédons ni or, ni diamants.

– Nous allons bien voir.

Ils nous fouillent. Ils décousent la doublure du manteau de Dolek. Ils décollent même les talons de nos chaussures pour voir si nous n'y cachons pas des diamants.

En fin de compte, ils trouvent seulement un kilo de sucre dans la valise de Maman. Elle est toute étonnée de l'apparition de ce sucre. C'est certainement Grand-Mère qui l'a glissé dans sa valise à son insu. Les deux soldats se contentent de ce maigre butin.

Nous prenons congé du chauffeur de taxi et traversons le Bug dans la barque du paysan. Dès que nous débarquons de l'autre côté, des soldats russes nous arrêtent. Il est vrai que nous n'avons pas de passeports, et encore moins de visas soviétiques. Ils nous emmenent dans la forteresse de Brest-Litowsk, un immense bâtiment de briques rouges. Je reste avec Maman, heureusement, mais ils nous séparent de Dolek.

On nous enferme dans une cellule où il y a des lits superposés. La nuit dernière, je dormais encore dans ma chambre de Varsovie… En fait, cette cellule est plus confortable que les caves de Varsovie où j'ai passé tant de nuits, et je dors très bien.

Le lendemain matin, une femme-soldat vient nous chercher. Nous croisons Dolek dans le couloir. La femme-soldat n'est pas sévère et méchante comme les soldats allemands que j'ai vus à Varsovie. Elle nous laisse parler avec Dolek.

– Ils m'ont déjà interrogé. Je lui ai dit que je suis comptable et que tu es la fille d'un pêcheur qui possède quelques bateaux.

L'officier soviétique qui mène l'interrogatoire a l'air aussi nonchalant que la femme-soldat. Il nous dit qu'il est juif, lui aussi. Il nous donne un laisser-passer provisoire et nous souhaite bonne chance.

Nous prenons le train jusqu'à Kobryn. C'est un tout petit voyage. Les Allemands n'ont pas bombardé cette région, puisqu'ils la réservaient à leurs alliés soviétiques, donc les chemins de fer fonctionnent normalement.

J'aperçois Papa sur le quai de la gare de Kobryn. Je cours vers lui et je saute à son cou si vite qu'il tombe à la renverse. Il rit et répète : "Ma petite guêpe, ma petite guêpe…"

Il porte la valise de Maman et la mienne.

– Je viens à la gare tous les matins. Heureusement, il n'y a qu'un seul train par jour… Et maintenant, je vous emmène dans mon palais.

Il habite dans un palais ? Je suis étonnée, parce que ce n'est pas tellement son genre.

En fait de palais, il loue une pièce qui n'est pas plus grande que ma chambre de Varsovie. Il y a un lit, une table minuscule, quatre tabourets, une armoire et un petit poële qui sert pour le chauffage et la cuisine. Maminka dort dans le lit, Papa par terre. Dolek, Maman et moi, nous dormons par terre aussi. Chaque soir, nous rangeons les tabourets sur la table pour pouvoir nous coucher.

J'ai appris à dormir par terre dans les caves. Au début, c'était difficile, parce que j'avais l'habitude de dormir sur le ventre, donc cela me faisait très mal aux genoux. Depuis le temps des caves, je dors sur le côté, même quand je suis dans un bon lit.

Papa a trouvé du travail dans une usine de fromage.

– Tu fabriques du fromage, Tatus ?

– J'examine des échantillons de fromage au microscope. Je vérifie qu'ils contiennent seulement les bons microbes de la fermentation et aucun microbe dangereux. L'armée soviétique m'envoie aussi des échantillons de sang des soldats. Dans le sang aussi, ma guêpe, il y a de bons et de mauvais microbes.

– C'est comme le fromage, alors.

– Exactement.

Comme il gagne peu d'argent, Maman doit travailler de son côté. À Varsovie, elle s'occupait de moi, elle aidait quelquefois un peu Grand-Père, mais en vérité elle a étudié la biologie comme Papa, et d'ailleurs je crois qu'ils se sont rencontrés à l'université. En tout cas, à Kobryn, Papa lui trouve un poste dans un laboratoire de botanique. Elle fait la même chose que lui, sauf qu'elle examine des graines plutôt que du fromage et qu'elle recherche des moisissures et des champignons plutôt que des microbes. Je le sais, parce que je l'accompagne souvent. J'ai peur d'être séparée d'elle, comme si j'étais redevenue une petite fille de l'âge d'Elzunia.

Après son travail, Maman apprend le russe chez une vieille dame que nous appelons Babouchka, c'est-à-dire Grand-Mère. Je l'accompagne et j'apprends le russe, moi aussi. Une fois qu'on sait l'alphabet, c'est assez facile, parce que le russe ressemble au polonais comme l'italien au français.

Si Maminka connaissait mieux le russe, elle pourrait me donner des leçons, mais elle parle principalement le yiddisch.

Les gens qui nous louent la chambre, un vieux juif religieux et ses trois filles, parlent aussi le yiddisch. Le vieux juif prie toute la journée. Dolek dit qu'il a de la

chance : il vit à l'écart du monde et de ses horreurs. La seule chose qui compte pour lui, c'est d'adorer l'Éternel du matin au soir.

Papa dit que nous ne sommes plus au Moyen-Âge. Le monde évolue. Le communisme est un grand progrès. Il vaut mieux agir que prier l'Éternel.

Les trois filles du vieux juif racontent des tas de choses sur les communistes, qui occupent la région depuis un mois.

– Ce sont de vieilles pies, dit Papa. Elles sont si bavardes et si médisantes qu'aucun homme n'a jamais voulu les épouser.

Ah, mais Dolek trouve fascinants les ragots qu'elles colportent. C'est qu'il doit faire un rapport dès son retour à Varsovie et décider si tante Yola et Elzunia, Rose, puis Grand-Père et Grand-Mère, peuvent nous rejoindre.

D'après les trois vieilles pies, les soldats de l'armée rouge se livrent à un pillage effréné. En Russie, on ne trouve rien dans les magasins, alors que dans cette nouvelle province, il y a de tout, à croire que c'est le pays de Cocagne ! Ils attrapent un poulet rôti chez le boucher et le dévorent tout entier. Ils mangent une livre de beurre comme si c'était un gâteau. Ils boivent douze bouteilles de bière et tombent ivre-morts dans la rue. Non seulement ils volent des automobiles, mais aussi des machines dans les ateliers et les usines, des vêtements dans les boutiques, des chaussures, des montres, des stylos. Un soldat voit une chemise de nuit dans une vitrine. Il la prend en croyant que c'est une robe de bal !

Quand ils trouvent une belle salle de bains dans un appartement, ils se lavent la tête dans le bidet, ou même dans la cuvette des wc !

Les sœurs racontent une blague. Une mère et son fils ont été séparés après la grande guerre : lui en Pologne, elle en Russie. Il la retrouve aujourd'hui, vingt ans plus tard, et la reconnaît à son manteau… Comme je ne comprends pas la blague, elles m'expliquent : du côté russe, il n'y a rien dans les magasins, donc on ne peut pas acheter un nouveau manteau.

À propos de manteau, Maman a caché sa belle pelisse sous le matelas de notre chambre. L'une des sœurs lui prête un vieux manteau élimé. Je n'ai pas le droit de sortir seule dans la rue, car un soldat pourrait me voler mes chaussures. Nous sommes partis de Varsovie avec des vêtements de bonne qualité, car nous ne savons pas combien de mois ou d'années nous devrons les porter. Vingt ans comme dans la blague ? J'espère que non. Nous avons aux pieds nos grosses chaussures de montagne à semelles

cloutées, celles qui nous permettaient de marcher dans les rues enneigées de Varsovie en hiver.

Seuls les officiers de l'armée rouge portent des chaussures et des bottes de bon cuir solide. Les simples soldats ont des chaussures si vilaines qu'ils s'entourent les pieds de bandes de tissu et de chiffons afin de ne pas geler. Ils ne voleraient peut-être pas nos belles chaussures pour eux-mêmes (leurs pieds sont immenses !), mais pour leurs femmes et leurs filles. Du coup, Maman se donne beaucoup de mal pour salir nos chaussures en les badigeonnant de boue. Papa ne croit pas aux ragots des trois pies, donc il ne comprend pas ce qu'elle fait.

– Tu cires nos chaussures ?

– Au contraire !

Dolek est resté une dizaine de jours à Kobryn, puis il est reparti. On ne peut pas dire qu'il se soit disputé avec Papa et Maman. Il paraissait désolé de ne pas être d'accord avec eux.

– Toi, Marek, tu es amoureux du communisme, et toi, Adèle, tu es amoureuse de Marek, donc vous pensez que vous êtes arrivés au paradis. Mais moi, je trouve que c'est encore pire que ce que je craignais. Je ne peux pas encourager le reste de la famille à venir ici.

– Ce n'est pas le paradis, Dolek, mais là-bas, cela risque de devenir l'enfer. Tu sais bien que je ne partage pas l'enthousiasme de Marek. J'ai été élevée dans le luxe, j'ai eu des domestiques, je ne suis pas follement heureuse de coucher par terre dans une chambre de dix mètres carrés. Je préfère le luxe à la pauvreté, mais je préfère la pauvreté à la mort.

– Tu dramatises. Si la situation s'aggrave là-bas, il sera toujours temps d'appeler notre ami le chauffeur de taxi.

Deux ou trois semaines après le départ de Dolek, Papa nous dit qu'il a recueilli des informations confidentielles.

– S'ils décident de nous rejoindre, ils auront du mal. Il y a beaucoup de juifs qui essayent de passer le Bug, comme nous l'avons fait. Les Soviétiques protestent, en disant que ce n'était pas prévu dans le pacte germano-soviétique et qu'ils ont bien assez de juifs chez eux. Alors ils ont verrouillé la frontière.

– Ils ne sont pas un peu antisémites, tes amis soviétiques ?

– Ecoute, Adèle… Je crois que le communisme est un bon système, mais l'Union Soviétique ne l'applique sans doute pas encore comme il faut. C'est un idéal difficile à atteindre. Il faudra peut-être des siècles…

Maman m'a dit que Papa est très embarrassé, parce qu'il se passe des choses étranges. Une partie de l'armée polonaise s'est réfugiée en Russie. Loin d'accueillir les soldats polonais à bras ouverts, les Soviétiques les mettent dans des camps. Les officiers disparaissent. On ne sait rien. En fait, en Union Soviétique, les gens disparaissent souvent. Le plus extraordinaire, c'est que les communistes polonais disparaissent. Pourtant, les Soviétiques devraient les considérer comme des amis.

Papa tente de défendre ses amis soviétiques.

– Il est probable que des espions se sont glissés parmi ces communistes polonais.

– Pour un ou deux espions, ils envoyent des milliers de bons communistes polonais dans les mines de sel de Sibérie ?

– On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Papa aime beaucoup cette phrase, qui irrite Maman au plus haut point. Il dit que c'est bien dommage si quelques personnes meurent par erreur.

– Il faut parfois sacrifier des vies pour le bien de l'humanité et des générations futures.

– Tant que tu n'envisages pas de sacrifier ta propre vie pour les générations futures, tout va bien.

– Ne t'inquiète pas, je fais attention. Heureusement, je n'ai jamais été membre du parti communiste.

En Pologne, le parti communiste était interdit, donc il était très dangereux d'y appartenir. Dolek disait à Papa : "Toi qui es communiste", mais Maman dit qu'en Pologne, Papa était seulement "sympathisant" et que maintenant il l'est de moins en moins. Rien à voir avec le Dr Widman, un médecin qui travaille dans le laboratoire de Papa. Il admire tellement l'Union Soviétique qu'en arrivant à Kobryn, il a écrit un poème commençant par les vers :

Cet automne est le premier
Qui ressemble pour moi à un printemps.

1940. De Kobryn à Lwów.

Nous avons vécu près de neuf mois à Kobryn. Pendant tout ce temps, Maminka, la mère de Papa, n'est jamais sortie de notre petite chambre – sauf pour aller dans la cour, où se trouvaient une pompe à eau et la cabane des wc. Quand nous sommes arrivés, elle passait ses journées allongée ou assise sur son lit sans rien faire. Peut-être qu'elle priait l'Éternel, comme le vieux juif. Maman lui a apporté des pelottes de laine et des aiguilles à tricoter. Les soldats russes ne sont pas très malins : ils préfèrent voler des stylos que de la laine, parce qu'ils ne savent pas tricoter (cela ne veut pas dire qu'ils savent écrire !), mais la laine a beaucoup plus de valeur, c'est évident. Maman a d'ailleurs acheté ses pelottes au marché noir, en dépensant presque tout son salaire.

Donc Maminka ne reste plus sur son lit à ne rien faire : après avoir tricoté de bons gros pullovers pour nous, puis des chaussettes et des cache-nez, elle confectionne des tricots que Papa et Maman vendent aux autres réfugiés.

Maman a acheté toutes les pelottes de laine de Kobryn, et maintenant elle achète de vieux tricots tout troués aux chiffoniers. Nous les défaisons pour avoir de nouvelles pelottes.

Maminka tricote en chantant de vieilles chansons yiddisch. Les trois pies viennent souvent l'écouter. Même le vieux juif l'écoute parfois, assis par terre dans le couloir. Je n'accompagne plus Maman au laboratoire tous les jours. Je vais chez Babouchka pour mes leçons de russe, ou bien je reste avec Maminka et je lis sagement dans mon coin. Elle a essayé plusieurs fois de m'apprendre à tricoter, mais j'oublie d'une fois sur l'autre. Pourtant, on m'a promis de m'intéresser aux bénéfices. Je suis trop maladroite. C'est Rosette qui serait devenue une championne de tricot en moins de deux !

Babouchka ne se contente pas de m'enseigner l'alphabet russe et la grammaire. Elle me lit des livres à haute voix en me montrant les mots avec le doigt. Elle dit que je dois absolument arriver à lire toute seule, car c'est la seule manière d'apprendre vraiment une langue. Elle m'a prêté des livres de contes russes. Il y a toujours un prince, une princesse à délivrer, et la vilaine sorcière Baba Yaga, qui habite dans une maisonnette posée sur des pattes de poule.

Comme les Polonais sont encore nombreux à Kobryn, Maman a réussi à trouver des livres polonais pour moi. J'ai lu Quo Vadis, de Sienkiewicz, et Le Gouffre Noir, un roman du même auteur qui raconte le voyage de deux enfants au Soudan vers 1885, pendant la guerre qui opposait le redoutable "Mahdi" au général anglais Kitchener.

Le plus difficile, c'est de trouver des livres français. Afin de ne pas alourdir nos bagages, Maman a seulement emporté une anthologie de poésie française, mais à force de la lire et de la relire, je la connais par cœur. Mes amies les trois sœurs ont fini par dénicher je ne sais où une collection de livres d'histoire de France. Je découvre que les événements que je vis ressemblent à ceux du passé. Par exemple, les trois sœurs et Maman disent que les femmes ne doivent pas sortir la nuit, parce que les soldats ivres risquent de les "violer".

– Qu'est-ce que ça veut dire, Maman, "violer" ?

– Hmm… Cela veut dire "épouser de force". Imagine que l'un de ces soldats te force à devenir sa femme.

– Mais je suis trop petite !

– Il ne s'arrêterait pas à ce détail. Tu as vu comment ils se conduisent quand ils ont bu.

– Dans ce cas, Maman, nous devrions porter des pantalons comme Jeanne d'Arc.

– Jeanne d'Arc ?

– Oui, elle vivait avec des soldats, alors elle portait des pantalons pour les empêcher de la violer.

– Ce n'est pas une mauvaise idée. C'est même une très bonne idée.

– Remarque, à la fin, l'évêque lui a demandé d'enlever ses pantalons, parce que c'était interdit pour une femme de s'habiller en homme. Comme elle a refusé, ils l'ont brûlée sur un bûcher.

– Bon, je vais trouver des pantalons pour toi et pour moi, mais j'espère qu'aucun évêque ne nous brûlera.

Non seulement elle m'a mis des pantalons, mais elle m'a coupé les cheveux, ainsi j'ai l'air d'un garçon.

Un jour que nous allons ensemble chez Babouchka, un soldat russe nous arrête.

– Halte-là, camarade !

Je sens la main de Maman se crisper sur la mienne. Je commence à avoir l'habitude. En fait, le soldat ne s'adresse à Maman, mais à moi.

– Quel âge as-tu, mon garçon ?

– Bientôt onze ans, Monsieur l'officier.

– Je ne suis pas un officier, mais un pauvre soldat. Chez moi, à Sverdlovsk, j'ai un garçon de neuf ans. Il te ressemble un peu.

– Où est-ce que c'est, Sverdlovsk ?

– Très loin d'ici, dans les montagnes de l'Oural.

À ce moment-là, il se met à pleurer. Il ne pleure pas comme un ivrogne qui a bu de la vodka, mais comme un père qui pense à son fils. Pendant les deux dernières semaines que j'ai passées à Varsovie, j'ai vu des soldats allemands raides comme des piquets, et les terribles policiers noirs appelés SS, dont la seule vue donne le frisson. Ah, ce brave soldat russe est bien différent ! Ses pieds entourés de chiffons me font penser aux pattes de poule de la cabane de Baba Yaga, sauf qu'ils ressemblent plutôt à des pattes d'éléphant. Il renifle comme un gosse et s'essuie le nez avec sa manche.

Maman lui pose le bras sur l'épaule.

– Allons, camarade, courage ! Tu reverras bientôt ton enfant…

– Dieu t'entende, petite mère ! Si je le revois un jour, je crains qu'il ait déjà des moustaches. Aujourd'hui, il est encore doux comme du miel. Sa voix va changer, il va apprendre à boire et à fumer, il fera la guerre… Tu as de la chance d'avoir ton fils auprès de toi, petite mère.

Depuis la révolution, les Soviétiques doivent employer le mot "camarade" quand ils s'adressent les uns aux autres (j'ai lu dans mes livres d'histoire que pendant le révolution française, on disait "citoyen"), mais les gens disent encore "petit père" et "petite mère" comme dans l'ancien temps. Maman me fait aussi remarquer que le soldat a mentionné Dieu, alors que les communistes ne croient pas en Dieu.

Les réfugiés affluent à Kobryn. Presque tous sont des juifs que les Allemands ont chassés de chez eux. Le fermeture de la frontière ne les décourage pas. Le passage coûte plus cher, c'est tout. Alors que nous avons versé quelques zlotys au paysan pour passer le Bug, il faut maintenant payer en dollars. Les riverains du Bug, qui connaissent les endroits peu fréquentés par les patrouilles russes, sont devenus passeurs à plein temps.

Au mois d'avril 1940, les autorités soviétiques annoncent que la situation s'est stabilisée en Pologne. Les Allemands ont mis en place une nouvelle administration, de sorte que tout redevient comme avant. Par conséquent, si les réfugiés veulent rentrer chez eux, ils n'ont qu'à se déclarer au quartier général de l'armée. Ensuite, ils seront rapatriés.

Maman aimerait bien rentrer à Varsovie, mais Papa dit que c'est impossible.

– C'est une ruse dialectique. Comme les réfugiés sont trop nombreux, ils poussent les amis des Allemands à se démasquer, afin de les déporter en Sibérie.

– Ils soupçonnent aussi ces pauvres juifs d'être des espions allemands ? Ah, elle est belle, ta ruse dialectique. En fait de ruse, c'est un mensonge pur et simple. Moi qui

croyais que le communisme, c'était la vérité… Je sais que l'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, mais je trouve qu'ils cassent vraiment beaucoup d'œufs, tes amis.

– De toute façon, ce serait idiot de repasser la frontière, maintenant que j'ai réussi à obtenir des passeports.

À force de travailler pour l'armée rouge dans son laboratoire, Papa a fait connaissance de plusieurs officiers influents, qui lui ont procuré des passeports soviétiques. Nous ne sommes plus des réfugiés, donc on ne peut pas nous expulser ou nous déporter.

En tout cas, Papa a eu de bonnes informations à propos de la ruse dialectique. La nuit même qui suit l'expiration du délai pour se déclarer, nous entendons un affreux vacarme dans tout le quartier. Des cris, des hurlements, des hennissements. Les soldats emmènent toutes les personnes qui se sont déclarées. Papa nous a dit plus tard que cent mille réfugiés ont été déportés en Sibérie.

Les cris nous empêchent de dormir, mais nous nous sentons à l'abri. Moi, doublement, parce que je me suis blottie dans les bras de Maman… Soudain, une bombe éclate dans notre chambre. Enfin, pas vraiment, mais cela nous fait le même effet : c'est la porte qui éclate, enfoncée par le coup de botte d'un officier soviétique. Cet homme-là n'est pas russe, mais peut-être tartare ou mongol. Il a des pommettes très hautes, des yeux bridés, et semble très méchant.

– Prenez toutes vos affaires. Vous partez au lac Baïkal[1].

Malgré son ton cruel, il est gentil, puisqu'il veut nous envoyer au lac Baïkal. Depuis que j'ai lu *Michel Strogoff*, je rêve d'y aller. Je vais enfin voir la rivière Angara et la ville d'Irkoutsk… Sauf que Papa n'est pas d'accord.

– Vous ne pouvez pas nous déporter : nous avons des passeports.

– Je sais qui vous êtes… Des bourgeois, des capitalistes, des exploiteurs.

– Regardez autour de vous, camarade officier : avez-vous déjà vu des capitalistes qui couchent par terre ?

– Qui vous a donné ces passeports ?

– Cela ne vous regarde pas. Je les ai mérités en rendant service à l'armée rouge. Si vous ne nous laissez pas tranquilles, vous aurez des ennuis.

L'officier mongol repart. Il est à peu près quatre heures du matin. Nous n'avons plus du tout envie de dormir !

Papa paraît embarrassé.

---

[1] Grand lac situé en Sibérie.

– C'est de ma faute, cette histoire.

– Tu connaissais ce sale type ? Il avait l'air de te connaître, lui.

– Oui, j'ai trouvé du typhus dans son régiment. Cela veut dire qu'il y a des poux, donc que l'hygiène est médiocre. Ils ne lavent pas leurs vêtements, ils ne se lavent pas eux-mêmes. Le typhus est plus dangereux pour une armée que les balles de l'ennemi. J'ai rédigé un rapport…

– Tu n'as pas à te sentir coupable. Tu ne pouvais pas faire autrement.

– Si, j'aurais pu parler discrètement à ses supérieurs. Ou bien je serais allé dans son régiment montrer aux soldats comment on tue les poux. J'aurais dû réfléchir. Quand la confusion et l'arbitraire règnent partout, il faut éviter d'offenser quelqu'un et de se faire des ennemis personnels. J'ai beaucoup à apprendre.

Après la visite nocturne de l'officier mongol, nous ne nous sentons plus en sécurité. Nous dormons mal. J'entends des hurlements dans mes rêves. Les braves soldats russes me paraissent effrayants.

Widman, le collègue de Papa qui voyait le printemps en automne, est parti à Lwów. Papa décide d'aller y faire un petit voyage d'exploration. C'est assez risqué, à cause du paragraphe onze. Mes parents en parlent tout le temps, de ce fameux paragraphe onze de nos passeports. Nous ne sommes plus des réfugiés, mais nous n'avons pas le droit de changer de ville sans autorisation, et d'ailleurs pour la plupart des citoyens soviétiques c'est la même chose. On ne fait pas ce que l'on veut, dans ce pays.

Donc Papa est parti sans rien dire à personne, à pied, comme oncle Itschak quand il a décidé d'aller en Palestine. Lwów se trouve à plusieurs centaines de kilomètres au sud de Kobryn. Papa marche et quand il peut, il monte dans une charrette à cheval ou un camion.

Il est parti vers la fin du mois de mai. Un mois plus tard, il revient.

– Tout s'arrange. J'ai déjà un travail là-bas. Devinez qui j'ai retrouvé ? Yola, Dolek et Elzunia. Je n'ai plus de paragraphe onze. Je vais faire enlever les vôtres.

– C'est formidable ! Tu es génial. Kamouniou, tu as le père le plus extraordinaire du monde ! Mais dis-moi, quel genre de travail ?

– Je suis chef de laboratoire de l'hôpital des chemins de fer. Ici, à Kobryn, tout le monde parle russe, parce que cette région était russe avant la grande guerre. À Pinsk, quand j'étais petit, je parlais russe. Là-bas, à Lwów, les gens parlent polonais : ils n'ont jamais été russes. Du coup, ma valeur est très grande. Ils me payent trois fois plus qu'ici. Avant de m'avoir engagé, les nouveaux patrons de l'hôpital, qui viennent

d'arriver de Moscou, ne pouvaient pas se faire comprendre de leurs employés polonais. Pour mes patrons, enlever le paragraphe onze, ce n'est rien du tout. Je vais te trouver du travail dans mon laboratoire !

– Je ne suis pas fâchée de quitter cette chambre. Qu'en penses-tu, ma petite guêpe ?

– J'aurais préféré aller au lac Baïkal !

On enlève le paragraphe onze de nos passeports, donc nous n'avons pas besoin de voyager en charrette sur les petites routes. Nous prenons le train, tout simplement.

Maminka reste à Kobryn, parce que Papa n'a pas encore trouvé de logement à Lwów.

– Vous verrez, Lwów est une grande et belle ville. Cela vous rappellera Varsovie. C'est beaucoup mieux que Kobryn, où tout le monde se connaît. Je devais flatter l'un et ménager l'autre pour naviguer au milieu des embrouilles… Maintenant, personne n'enfoncera plus notre porte au milieu de la nuit.

– Dieu t'entende, petit père !

Je dis cette phrase en russe. Papa et Maman rient. Je parle assez bien le russe. Pas encore aussi bien que le français, mais mieux que Maman ! Papa, lui, est bilingue. il parle le russe et le polonais sans accent.

Dans les wagons russes, de grosses dames préparent du thé pour les voyageurs. Elles nous servent avec respect et s'inclinent en appelant Papa "camarade". Maman trouve cela très drôle.

– Je vois que tu as pris du galon, camarade.

– C'est ma nouvelle veste. Tout le monde est égal, mais le colonel et le directeur ont une plus belle veste que le simple soldat et le simple employé.

Papa profite du voyage pour nous donner les dernières nouvelles de la guerre. Pendant notre séjour à Kobryn, les Anglais et les Français se sont tenus bien sagement derrière la ligne Maginot sans jamais attaquer l'Allemagne. Au début, j'entendais "ligne imaginaire". Je croyais que c'était une ligne tracée par terre, comme à la marelle, et que les Français avaient dit aux Allemands : "Si vous mettez l'orteil de ce côté-ci de la ligne, nous vous coupons la tête." Mais en fait, c'est un ensemble de fortifications bâties par l'ingénieur Maginot. En mai 1940, les Allemands sont entrés en Belgique. Papa dessine une carte sur un bout de papier.

– Les Allemands ont attaqué au nord. La Belgique s'était déclarée neutre, mais cela n'a servi à rien. Les Allemands l'ont envahie exactement comme ils l'avaient fait

pendant la grande guerre. Le roi des Belges a appelé les Anglais et les Français à l'aide, mais c'était déjà trop tard pour lui.

Papa dessine des traits sur sa carte.

– Une partie de l'armée française tient la ligne Maginot. Vous la voyez, ici, à l'est ? Le reste se porte au nord avec les Anglais pour attaquer les Allemands en Belgique. Maintenant, regardez bien… Dans ce coin, au nord-est, se trouve la forêt impénétrable des Ardennes. Cela vous rappelle quelque chose ?

– Moi, je sais, Papa : les marécages au nord de la Pologne et les montagnes au sud.

– C'est cela, ma petite guêpe. L'armée allemande ne pouvait pas traverser la forêt, mais une colonne de chars, oui. Les généraux Guderian et Rommel, les spécialistes des chars, ont avancé si vite qu'ils sont arrivés jusqu'à la Manche en quelques jours. Vous voyez, les armées du nord sont encerclées. Les Anglais et les Français ont perdu la guerre sans avoir combattu.

– Mais Marek, ça ne tient pas debout, ton histoire. Les Anglais et les Français ont bien vu comment les Allemands avaient procédé en Pologne.

– Tes chers Français ressemblent à nos Polonais. Ils croient que le char est une arme défensive, une sorte de forteresse mobile, alors que les Allemands l'utilisent comme arme d'attaque. La troupe d'attaque de nos Polonais, c'est la cavalerie. Ils chargeaient à cheval contre les chars ! Si les Français avaient compris l'usage des chars, ils auraient pu prendre la colonne allemande en tenaille : regardez, Guderian et Rommel ont avancé trop vite ; vous coupez l'arrière de leur colonne en attaquant du nord et de l'est ; à leur tour d'être encerclés !

– Quel dommage que les Anglais et les Français ne t'aient pas engagé comme général dans leur état-major ! Avec toi, ils auraient vaincu Hitler depuis longtemps.

– Tu plaisantes, mais ils avaient de jeunes généraux qui avaient compris la stratégie allemande et savaient ce qu'il fallait faire. Seulement, les vieux généraux qui commandaient en étaient restés à l'usage défensif des chars. C'est comme ton père, qui se référait à la grande guerre et à la dernière fois que les Allemands avaient occupé la Pologne.

– Les Allemands n'ont pas de vieux généraux ?

– Hitler et ses bandits ont chassé tous les vieux du pouvoir dès qu'ils sont arrivés. C'est la même chose en Russie, à vrai dire. Ces dictatures ne sont pas très civilisées.

– Je suis contente d'observer que tu deviens de plus en plus lucide. Mais dis-moi, les Allemands sont à Paris ?

– Hitler a même descendu les Champs-Elysées, paraît-il, et il est allé au quartier latin, comme toi.

– J'espère que Richard va bien.

Richard (ou Rysiu), c'est un cousin de Maman qui est médecin à Paris. Papa l'a rassurée.

– Les Allemands ne veulent pas coloniser la France comme la Pologne. En fait, le gouvernement français est resté au pouvoir. Ils ont signé un traité avec Hitler. Seules quelques troupes se sont embarquées avec les Anglais. Un de leurs jeunes généraux a instauré un gouvernement en exil à Londres, comme celui des Polonais.

– Nous avons un gouvernement à Londres ?

– Mais oui, dirigé par le général Sikorski.

À Lwów, nous retrouvons tante Yola, Dolek et Elzunia. Ils sont arrivés vers la fin de 1939, quand Dolek a déconseillé de partir à Kobryn.

Dans son rapport, Dolek a sans doute dit que le chaos régnait à Kobryn, avec tous ces réfugiés et ces soldats russes, et que nous dormions par terre dans une pièce minuscule. Eh bien, à Lwów, c'est encore pire. Il y a trois cent mille habitants et sept cent mille réfugiés. Yola et Elzunia partagent une chambre avec six autres femmes. À notre arrivée, c'est dans cette chambre que je dors avec Maman ! Toujours par terre, bien sûr. Papa couche dans la cuisine d'un autre appartement avec son copain Widman.

Papa a promis que nous ne serions plus réveillés au milieu de la nuit, et j'ai dit. "Dieu t'entende, petit père." En fait, quelques jours après notre arrivée, nous sommes réveillées au milieu de la nuit par des hurlements abominables. C'est tante Yola qui se tient le ventre et qui hurle.

– Au secours ! Au secours ! Je vais mourir !

Elzunia hurle en écho, un peu moins fort, sans se tenir le ventre. Maman s'approche de sa sœur.

– Yola, que se passe-t-il ?

– J'ai pris de la quinine pour avorter. Je crois que je suis enceinte. J'ai très mal… Oh, oh, oh !

Les deux femmes qui partagent le lit de Yola et Elzunia marmonnent qu'elles aimeraient bien dormir. Chaque nuit, la fillette crie dans son sommeil, et maintenant c'est la mère !

Maman demande à Yola un peu de sa quinine, me prend par la main et m'emmène chez Papa. Elle veut voir Widman, en vérité, puisqu'il est médecin.

En découvrant Papa et Widman couchés l'un à côté de l'autre sur la table de la cuisine, Maman éclate de rire. Maman garde son humour quand il se passe des choses inquiétantes, parce qu'elle a beaucoup d'expérience, tandis que moi, je suis un peu affolée ; en plus, j'ai terriblement sommeil.

Le Dr Widman prend quelques grains de la poudre blanche sur son petit doigt et les goûte du bout de la langue.

– Ce n'est pas de la quinine. Où a-t-elle acheté ça ?

– Vous savez, les gens qui vendent des médicaments dans la rue.

Les Russes ont pillé Lwów comme Dobryn, donc on ne trouve plus rien dans les magasins. Les gens vendent toutes sortes de choses sur les trottoirs. Il y a un attroupement, on s'approche.

– Qu'est-ce que c'est ? Du sucre ?

– Mais non, petite mère, c'est de la farine !

C'est ainsi que Yola a acheté une poudre blanche dans un sachet de papier, croyant que c'était de la quinine.

Le Dr Widman réfléchit un peu.

– C'est peut-être de la strychnine. Elle va avorter, mais elle va aussi mourir.

– On ne peut rien faire ? Il n'existe pas d'antidote ?

– Si, l'hypochlorite de potassium, mais il faudrait faire vite.

(J'écris un nom de produit chimique au hasard, parce que je n'ai pas pris de notes !)

Heureusement, Papa possède la clef de la pharmacie de l'hôpital. Nous courons à l'hôpital, prenons un flacon d'hypochlorite de potassium, courons à la maison. Yola est déjà toute bleue. Le Dr Widman lui injecte une dose de contre-poison tous les quarts d'heure jusqu'au matin et la sauve.

Je ne sais pas encore comment on fait les enfants, mais il me semble que le papa doit coucher dans le même lit que la maman. Comment Yola a-t-elle pu tomber enceinte, puisqu'elle couche avec Elzunia et deux vieilles femmes, alors que Dolek dort je ne sais où ? Je pose la question à Maman. Elle répond qu'elle me l'expliquera plus tard.

– Maman ?

– Oui, ma petite guêpe.

– Qu'est-ce que ça veut dire, "avorter" ?

– Euh… Cela veut dire "empêcher un bébé de naître".

– Mais pourquoi Yola ne veut-elle pas de bébé ?

– Avec cette guerre, tu penses, ce n'est pas le moment d'avoir un enfant. On peut avoir besoin de s'enfuir au milieu de la nuit, ou bien on peut partir en Sibérie, où il fait beaucoup trop froid pour un nouveau-né.

– C'est triste, quand même, pour le bébé.

– Bien sûr… À vrai dire, Yola n'était même pas certaine d'être enceinte.

Nous passons seulement une semaine avec Yola et Elzunia. Ensuite, Papa trouve deux pièces dans un appartement et nous habitons avec lui. Il fait venir Maminka de Kobryn.

Maminka dort et tricote dans une pièce, nous habitons dans l'autre. Un soir, Dolek vient nous rendre visite. Maman défait de vieux tricots dans la chambre de Maminka. Je suis couchée, à moitié endormie après une longue journée. J'ai accompagné Maman au laboratoire de Papa, où elle apprend à analyser le sang auprès d'une vieille Polonaise, Mme Kowalska. Ensuite, nous sommes allées visiter une école que l'administration des chemins de fer a ouverte pour les enfants des cadres, c'est-à-dire une école où l'on enseigne en russe plutôt qu'en polonais comme dans les autres écoles de Lwów. Maman pense que je pourrais entrer dans cette école après les vacances d'été. J'ai donc marché toute la journée et je suis très fatiguée.

Dolek parle à Papa à voix basse. Il croit sans doute que je dors. Peut-être que j'ai déjà dormi un peu, mais je tends l'oreille en l'entendant parler de Grand-Père, qu'il appelle "le vieux".

– Le vieux a fait une bêtise…

– Il est arrivé quelque chose ?

– Oui. Je n'ai rien dit à Yola. Ne dis rien à Adèle. Je suis même retourné là-bas, mais c'était très difficile.

– Tu aurais dû les amener ici avec toi.

– Il ne voulait pas. Quand je lui ai décrit Kobryn, cela a confirmé ses craintes. Pourtant, il fallait partir. Les Allemands avaient déjà massacré des juifs en Poznanie avant même d'entrer à Varsovie. Je l'ai convaincu de vendre une partie de ses actifs et la moitié de son portefeuille pour payer le passage.

Je sais que Grand-Père vendait du sel et de la farine. Avec de la farine et du sel, on fait des gâteaux. Mais des actifs, je ne sais pas à quoi ça ressemble et à quoi ça sert. Encore plus bizarre : Grand-Père possédait un beau portefeuille en peau de crocodile, mais je ne vois pas comment il aurait pu en vendre la moitié.

Papa demande à Dolek ce qui s'est passé ensuite.

– Nous avons versé une fortune aux Allemands pour pouvoir partir, Yola, Elzunia et moi. Le vieux avait un correspondant à Lwów. J'espérais arranger quelque chose pour les accueillir ici. En fait, les Russes ont saisi les biens du correspondant. J'aurais dû encourager le vieux, ma belle-mère et Rose à venir quand même. Tant pis s'il était ruiné ! Il aurait pu récupérer des avoirs plus tard. Par exemple, un bateau était en mer quand la guerre a commencé, et il a pu aller jusqu'à Rotterdam. Donc le prix d'une cargaison nous attend à Rotterdan. Cela représente beaucoup d'argent.

– Entre-temps, les Allemands ont occupé aussi la Hollande.

– Là, je te parle de décembre 39. Tout était encore possible. Hélas, il était persuadé que cette guerre serait bonne pour les affaires, comme la précédente, et qu'il avait intérêt à rester à Varsovie. Avec les liquidités que j'avais mises de côté pour son passage, il a acheté un stock de laine…

– … qu'un autre juif vendait à bas prix pour pouvoir lui-même acheter un passage.

– Tu as tout compris.

Je me dis que Grand-Père est malin. La laine est un véritable trésor, j'ai appris cela à Kobryn. Mais en fait, quand Dolek disait : "Le vieux a fait une bêtise", c'était justement l'achat de la laine.

Dolek continue son récit.

– Il a caché la laine dans la cave où nous dormions pendant les bombardements. Une de ses employées l'a dénoncé aux Boches.

– Une catholique ?

– Non, une juive. Peut-être qu'elle ne l'aimait pas. Ou bien elle voulait se faire bien voir des Allemands. Ils ont enfermé le vieux à la prison Paviak. Ils étaient très contents, tu penses : ils arrêtaient un juif qui se livrait à des trafics louches pour s'enrichir sur le dos du peuple. Ma belle-mère a réussi à me prévenir et je suis revenu à Varsovie. Il restait encore pas mal d'argent, donc j'ai commencé à acheter des protections…

D'abord on vend des moitiés de portefeuille, ensuite on achète des protections. Cette histoire devient vraiment bizarre. Peu à peu, je comprends que les protections sont des personnes.

– Les protections polonaises, pour lui faire parvenir des messages en prison, ne coûtent pas trop cher. Les protections allemandes, évidemment, c'est autre chose. Surtout qu'il faut remonter toute une chaîne, afin d'atteindre quelqu'un qui soit assez haut placé pour pouvoir le faire libérer. Cela m'a pris plus d'un mois, et puis tout a échoué, alors que je touchais au but, à cause d'un émissaire de Londres.

– De Londres ?

– Tu sais, le gouvernement en exil de Sikorski. Un certain colonel Kot est venu à Varsovie pour organiser un réseau de résistance. Les Allemands l'ont arrêté, mais ses amis ont réussi à le faire évader. Les Boches étaient très vexés. Ils ont annoncé que si Kot ne se rendait pas dès le lendemain à la Gestapo, deux mille otages seraient exécutés.

Depuis un moment, je lutte contre le sommeil. Le chuchotement m'endort. Je ne me souviens pas des mots que Dolek a employés pour raconter la suite, mais j'ai sans doute entendu quelque chose, car j'ai souvent vu deux scènes dans mes rêves. Dans la première, une longue procession de juifs marche dans les rues de Varsovie. Ils portent des pelles et des pioches, comme ceux que j'ai vus en octobre 1939. Au milieu de la procession, je reconnais Grand-Père. Ce qui est étrange, c'est que sa barbe a poussé, de sorte qu'il ressemble au vieux juif religieux de Kobryn – celui qui priait l'Éternel toute la journée. Dans la seconde scène, les juifs creusent une grande tranchée. Les Allemands leur ont dit que c'était une tranchée anti-chars. Grand-Père creuse avec les autres, bien qu'il ne soit pas très vigoureux. Quand la tranchée est assez profonde, les policiers allemands en uniforme noir remercient les juifs et reprennent les pelles. Ensuite, ils tuent les juifs avec leurs mitraillettes et les jettent dans la tranchée. Ils utilisent les pelles pour refermer la tranchée.

Quelques jours plus tard, alors que je me trouve seule avec Papa, je lui demande si Grand-Père est mort. Il paraît étonné, puis me prie de ne rien dire à Maman. Même Grand-Mère et Rose ignorent que Grand-Père est mort. Elles restent à Varsovie en espérant qu'il ressortira de la prison Paviak.

Pendant le mois d'août, je mène la même vie qu'à Kobryn : j'accompagne Maman au laboratoire, ou bien je reste avec Maminka à la maison. Je lis beaucoup : des romans russes et polonais, des biographies de Pasteur en russe et de Marie Curie en polonais, des livres de géographie, des poèmes de Pouchkine et de Maïakovsky.

En septembre 1940, Maman me conduit à l'école russe. J'ai onze ans et je devrais commencer l'école secondaire, mais je viens de manquer une année entière et je ne suis jamais allée à l'école russe, donc on me met en dernière classe de primaire.

L'institutrice fait un discours.

– Mes enfants, vous savez que vous avez la chance d'être citoyens d'un très grand pays. Vous devez en être fiers. Dans notre belle Union des Républiques Socialistes Soviétiques, tout le monde a droit au bonheur. Personne n'est exploité. Personne n'a faim. Vous connaissez le camarade Joseph Vissarionovitch Staline, héros de la Grande Révolution d'octobre 1917, qui dirige notre pays vers l'idéal du communisme. Votre

cœur doit s'emplir de joie chaque fois que vous pensez à lui. Maintenant, écoutez-moi bien, mes enfants. Certaines personnes, aussi mauvaises que des serpents venimeux, refusent de reconnaître la supériorité de notre système socialiste et disent du mal aussi bien du Parti Communiste, orgueil de notre pays, que du camarade Staline, père de notre peuple. Si vous connaissez de telles personnes, vous devez m'en parler, même si ce sont des personnes proches, même si ce sont vos parents, car nous devons les éduquer comme nous vous éduquons, afin qu'elles trouvent le chemin de la vérité. Vous avez bien compris ?

– Oui, Maîtresse !

Je ne sais pas si les enfants répondent "Oui, Maîtresse" pour être polis, ou s'ils promettent vraiment de dénoncer leurs parents.

Moi, je pourrais lever le doigt.

– Maîtresse, quand nous étions à Varsovie, Maman disait toujours du mal de l'Union Soviétique et Papa la défendait. Depuis que nous vivons ici, Papa ne défend plus le régime soviétique, et du coup, Maman ne se donne plus la peine de l'attaquer…

En fait, Papa critique de plus en plus souvent les communistes. Il dit que plus on monte dans la société soviétique, plus on rencontre des gens qui défendent le régime en public et s'en moquent en privé. Il dit aussi que plus ces gens ont des responsabilités, plus ils se méfient les uns des autres. Au sommet, le camarade Staline se méfie de tout le monde.

Papa et Maman, comme beaucoup de Soviétiques, jouent à un jeu très rigolo, qui consiste à désigner le camarade Staline, de manière ironique, par l'un de ses titres officiels ou officieux : le Petit Père des Peuples, le Soleil du Prolétariat, le Porte-Drapeau de la Grande Révolution d'octobre, et même le Coryphée[1] des Sciences !

Si je voulais cacher tout cela à la maîtresse, il me faudrait mentir tous les jours. Quand je raconte ma première journée de classe à mes parents, ils rient beaucoup. Le lendemain, ils disent à la directrice que je ne comprends pas bien le russe, et qu'ils vont me mettre dans une école polonaise.

À Varsovie, ma tante Yola travaillait avec le Dr Korczak[2], qui a créé une école pour les pauvres orphelins dont personne ne s'occupait. À Lwów, elle a trouvé un poste d'institutrice dans une petite école juive. C'est commode pour Elzunia. Elle a maintenant neuf ans, mais elle ne veut toujours pas lâcher sa mère d'une semelle.

---

[1] Chef du chœur dans le théâtre grec.

[2] On prononce : Kortchak.

Je prends l'habitude d'accompagner Yola et Elzunia à l'école presque tous les jours. Il n'y a pas de classes secondaires, et je suis déjà un peu grande pour la dernière classe de primaire en polonais. Du coup, j'aide tante Yola. Enseigner le calcul et la grammaire n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer. Je me trompe, ou bien je n'arrive pas à répondre aux questions des élèves. Je suis obligée de réfléchir très sérieusement. Yola dit que cette expérience me fait beaucoup de bien.

Comme le Dr Korczak, son maître, Yola considère que les enfants doivent chanter et dessiner. Ainsi, chacun peut découvrir sa propre personnalité et aussi, en ces temps troublés, exprimer ses craintes et ses angoisses.

Moi, je ne dessine pas très bien, mais j'arrive à aider les autres. Je m'occupe d'Elzunia. Cela soulage Yola de ne plus avoir sa fille dans les jambes. Elzunia passe des heures à dessiner sur du papier quadrillé. Elle colorie les carreaux alternativement en rouge et en bleu, ou bien elle trace des lignes en suivant les côtés des carreaux. Je lui montre comment créer un labyrinthe. Ensuite, elle dessine des labyrinthes tout le temps. Je la trouve un peu folle et j'ai l'impression de perdre mon temps, mais je vois bien que tante Yola est très contente de moi.

Pour sortir un peu de tous ces labyrinthes, je raconte à Elzunia l'histoire de Dédale, qui a construit le labyrinthe du roi Minos et qui s'en est évadé, avec son fils Icare, en se collant des ailes dans le dos. Icare était si heureux de voler qu'il est monté trop haut. Il s'est approché du soleil, la cire qui tenait ses ailes a fondu, il est tombé dans la mer Egée et s'est noyé.

Après avoir passé la matinée avec Elzunia, je vais dans un lycée juif proche de l'école. J'étudie l'anglais avec le professeur d'anglais du lycée, une grosse dame américaine, femme d'un rabbin. Nous échangeons des leçons : elle m'enseigne l'anglais, je lui montre l'alphabet russe. Maman pense que j'apprendrai facilement une langue de plus, puisque j'en connais déjà trois et demi (le polonais, le français, le russe, et le yiddisch à moitié).

Le lendemain du jour où je lui ai parlé du labyrinthe de Minos, Elzunia me montre un magnifique dessin : on y voit Dédale et Icare, pourvus d'ailes multicolores comme celles des anges de la Bible. Elzunia rit de toutes ses dents quand elle montre son dessin. Cela fait très longtemps que je ne l'ai pas vu rire. Yola rit aussi. Elle m'embrasse, pourtant ce n'est pas moi qui ai dessiné les anges. J'en serais bien incapable, en vérité. Peut-être que je suis un peu jalouse.

Les autres élèves commentent le dessin. Certains pensent que nous pourrions voler comme Dédale et Icare, avec des ailes assez grandes ; d'autres disent que c'est

impossible. Un petit garçon demande à tante Yola si les ailes des avions ne risquent pas de fondre au soleil.

Elzunia n'est pas fâchée d'être devenue le centre de l'attention générale. Encouragée par les compliments, elle prend une nouvelle feuille de papier. Après plusieurs heures de travail acharné, elle nous montre un horrible monstre cornu, griffu et dentu. C'est le minotaure, qui se cache au fond du labyrinthe et dévore les petits enfants.

Tous les élèves sont fascinés par l'affreuse créature. Je ne sais pas pourquoi les enfants aiment tant les monstres. Moi, il me fait vraiment peur. Il ne ressemble pas du tout à un taureau, mais plutôt à un char, et sa tête me rappelle le visage froid et cruel des policiers en uniforme noir que j'ai vus dans les rues de Varsovie.

Tante Yola dit que ce dessin est beaucoup plus intéressant que le premier. Je ne suis pas d'accord.

– Dédale et Icare sont quand même plus beaux. On dirait des anges.

– Oui, mais tu te rends compte que ma pauvre Elzunia portait cet horrible monstre dans sa tête ? Elle devait être bien malheureuse. Maintenant qu'elle l'a mis sur une feuille de papier, j'espère que ça ira mieux.

– Il n'est plus dans sa tête ?

– Disons qu'ainsi, elle le partage avec ses camarades. Avec toi, avec moi. Peut-être qu'elle aura moins peur.

Je rapporte cette conversation à mes parents. Papa dit que le Dr Korczak a des idées fumeuses et tante Yola des idées confuses. Maman dit que Papa ne comprend rien à la psychologie, et qu'il n'y a pas de quoi se vanter. Ils ont parlé d'un certain Dr Freud, mais j'ai trouvé la discussion si ennuyeuse que j'ai tout oublié.

1941. Les exilés d'Astrakhan.

Elzunia a perdu sa timidité. Les autres élèves l'admirent et la prennent comme modèle. Elle joue déjà du piano mieux que moi, elle chante des chansons, elle écrit des poèmes. L'un de ses poèmes devient la chanson de la classe :

Envole-toi bel oiseau
Cache-toi dans les roseaux
Prends ces graines

Emporte ma peine.

J'adapte la musique d'une berceuse de Maminka pour transformer le poème en chanson. Les élèves sont très heureux de chanter ensemble. Ils se livrent à toutes les activités de la classe avec beaucoup de joie et d'enthousiasme. Ils trouvent que la classe se termine trop tôt. Le matin, ils arrivent en avance. Yola dit que la réussite de cette classe confirme les idées du Dr Korczak.

Tous les vendredis, je raconte une histoire aux élèves. En général, c'est le résumé très simplifié d'un livre français que j'ai emprunté à la bibliothèque du lycée. En partant de La Reine Margot et de La Dame de Montsoreau, je raconte les guerres de religion en France. Ensuite, nous avons une grande discussion sur les différences entre les gens. Dans la région de Lwów, il y a des Polonais catholiques, des Ukrainiens orthodoxes, des Ruthènes qui appartiennent à la religion "uniate"[1], des juifs, des Russes, des Roumains. Au début du siècle, la ville de Lwów était autrichienne et s'appelait Lemberg. Ensuite elle est devenue polonaise, puis ukrainienne, puis de nouveau polonaise, enfin soviétique. Il est difficile de s'y retrouver, mais ce n'est pas une raison pour se battre.

Le 8 mars 1941, je fête mes douze ans. Ce jour-là, les Soviétiques célèbrent aussi la "fête des femmes". La cuisinière de l'école cuit un assez beau gâteau d'anniversaire, avec un seul œuf. Papa et Maman m'offrent une montre achetée sur un trottoir, qui marche très bien.

Au début du mois de juin 1941, Papa entend des nouvelles très inquiétantes : les Allemands préparent une grande attaque contre l'Union Soviétique.

D'après les informateurs de Papa, des espions ont prévenu Staline dès le mois de janvier, mais le Petit Père des Peuples ne veut pas y croire. En mai, ils ont montré au Soleil du Prolétariat des plans détaillés de l'invasion. Maintenant, les gardes-frontière de Brest-Litowsk observent des mouvements de chars à la jumelle.

Papa imagine une conversation au téléphone entre Staline et Hitler.

– Allo, Adolf ? Ici ton camarade Staline.

– Mon petit Joseph ? Quel plaisir de t'entendre ! Comment vas-tu ?

---

[1] Dans cette religion, dite aussi "gréco-catholique", les prêtres se marient, tout en reconnaissant l'autorité du Pape de Rome.

– Ça va, ça va. Dis-moi, je t'appelle parce que certains de mes généraux prétendent que tu veux m'attaquer.

– T'attaquer ? Toi, mon meilleur ami ? Quelle idée ridicule.

– C'est bien ce que je pensais. Ils disent que tu masses des troupes dans l'est de la Pologne.

– Moi, masser des troupes ? Certainement pas. C'est vrai que nous avons entrepris des manœuvres. Tu sais ce que c'est, il faut les occuper, leur dégourdir les jambes, sinon ils ont tendance à se rouiller.

– Bon, tu m'as rassuré. À la prochaine !

– C'est ça, à bientôt !

Staline affirme donc à ses généraux qu'Hitler n'attaquera pas, sûr et certain. Du coup, ses généraux n'osent pas lui dire que les préparatifs allemands se poursuivent. On ne contredit pas le camarade Staline quand on tient à sa tête.

Le résultat de l'aveuglement du Coryphée des Sciences, c'est que les bombes se mettent à tomber sur Lwów sans prévenir, dans la nuit du 21 au 22 juin 1941, comme elles l'ont fait sur Varsovie presque deux ans plus tôt.

Au matin du 22 juin, j'accompagne mes parents à l'hôpital des chemins de fer. Nous savons que les bombardements vont s'intensifier, que la confusion s'installera. Nous devons rester ensemble. Maman a préparé nos valises en hâte ; nous les posons dans un coin du bureau de Papa.

L'hôpital est plein de blessés. Plusieurs camarades responsables envisagent déjà l'évacuation de l'hôpital et le repli vers l'est. Papa va voir le directeur.

– Camarade Directeur, si vous évacuez l'hôpital à l'est, je vous prie de nous emmener avec vous.

– Vous emmener ? Mais vous êtes polonais, camarade. Si nous nous replions face à l'invasion allemande, cette région va redevenir polonaise. Pourquoi voulez-vous suivre des Russes alors que vous pouvez rester chez vous ?

– Je n'aime pas beaucoup les Allemands, camarade Directeur. Vous allez peut-être apprendre à les connaître, et je pense que vous ne les aimerez pas non plus.

Nous dormons deux nuits dans le bureau de Papa. Une chimiste dort aussi dans le laboratoire. Au bout de deux nuits, elle en a assez de coucher par terre et elle rentre chez elle. C'est-à-dire qu'elle se jette dans la gueule du loup, la malheureuse.

J'ai douze ans. La guerre, c'est un sixième de ma vie. Ma longue expérience me permet donc de comprendre que nous choisissons entre la vie et la mort. Papa nous a dit que l'hôpital serait forcément évacué en train, puisqu'il appartient à l'administration

des chemins de fer. Il suffit donc de rester dans le bureau jusqu'à l'évacuation, c'est bien clair.

Au milieu de la troisième nuit, un ami polonais de Papa, le comptable de l'hôpital, vient nous avertir : "Ça y est, ils partent." En nous prévenant, il nous sauve la vie. Papa l'a aidé pour des analyses médicales. Quand l'existence ne tient qu'à un fil, il est très important de se faire des amis, comme le comptable, plutôt que des ennemis, comme l'officier mongol de Kobryn.

On distingue les silhouettes de deux gros camions dans la cour de l'hôpital. Leurs phares sont éteints. Des dizaines de personnes s'entassent déjà sur leurs plate-formes. Il y a même des blessés sur des civières. Un officier nous dit que nous devons abandonner nos bagages. Maman ouvre sa valise. Elle confectionne une sorte de petit baluchon avec deux chemises, puis elle y fourre quelques sous-vêtements et affaires de toilettes. Ses gestes sont si vifs et précis qu'elle met moins d'une minute. Papa l'observe d'un air ébahi. En fait, il est assez maladroit. Quand il dit : "Je vais débarrasser la table", Maman dit : "Va plutôt lire ton journal. Je vais le faire, cela va plus vite et il n'y aura rien de cassé !" Il se contente donc d'ouvrir sa valise. Maman y pêche deux chemises et prépare un baluchon pour lui. Moi, je porte un sac à dos de camping en toile grise. L'officier dit que je peux le conserver. Je suis très contente, parce qu'il contient mon livre de poèmes français et Le Gouffre Noir.

Maman sort des valises les gros tricots de Maminka. Nous les enfilons par-dessus nos vêtements, sous nos épais manteaux d'hiver. Nous portons aux pieds nos bonnes chaussures de montagne à semelles cloutées. Maman a bien essayé de trouver des chaussures plus légères à Lwów, mais les soldats de l'armée rouge ont pris toutes les chaussures de la ville.

Les camions démarrent. Ils roulent très lentement, car on ne voit rien dans la nuit noire. Le comptable polonais, qui se trouve à côté de nous, montre le ciel à Papa.

– Vous croyez peut-être que les phares sont éteints pour échapper aux bombes ? Ce n'est pas encore l'heure des bombardements. Les communistes craignent les partisans ukrainiens, qui sont embusqués sur les toits.

– Pourquoi les Ukrainiens voudraient-ils tirer sur des blessés, des infirmières et des médecins ?

– Ils haïssent les Soviétiques, qui les ont empêchés d'avoir leur propre république indépendante après la grande guerre. Ensuite, Staline a vendu leurs récoltes à l'étranger pour pouvoir acheter des machines, si bien que des millions de gens sont morts de faim.

– Quand ils auront les nazis, ils regretteront les communistes !

Nous arrivons à la gare. J'ai envie de crier de joie en apercevant le long serpent noir du train, qui va nous emmener loin des bombes. On devine, sur le toit des wagons, de grands cercles blancs contenant une croix rouge.

Hélas, le train ne peut pas partir. Des bombes ont coupé la voie à quelques kilomètres de Lwów. J'ai admiré l'énergie avec laquelle Maman improvisait des baluchons dans la cour de l'hôpital. Maintenant, elle paraît toute découragée.

– Cela ne sert à rien, Marek. Nous n'y arriverons pas. Ils vont arrêter les bombardements, la Galicie va redevenir Polonaise, nous pourrons rentrer à Varsovie. Mes parents ont peut-être besoin de nous…

– Tu es folle ? Les nazis tuent les juifs, ou les tueront. Des gens bien informés m'ont dit que le pire est à craindre.

– Je les reverrais une dernière fois, je leurs dirais au revoir, et nous repartirions…

– Ecoute, Adèle : ils ne sont peut-être déjà plus vivants. Aller nous sacrifier nous aussi n'arrangerait rien. Pense à Kama.

– Et ta propre mère, Marek ? Maminka ? Si les Allemands tuent les juifs, ils vont la tuer.

– J'espère qu'elle trouvera une cachette, je ne sais pas. Nous ne pouvons pas non plus nous sacrifier pour elle. Peut-être serons-nous les seuls survivants de notre famille. Nous aurons d'autres enfants, Kama aura des enfants à son tour ; c'est ainsi que nous vaincrons la mort.

Je ne peux pas reconstituer toute leur discussion, qui dure si longtemps que le ciel commence à pâlir. Nous sommes assis sur un banc. Soudain, le train s'ébranle dans un grand bruit de feraille. Les Soviétiques ont réparé la voie. Papa saisit ma main et nous courons vers le wagon le plus proche. Maman oublie ses idées de retour à Varsovie et court derrière nous. C'est une matinée d'été déjà chaude. Nous portons des chaussures de montagne, de gros tricots, des manteaux d'hiver et nous courons le plus vite possible. Nous devons paraître vraiment ridicules ! Des infirmières qui se tiennent à la portière du wagon nous tendent la main et nous aident à monter. Nous sommes tout rouges – surtout Papa : la sueur ruisselle sur son visage. Les infirmières rient, nous aussi. D'ailleurs, nous nous sommes donné du mal pour rien, car le train s'arrête au bout d'une trentaine de secondes pour attendre des dignitaires communistes. Il part enfin tranquillement.

Nous traversons une banlieue. Nous voyons des maisonnettes à volets bleus, des jardins potagers, des rangées de poireaux et de salades, des arbres fruitiers, puis des

forêts et des champs. Comme il y a deux ans, quand j'ai aperçu les premiers bouleaux à la sortie de Varsovie, une sensation enivrante de libération parcourt chacune des fibres de mon corps. J'ai un peu honte de ressentir autant de bonheur, alors que des milliers de personnes meurent, ou mourront bientôt, sous les bombardements – et que ma chère petite Elzunia connaîtra de nouveau la terreur et l'angoisse. Je pense à toutes les personnes qui vont souffrir : tante Yola, Dolek, Maminka, la femme de rabbin qui me donnait des leçons d'anglais, Mme Kowalska (la patronne de Maman au laboratoire) et bien d'autres.

La vie est très bizarre, au fond. Le soleil se lève sur le sombre océan des champs de blé comme un gigantesque ballon rempli de lumière. Sans les Allemands, qui recouvrent l'Europe d'un voile de mort et de destruction, je n'aurais pas connu l'euphorie étrange que me procure ce spectacle magique.

Alors que je me demande si je ne devrais pas remercier les Allemands, nous entendons un bruit assourdissant, mélange du crissement des freins et du sifflement familier des bombes. Le train n'est pas encore arrêté que déjà les gens sautent par les fenêtres pour s'enfuir dans les blés. Personne ne s'occupe des pauvres blessés, qui restent allongés sur leurs civières.

En fait, c'est un petit bombardement de rien du tout. Le train n'est pas touché. Pendant que les chauffeurs de la locomotive explorent la voie pour vérifier qu'elle n'est pas coupée, les passagers ressortent des blés. Ils sont tous indemnes. Ils se mettent à discuter, par petits groupes, le long de la voie.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Attaquer un train sanitaire !

– Ils n'ont peut-être pas vu les croix rouges, de là-haut.

– Tu plaisantes, camarade. Elles mesurent au moins trois mètres !

Papa et Maman ne se mêlent pas aux conversations. Ils observent la scène avec une sorte d'amertume. Papa est de plus en plus déçu par ses amis communistes.

– Ils n'ont pas cherché à savoir comment leurs alliés allemands se conduisaient quand ils avalaient la Pologne ou la Belgique, et maintenant ils sont tout étonnés…

Un homme se tient à l'écart des petits groupes. Je ne peux pas m'empêcher de le regarder, car son visage est agité de tremblements incessants, de sorte qu'il change de physionomie à chaque seconde. Sa peau ressemble à un liquide parcouru par des vagues. Je n'ai jamais vu une chose pareille.

Nous entendons un coup de sifflet en provenance de la locomotive. Tout le monde remonte dans le train. Nous retrouvons nos places : Maman et moi assises en tailleur

sur un porte-bagages, Papa sur le porte-bagages en face. Papa et Maman se regardent. Maman éclate de rire.

– Tu as vu Ignatiev ?

– C'est la peur.

– Son visage était complètement décomposé. Et tous ces tics !

– Des sortes de spasmes nerveux.

– Ces gens brutaux sont souvent des froussards, au fond.

Ainsi, ce trembleur était le fameux Ignatiev, dont j'ai si souvent entendu parler. C'était le commissaire politique de l'hôpital, un homme plus puissant que le directeur : il représentait l'autorité du Parti Communiste. En fait, jusqu'à ce jour, il ne tremblait pas mais faisait trembler les autres. Il pouvait dire :

– Camarade, je suis désolé, mais le Parti a décidé qu'un séjour en Sibérie te ferait du bien.

– Mais… camarade commissaire politique… Pourquoi ? Qu'ai-je fait de mal ?

– Je n'en sais rien, camarade. Je dois appliquer les ordres du Parti, c'est tout.

Maman disait que son regard impitoyable donnait la chair de poule. Face à Ignatiev, il fallait éviter de critiquer le communisme et le Petit Père des Peuples même en son for intérieur, car il était capable de deviner les pensées les plus secrètes.

Je me souviens d'une discussion entre mes parents à propos de ce terrible Ignatiev. Il persécutait Mme Kowalska, la patronne de Maman.

– Il a traité Mme Kowalska de "chienne de Polonaise". Elle est deux fois plus âgée que lui, il pourrait la respecter ! C'est un sadique. Je suis sûre qu'il arrachait les ailes des mouches et battait ses camarades quand il était petit.

– Au contraire, ma chérie. Il était battu par ses parents et par ses camarades. Maintenant, grâce à la puissance du Parti, il se venge.

Je ne sais pas si Ignatiev a cessé de trembler. En tout cas, le train n'est plus bombardé. Il roule sans s'arrêter pendant plus de vingt-quatre heures. Il ne ralentit même pas en traversant Kiev, la capitale de l'Ukraine. Maman se demande s'il transporte des officiels importants, qu'il faut absolument soustraire à la menace allemande. D'après Papa, les communistes n'attachent pas une telle importance aux personnes. Le train s'éloigne le plus possible pour mettre à l'abri du matériel, par exemple des appareils de radiologie. Pour les Russes, la guerre ne fait que commencer. Il s'agit de mettre en place des hôpitaux à l'arrière, afin de soigner les soldats blessés.

Des deux côtés du train, la plaine s'étend à perte de vue. Les champs de blé ondulent au vent comme d'immenses draps de soie dorée. On aperçoit parfois une paysanne qui

mène des oies à la mare, ou bien un gamin, montant un gros cheval à cru, qui surveille un troupeau de vaches à la manière d'un cowboy dans un film américain. Ils accomplissent leurs tâches quotidiennes sans penser à la guerre. Quand j'ai raconté à Elzunia l'histoire de Dédale et d'Icare, tante Yola m'a montré la reproduction d'un tableau du Moyen-Age : pendant qu'Icare dégringole dans la mer au fond du tableau, un paysan laboure la terre au premier plan sans rien voir.

– Maman, nous nous sommes évadés du labyrinthe comme Dédale et Icare. Nous allons aussi vite que si nous avions des ailes.

– Oui, ma petite guêpe.

– Tu sais où nous allons, Maman ?

– Non, ma petite guêpe. Nous verrons bien.

– Est-ce que nous sommes déjà en Sibérie ? Peut-être que nous apercevrons bientôt le lac Baïkal.

– Nous sommes loin de la Sibérie… Nous ne sommes même pas encore sortis de l'Ukraine.

L'immensité de la plaine rend les passagers mélancoliques. Un médecin sort de sa poche un harmonica, et ils se mettent à chanter.

Poliouchka polié
Poliouchka chiroka polié…
Plaine, ma chère plaine,
O mon immense plaine !
Les guerriers vont sur la plaine,
Les guerriers de l'armée rouge.
Les filles pleurent,
Les filles sont tristes,
Car leurs bien-aimés
Sont partis à l'armée.
Les guerriers passent
Dans la campagne,
Dans les villages,
Mais là-bas
Derrière la forêt
Un gros nuage :
C'est l'ennemi qui attend !
Que les villages ne craignent rien,

Qu'ils travaillent…
Nous montons la garde,
Nous les protégeons.
Séchez vos larmes, les filles,
Ecoutez notre chanson.
Nous recommençons notre chanson :
Plaine, ma chère plaine, etc.

Nous voguons sur l'immense plaine. Nous pouvons imaginer l'ennemi derrière la forêt, mais je me demande où est l'armée rouge…

J'ai envie de chanter, moi aussi. Je chante *Envole-toi Bel Oiseau* (après l'avoir traduit en russe dans ma tête). Nos compagnons de voyage sont très étonnés d'apprendre que ce n'est pas une chanson populaire polonaise, mais une invention de ma cousine Elzunia. Bientôt, tout le wagon s'y met en chœur.

Envole-toi bel oiseau
Cache-toi dans les roseaux
Prends ces graines
Emporte ma peine.

Je pense à Elzunia, qui souffre peut-être sous les bombes à Lwów. Le comptable polonais, qui est assis sur le même porte-bagages que Papa, voit bien que mes yeux s'emplissent de larmes.

– Tu es triste parce que ta cousine est restée là-bas ?

– Elle a très peur des bombes. Elle a seulement dix ans.

– Mes parents sont restés aussi. Je ne les reverrai peut-être jamais. Je leur ai proposé une place dans le train, mais ils n'ont pas voulu. Ils ont gardé un bon souvenir des Autrichiens[1]. Ils pensent que les Allemands traiteront les juifs aussi bien que le faisaient les Autrichiens. Ils croient que les Ukrainiens et les Russes sont tous semblables aux terribles cosaques qui déclenchaient d'abominables pogroms[2].

Papa et Maman paraissent très étonnés.

– Vous êtes juif ?

– Bien sûr. Je ne l'ai pas dit aux administrateurs de l'hôpital, puisque dans le communisme il n'y a ni juifs ni catholiques. Nos Polonais ont un sixième sens qui leur

[1] Lwów et la Galicie appartenaient à l'Autriche jusqu'en 1918.

[2] Massacre de juifs, fréquent au dix-neuvième siècle et au début du vingtième.

permet de reconnaître les juifs, et d'ailleurs mon père est rabbin, donc je pourrais difficilement le cacher, mais les Soviétiques ne m'ont jamais rien demandé. Peut-être que leur sixième sens ne reconnaît que leurs propres juifs.

– Un rabbin ? Il doit bien savoir que les Allemands brûlent les synagogues, et que les Autrichiens d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux de l'empereur François-Joseph.

– Vous avez raison. Je crois qu'il le sait, mais qu'il préfère l'oublier. Mes parents disent que je pourrai survivre en Sibérie, parce que je suis jeune et vigoureux, mais qu'ils sont trop vieux. Ils n'ont pas envie d'apprendre le russe. Ils voient la Sibérie comme une grande étendue blanche où il n'y a ni juifs ni synagogues…

– Mon oncle Dolek dit qu'il y a des juifs partout.

– Ton oncle a raison, ma mignonne. Il paraît que les Soviétiques ont donné aux juifs un morceau de Sibérie, le Birobidjan, mais je crois que les juifs préfèrent vivre à Moscou et à Leningrad. De toute façon, mon père veut rester auprès de ses fidèles, même si cela signifie mourir avec eux.

– Et toi, tu veux aller en Sibérie ? Est-ce que tu iras au lac Baïkal ?

– Je ne sais pas où j'irai, mais j'ai toujours rêvé de voyager. J'ai failli faire mes études à Prague. Quand j'étais jeune, mon père souhaitait me voir lui succéder comme rabbin, mais cela ne me plaisait pas du tout. Alors j'ai choisi d'étudier la médecine. Tu sais pourquoi les juifs étudient la médecine ?

– Non, pourquoi ?

– Chez les juifs religieux, il existe tellement de lois et d'interdits qu'ils ne peuvent rien faire d'autre que d'étudier la Bible et le Talmud. Seulement, il est permis d'ignorer les lois si c'est pour sauver des vies humaines. Un médecin, c'est quelqu'un qui sauve des vies.

– Maman m'a déjà expliqué ça. Elle dit que les juifs religieux pourraient couper leur barbe pour sauver leur vie.

– En tout cas, j'ai du mal à imaginer mon père coupant sa barbe !

– Mais pourquoi tu n'es pas docteur ?

– Attends, tu vas comprendre. Comme tous les juifs voulaient devenir médecins, la faculté de médecine était pleine de juifs. Ils étudiaient sérieusement, au lieu de boire de la vodka et de danser comme les autres étudiants. Ils réussissaient mieux leurs examens que les Polonais catholiques, qui étaient furieux. Alors le gouvernement polonais a dit que la faculté de médecine serait réservée aux catholiques, à part un tout

petit pourcentage de juifs. À partir de ce moment-là, les juifs ont pris l'habitude d'étudier la médecine à l'étranger.

– Tu aurais pu partir en Australie.

– C'est un peu loin. Je voulais étudier à la faculté allemande de Prague. Les gens qui connaissaient l'allemand, comme moi, allaient à Prague. Ceux qui connaissaient le français allaient à Paris.

– Maman dit que Paris est la plus belle ville du monde.

– Je ne suis allé ni à Paris ni à Prague… Mon frère aîné étudiait le droit. À la faculté de droit aussi, les juifs obtenaient de meilleurs résultats que les catholiques. Il y avait des bagarres. Les catholiques se battaient avec des cannes ferrées. Les juifs formaient des groupes de défense. Un jour, des méchants ont jeté mon frère par la fenêtre du quatrième étage et il est mort.

– C'était ton seul frère ?

– Oui, tu peux imaginer combien mes parents étaient malheureux. J'ai renoncé à mes études de médecine pour rester chez eux et les consoler. Je me suis inscrit dans une école juive et j'ai appris la comptabilité.

– Dolek, le mari de ma tante Yola, connaît la comptabilité. Il travaillait avec mon grand-père à Varsovie… Mais alors, tu dois respecter la loi juive, puisque tu n'es pas médecin ?

– Je travaille dans un hôpital, donc je contribue à sauver des vies. De toute façon, j'ai rencontré beaucoup de médecins juifs qui ne savent rien de cette histoire de loi et de vies sauvées. C'est que leur père n'est pas rabbin. Ils étudient la médecine pour pouvoir voyager sans bagages.

– Comme nous ?

– Oui, c'est ça. Dans le passé, les juifs qui fuyaient les persécutions emportaient de l'or ou des diamants. Ils ne pouvaient pas emporter leur maison et leurs meubles, tu comprends.

– Ils cachaient les diamants dans le talon de leur chaussure ?

– Je vois que tu es déjà une voyageuse expérimentée. Ils les cachaient aussi dans la doublure d'un vêtement ou d'un chapeau, mais si les méchants voulaient vraiment les trouver, ils les trouvaient. C'est pourquoi les juifs ont fini par remplacer l'or et les diamants par une chose plus précieuse, que personne ne peut leur voler. Tu sais ce que c'est ?

– Pas une voiture, parce que l'officier a volé la voiture de mon grand-père…

– C'est le savoir ! Si tu étudies pendant de longues années pour devenir médecin, tu peux aller partout et gagner de l'argent en exerçant ton métier. Personne ne peut te prendre ton savoir. Quelle que soit la destination finale de ce train, tes parents trouveront toujours du travail dans un laboratoire.

– Et toi, tu seras comptable ?

– Bien sûr. Partout, il y a des commerces et des entreprises qui ont besoin de comptables. Mais les médecins gagnent beaucoup plus d'argent !

Tout en écoutant cette conversation, Maman a ouvert son baluchon et sorti sa trousse de couture. Elle découd les chemises à partir desquelles elle a improvisé les baluchons sur le quai de la gare, découpe habilement les manches et recoud le tout de manière à fabriquer des petits sacs à dos blancs. Ce sera plus commode si nous devons de nouveau courir pour attraper un train.

Je suis très contente d'être assise à côté de Maman. Je sais que je grandis, mais j'ai l'impression que pendant ce voyage, je peux redevenir une petite fille pour la dernière fois. Nous roulons vers une destination inconnue sans jamais nous arrêter. Le temps est comme suspendu… Le soleil se couche sur les blés. La chevelure d'or de la vaste plaine devient rousse, comme la mienne.

Le comptable a mentionné des études de médecine à Paris. Je me souviens vaguement que le fameux séjour en France de Maman, dont elle parle quand elle veut irriter Papa, avait un rapport avec la médecine. Je me glisse tout contre Maman et je lui demande de me raconter son voyage à Paris.

– Ton grand-père et ta grand-mère m'ont envoyée là-bas pour empêcher la police de m'arrêter.

– La police ?

– On me soupçonnait de me livrer à des activités communistes.

– Toi, Maman, communiste ? Mais c'est Papa qui est communiste, pas toi !

– J'ai changé… Vois-tu, quand j'avais ton âge, la grande révolution soviétique de 1917 a eu lieu. Elle a soulevé beaucoup d'enthousiasme et d'espoir parmi les juifs. Les communistes promettaient la naissance d'un homme nouveau, qui ne persécuterait plus ses semblables. Après la guerre, quand je préparais mon baccalauréat, j'ai appartenu à un groupe de lycéens progressistes. Nous admirions le communisme, mais sans appartenir au parti communiste, qui était interdit et clandestin. Notre principale activité consistait à nous disputer avec les sionistes.

– Comme oncle Itschak ?

– C'est ça. Nous pensions que les juifs devaient contribuer à la révolution qui changerait le monde, plutôt que de se retirer du monde en s'installant en Palestine. Nous imprimions des tracts sur une presse clandestine, cachée dans une cave. Ensuite, il fallait les distribuer discrètement dans le lycée, pour convaincre les lycéens de rejoindre notre groupe. J'ai passé mon baccalauréat et j'ai commencé des études d'histoire. Les communistes pensent que de grandes forces s'affrontent depuis des siècles, donc il est important d'étudier l'histoire pour comprendre ces forces et hâter l'arrivée de la révolution.

– Mais tu as étudié la biologie, Maman !

– Tu vas voir que mes études d'histoire ont tourné court. Vers la fin de l'année 1923, alors que je parlais au téléphone avec mon amie Hanka, des policiers sont entrés en même temps chez elle et chez moi. De ma chambre, par la porte entrebaillée, je voyais mon père qui discutait avec un policier en uniforme et un homme en civil. Il y avait un gros paquet de tracts dans mon bureau. Je les ai pris, je me suis glissée dans la salle de bains et je les ai jetés dans les wc.

– Cela n'a pas bouché les wc ?

– J'ai pris soin d'en jeter de petites quantités à la fois. Il y avait une grande bassine qui servait pour laver le linge. Je la remplissais d'eau et je la vidais dans la cuvette des wc. Cela allait plus vite que la chasse d'eau et cela faisait moins de bruit. Pendant ce temps, les policiers se sont mis à fouiller l'appartement. Ils ont trouvé un de mes tracts dans la serviette d'Itschak. C'était un cadeau que je lui avais fait, à la fois pour lui montrer notre beau travail et pour me moquer de lui. Les policiers ont emmené Itschak au commissariat.

– Ils l'ont mis en prison ?

– Non, ils l'ont seulement gardé deux jours. Le gouvernement polonais aimait bien les sionistes, puisqu'ils voulaient emmener tous les juifs loin de la Pologne. C'est ma pauvre amie Hanka qui est allée en prison. Elle y a passé deux ans.

– Juste parce qu'elle avait des tracts chez elle ?

– Eh oui. Moi, j'ai eu chaud, évidemment. Mes parents étaient très fâchés. Ils m'ont envoyée aussitôt à Paris chez mon cousin Rysiu. Il était parti trois ans plus tôt avec sa jeune épouse, Basia, pour étudier la médecine. Quand je suis arrivée à la gare du Nord, je l'ai vu sur le quai. Il était habillé avec l'élégance d'un vrai Parisien. Il m'a dit qu'il ne s'appelait plus Rysiu, mais Richard, que Basia était devenue Barbara, et que je devrais remplacer moi aussi Ada par Adèle.

– Mais Grand-Mère t'appelle Ada !

– Pour elle, je serai toujours la petite Ada… Donc Richard m'a emmenée chez lui, rue du Fer à Moulin.

– Drôle de nom pour une rue.

– Oui, et tout près, il y a la rue du Pot de Fer. Ce n'est pas très loin du quartier latin et de la faculté de médecine.

– Les gens parlent latin au quartier latin ?

– Aujourd'hui, non, mais au Moyen-Age, oui. C'est le quartier des étudiants. Au Moyen-Age, les professeurs de la Sorbonne faisaient leur cours en latin.

– La Sorbonne ?

– La grande université qui se trouve au milieu du quartier latin, à côté du boulevard Saint-Michel. Un jour, je t'emmènerai là-bas et nous nous promènerons ensemble au quartier latin. Tu verras la rue Soufflot, avec le grand café Capoulade, le jardin du Luxembourg, et mon cher Boul'Mich.

– Boul'Mich, c'est le boulevard Saint-Michel ?

– C'est le nom que lui donnent les étudiants… J'étais très contente de devenir étudiante à Paris. Avant de partir, j'avais réfléchi. J'aurais voulu suivre des cours d'histoire à la Sorbonne, mais je ne parlais pas le français, donc c'était impossible. J'ai écrit à Rysiu que je voulais étudier la médecine, comme lui. Seulement, ce Richard parisien que je découvrais, avec son pardessus élégant, son air supérieur et même un peu prétentieux, m'a dit qu'il m'avait inscrite en faculté de pharmacie. Comme l'année scolaire était déjà entamée, il était trop tard pour m'inscrire en médecine, tandis que les études de pharmacie commençaient par un stage. "D'ailleurs, ma chère Adèle, il est avéré que les études de médecine sont trop dures pour une femme. Barbara a essayé, mais elle a dû renoncer. Nous avons une amie, Jeannette Feigenbaum, qui étudie la pharmacie. Elle te servira de guide."

– Elle était française ?

– Mais non, polonaise. Elle s'appelait Janka, en vérité. Elle était prétentieuse, comme mon cousin. Elle me regardait de haut sous prétexte qu'elle était arrivée à Paris avant moi et qu'elle parlait français. De toute façon, je ne l'ai pas vue beaucoup, parce que j'ai commencé mon stage dans une pharmacie.

– Tu vendais des médicaments ?

– Je lavais le sol et les flacons pour apprendre "l'hygiène". J'étais une sorte de femme de ménage non payée. Le pharmacien et la pharmacienne étaient très autoritaires et désagréables. Ils n'aimaient pas les étrangers, et se mettaient en colère parce que je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. J'assistais aussi à des cours à la

faculté de pharmacie, près du Luxembourg. Comme je ne comprenais rien, j'apprenais les cours par cœur, donc j'ai passé mon examen très facilement et j'ai été reçue en deuxième année. J'étais très fière. Pendant l'été, Richard et Barbara sont partis en vacances sur la Côte Basque, mais moi je devais laver la pharmacie tous les jours. Enfin, mon stage s'est terminé au début du mois de septembre. Il me restait un mois avant la rentrée.

– Où est-ce, la Côte Basque ?

– Tout au sud de la France, près de l'Espagne. Moi, je ne voulais pas passer mes vacances avec eux. J'ai vu une affiche à la faculté : "Foyer de jeunes filles à La Rochelle". Comme j'aimais l'histoire, j'avais envie de voir La Rochelle, à cause du siège de la ville par Richelieu. J'avais lu *Les Trois Mousquetaires*, comme toi, mais en polonais. Hélas, il n'y avait pas de jeunes filles dans ce foyer, mais seulement des vieilles filles. Remarque, elles étaient très bavardes, donc j'ai fait de grands progrès en français. J'ai trouvé un gros roman de Victor Hugo, *Les Misérables*, dans la bibliothèque du foyer. Je l'ai lu en entier. Je recherchais les mots que j'ignorais dans le dictionnaire. Quand je suis revenue à Paris, je parlais à peu près français. Richard était épaté.

– Tu parlais mieux que lui ?

– Tout de même pas, mais pas trop mal pour une femme stupide. Je n'étais pas heureuse du tout chez Richard et Barbara. Ils ne riaient jamais. On aurait dit qu'ils étaient déjà vieux. Ils étaient froids comme des harengs. Ils ressemblaient aux deux pharmaciens de mon stage. Jeanette Feigenbaum aussi, mais elle, c'était normal, puisqu'elle voulait justement devenir pharmacienne. Je pensais souvent à mes parents, à ma sœur Yola. J'étais triste. Pour les vacances de l'été 1925, à la fin de la deuxième année, je suis rentrée en Pologne. Je regrettais d'avoir inquiété mes parents avec cette histoire de tracts, donc je ne leur ai pas dit que j'étais malheureuse en France. Yola s'en est aperçue, parce qu'elle me connaît bien, et elle leur a parlé. Mon père a écrit une lettre à Richard : "En raison de la crise économique en Allemagne, je ne peux plus financer les études à l'étranger d'Ada. Elle va étudier à Varsovie." Il n'était pas devenu pauvre, tu comprends, mais il ne voulait pas offenser Richard. C'est ainsi que je suis restée à Varsovie, après avoir passé une vingtaine de mois à Paris. Je ne voulais plus étudier la pharmacie, mais mes deux années d'études ont servi à quelque chose : on m'a acceptée directement en licence de bactériologie.

– Et c'est là que tu as rencontré Papa ?

– Je te le raconterai un autre jour. Il est tard. Tu devrais dormir.

La nuit est tombée. J'embrasse Maman, je pose ma tête sur ses genoux et je m'endors aussitôt. Je crois que je me réveille une ou deux fois pendant quelques secondes, simplement pour apprécier le bonheur de flotter dans l'obscurité au-dessus de la plaine immense. Et puis je rêve. Je ne flotte pas, je ne suis pas un ange avec des ailes multicolores, mais je vole sur le dos d'une oie sauvage. Les champs ressemblent à des tapis posés sur la terre, les rivières à des rubans de satin argenté, les maisons et les villages à des miettes de pain. Soudain, je vois un petit garçon assis à califourchon sur le dos d'une autre oie. Je le connais, ce garçon, mais son nom m'échappe. Je ne peux pas lui parler si je ne retrouve pas son nom. Je l'ai au bout de la langue… Je m'assois sur le porte-bagages, je crie : "Nils Holgersson", et je me réveille.

Le train est arrêté dans une gare. La lueur grise de l'aube éclaire faiblement le compartiment. Maman sourit à mon côté.

– Tu riais dans ton sommeil, ma petite guêpe. Ton rêve devait être bien agréable.

– Où sommes-nous, Maman ?

– Cette ville s'appelle Kharkov. Elle se trouve dans l'est de l'Ukraine. Nous avons déjà parcouru plus de mille kilomètres. Papa est parti aux nouvelles.

Le wagon est presque vide. Les passagers se promènent sur le quai pour se dégourdir les jambes. Le jour se levant, on aperçoit de grands immeubles, qui me rappellent ceux de Varsovie. Bientôt, la locomotive siffle et tout le monde remonte à bord – sauf Papa, qui arrive en courant alors que le train commence déjà à s'ébranler. Comme à Lwów, les infirmières tendent le bras par la portière et le hissent dans le wagon en riant.

Le comptable est revenu avec un nouveau compagnon, qui s'assoit sur le porte-bagages avec Papa et lui.

– Je vous présente Milek Roth, que j'ai connu au lycée. Il était dans le train et je l'ignorais. J'étais tout étonné de le rencontrer sur le quai.

Ce Milek est un homme très étrange. Puisque c'est un camarade de lycée du comptable, il doit avoir le même âge que lui. Pourtant, on lui donnerait bien dix ans de plus. Ses cheveux sont clairsemés, sa peau paraît fatiguée, ses mains tremblent légèrement. Alors que le regard des gens exprime en général beaucoup de choses, ses yeux gris ne disent rien – comme s'il les avait éteints.

Dans le wagon, plus personne ne songe à dormir. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Tout le monde parle à la fois.

– Ils disent que nos troupes invincibles résistent héroïquement à l'envahisseur fasciste.

– Cela ne veut rien dire.

– Si nous avions vaincu les fascistes, ils publieraient des communiqués plus glorieux.

– Ils commenceraient par mentionner le Soleil de la Révolution : “Entraînée par les encouragements du camarade Staline, notre Grande Armée Rouge a infligé une cuisante défaite aux chiens fascistes et les a poursuivis jusqu’à Berlin !”

Ils demandent à Papa et Maman, qui ont déjà connu une fois l’invasion nazie, comment les choses se passent. Papa décrit la guerre-éclair.

– Ils ne déclarent pas la guerre, mais attaquent par surprise. Ils commencent par bombarder les aéroports et par détruire l’aviation ennemie. Ainsi, seuls leurs propres avions peuvent voler. Ensuite, ils bombardent les villes pour terroriser les populations et désorganiser la défense. Au lieu d’affronter l’armée ennemie de front, ils lancent des colonnes de chars pour l’encercler. Ils ont envahi la Pologne en quelques jours. Ils sont arrivés à Paris en quelques semaines.

– La Russie est plus grande que la Pologne et que la France.

– Ils n’arriveront pas à Moscou si facilement que cela.

– Si nous tenons jusqu’à l’automne, leurs chars s’enfonceront dans la boue.

– Si la guerre dure jusqu’à l’hiver, l’essence de leurs camions et de leurs chars gèlera.

– Ils mourront de froid comme les soldats de Napoléon.

Je veux mettre mon grain de sel dans la conversation, moi aussi. M’adressant au gros médecin qui vient de prononcer la dernière phrase, je dis bien fort :

– Dieu t’entende, petit père !

Tous les passagers éclatent de rire et répètent mon souhait. Même Milek, le sombre ami du comptable, daigne sourire.

De nouveau, le train roule pendant toute une journée sans s’arrêter. Nous quittons l’Ukraine et entrons en Russie. Le paysage ne change pas quand on franchit la frontière. Les épis de blé s’alourdissent tranquillement au soleil, indifférents à la vaine agitation des hommes.

Je suis plongée dans le grand roman de Tolstoï, *Guerre et Paix*, que m’a prêté une infirmière. Cela parle justement de Napoléon, qui a voulu conquérir la Russie avec sa Grande Armée, mais a été vaincu par l’hiver. En même temps, je prête l’oreille aux discussions entre les infirmières et les médecins de l’hôpital. Ils s’interrogent sur les bouleversements que la guerre ne manquera pas d’apporter dans leur existence. Papa

raconte l'incident de l'officier mongol et de ses poux. En temps de guerre, certaines maladies disparaissent. D'autres, comme le typhus, occupent le devant de la scène. Maman parle de Mme Kowalska, sa patronne de Lwów.

– Je possédais de beaux diplômes, mais je savais à peine distinguer un lymphocyte d'un monocyte. Avec elle, j'ai vraiment appris à effectuer le test de Vidal-Weil-Félix, qui permet de déceler le typhus.

Une vieille infirmière évoque des blessures du champ de bataille, qu'elle a observées pendant la grande guerre. Elle mentionne des membres brisés ou arrachés, des ventres perforés, des visages éclatés. J'essaie de me plonger dans les batailles de mon livre, sublimées par la magie du style de Tolstoï, pour échapper aux descriptions sanglantes de l'infirmière, mais c'est impossible. La réalité me fascine. D'après l'infirmière, on peut sauver de nombreuses vies sur le champ de bataille, à condition d'intervenir très vite. On comprime une plaie, on pose un garrot, on dégage un blessé coincé sous un cadavre.

– Les médecins n'y vont pas beaucoup, sur le champ de bataille, dit-elle.

– Nous sommes plus utiles à l'arrière, lui répond le gros médecin qui a parlé des soldats de Napoléon. Les infirmières sauvent les blessés sur le champ de bataille en appliquant les premiers soins, nous les sauvons ensuite sur la table d'opération.

Un jeune médecin idéaliste paraît prêt à se risquer sur le champ de bataille.

– De toute façon, l'ennemi ne nous tirera pas dessus, puisque nous portons notre brassard à croix rouge.

– Tu plaisantes, camarade ? Tu ne te souviens pas que l'ennemi a bombardé ce train, hier matin, malgré ses croix rouges ?

La vieille infirmière raconte qu'elle a rampé dans la boue pour éviter les balles.

– C'était pendant la guerre contre les cosaques de Petlioura[1]. Nous portions des brassards à croix rouge, mais ils étaient tellement ivres qu'il tiraient sur tout ce qui bougeait. D'ailleurs les nôtres buvaient aussi, pour se donner du cœur au ventre.

– Camarade infirmière, cela n'existe pas. Les soldats de notre invincible armée rouge n'ont plus besoin de vodka. Il leur suffit de penser au Petit Père des Peuples pour oublier la peur !

En entendant cette remarque ironique du gros médecin, les passagers du wagon rient discrètement – comme s'ils craignaient d'être entendues par Ignatiev, qui se

[1] Dirigeant de l'Ukraine indépendante de 1918 à 1920. Il s'est livré à des pogroms à grand échelle, qui préfiguraient les horreurs nazies.

trouve dans un autre wagon. Peut-être se méfient-ils les uns des autres autant que d'Ignatiev. Mes parents contrôlent aussi leur rire. Je sens que la présence de Milek les dérange. C'est peut-être un espion du Parti.

Nous atteignons le but de notre voyage le lendemain matin : Saratov, une grand ville située sur la Volga. Alors que le train traverse les faubourgs pour atteindre la gare, nous apercevons le grand fleuve. Milek Roth nous montre une ville que l'on distingue au loin, sur la rive opposée. Les maisons paraissent plus propres, mieux alignées, que des isbas russes.

– La ville d'Engels. République allemande de la Volga. Des Allemands qui sont arrivés au dix-huitième siècle avec la tsarine Catherine II[1]. Je n'aimerais pas être un de ces Allemands de la Volga aujourd'hui. Connaissant le camarade Staline.

Ce mystérieux Milek n'est peut-être pas un espion du Parti, après tout. Ou alors, c'est un communiste qui est capable de se moquer du camarade Staline.

Nous lui disons au revoir, de toute façon, parce que nous suivons les médecins, les infirmières et les blessés jusqu'à l'hôpital de Saratov. Papa et Maman portent leurs petits sacs à dos blancs. En plus, Papa porte un paquet rectangulaire, enveloppé dans un papier gris, que lui a offert le comptable.

– Qu'y a-t-il dans ce paquet, Papa ?

– C'est une surprise, ma petite guêpe.

– Oh, dis-moi, mon Papa chéri.

– Si je te le dis, cela ne sera plus une surprise !

Papa réussit à trouver un directeur de l'hôpital. Il lui demande si le contrat de travail qui le liait à l'hôpital de Lwów tient toujours, maintenant que l'hôpital est transféré. Le directeur n'a pas besoin d'un chef de laboratoire et d'une biologiste. Il dit que nous sommes libres d'aller où nous voulons.

Nous nous asseyons dans la salle d'attente de l'hôpital.

– Il faut aller plus loin, déclare Papa. Puisque nous avons mis deux jours pour venir ici, les Allemands peuvent arriver très vite.

– Où veux-tu aller ?

– J'ai pensé à Tachkent. Si les Boches vont jusque là-bas, nous passons en Chine.

– Tu es sûr que Tachkent est près de la Chine ?

---

[1] La "Grande Catherine" était une princesse allemande mariée à un tsar russe.

– C'est peut-être l'Afghanistan. Il faudrait trouver une carte.

J'ai envie de crier : "Oh oui ! Allons en Chine ! En Chine !", mais je sais bien que personne ne me demande mon avis. Je m'imagine franchissant la Grande Muraille, me promenant en pousse-pousse au pied des pagodes, mangeant des nids d'hirondelle avec des baguettes. Pendant que je me demande si la langue chinoise est difficile à apprendre, mes parents examinent sérieusement nos perspectives d'avenir.

– Cela ne sert à rien de penser à Tachkent, Marek, puisque nous ne savons pas où c'est. Nous pourrions demander à un agent de police : "Camarade, pour Tachkent, c'est à droite ou à gauche ?" Comme nous n'allons pas traverser la Volga pour nous installer chez ces Allemands de Catherine II, nous avons le choix : soit nous remontons le fleuve vers le nord, soit nous le descendons vers le sud.

– Le sud, bien sûr. Il fait chaud aujourd'hui, au sud il fera encore plus chaud, mais si la guerre dure jusqu'à l'hiver nous serons bien contents de ne pas avoir à chercher du charbon et à affronter les tempêtes de neige.

– Si nous suivons la Volga jusqu'à son embouchure, nous arriverons à Astrakhan. Mon père faisait du commerce dans cette ville avant la grande guerre. Il y achetait des soieries de Chine, des tapis de Boukhara. Il vendait des chaussures. Il disait que le miel et le lait coulaient dans les rues d'Astrakhan.

– Cela doit coller sous les semelles.

– C'est une expression tirée de la Bible, ma petite guêpe. Cela veut dire que la ville est très riche. C'est un grand port sur la mer Caspienne. Si les Allemands se rapprochent, nous traverserons la mer et nous irons en Perse…

– Et la fourrure d'astrakan, elle vient de cette ville ?

– Oui, mon père en achetait aussi. Les peaux sont tannées à Astrakhan, mais elles viennent de pays situés en Asie, plus à l'est. Tu sais comment on obtient cette fourrure ? Il existe une race de moutons qui s'appelle karakul. Pour obtenir une fourrure d'astrakan, on doit tuer un agneau nouveau-né.

– Pauvre agneau !

– Regarde ma pelisse… Tu ne dis pas "pauvres renards" ?

– Pauvres renards !

Nous retournons à la gare et prenons le train d'Astrakhan. Comme nous sommes maintenant de vrais passagers, munis de titres de transport authentiques (Papa a acheté trois billets avec les roubles qu'il a gagnés à Lwów), nous sommes assis sur les banquettes d'un compartiment et non sur les porte-bagages. Le train part vers l'heure où le soleil se couche, enflammant les cheveux roux de Maman. Elle reprend ses

travaux de couture. elle ajoute des sortes de lacets à nos tricots ; ainsi, nous pouvons les rouler et les porter à la taille comme de grosses ceintures. Je me blottis contre elle et je la prie de tenir sa promesse.

– Tu as dit que tu me raconterais comment tu as rencontré Papa.

– Il n'y a pas grand-chose à raconter, ma petite guêpe. Quand je suis revenue de France, j'ai commencé des études de biologie.

– Hier, tu as dit : bactériologie.

– Oui, j'ai étudié les bactéries. Je me suis spécialisée. Ton père étudiait la biologie lui aussi, mais il était déjà en dernière année et il s'occupait de maladies tropicales. J'admirais toujours la révolution russe et le communisme. Figure-toi que ton père était considéré comme un grand héros à la faculté.

– Papa ?

– Parce qu'il avait passé trois semaines en prison.

Papa, qui paraissait somnoler, entr'ouvre un œil.

– Trois mois, ma chérie.

– Trois semaines, trois mois… Je ne me souviens pas de tous les détails. Ce qui est sûr, c'est que tu étais aussi célèbre que si tu y avais passé trois ans.

– Tu étais un grand révolutionnaire, Papa ?

– Non, mais j'aurais bien voulu.

– En fait, ton père voulait réunir les étudiants pour préparer la révolution. Comme il était difficile de le faire à l'université sans attirer l'attention, il a organisé un voyage dans les Carpates pendant les vacances d'été. Ils campaient dans la forêt et pouvaient parler du communisme tant qu'ils voulaient. À cette époque, il y avait en Allemagne et dans d'autres pays des gens qui se disaient "naturistes", c'est-à-dire amoureux de la nature. Ils s'exposaient tout nus aux rayons bienfaisants du soleil et se baignaient dans la mer, toujours aussi nus. Plusieurs des étudiants se sont baignés dans un lac.

– Mais pas Papa !

– Bien sûr que non, puisqu'il déteste l'eau. Toujours est-il que des paysans les ont vus et les ont dénoncés à la police. Ton père a été arrêté, en tant que responsable du groupe, pour outrage aux bonnes mœurs. Moi, j'ignorais tout cela. Je croisais ton père dans les couloirs et je me disais : "Voici le grand héros communiste, que les autorités réactionnaires ont emprisonné injustement." Un ami commun nous a présentés l'un à l'autre…

– Je n'aimais pas les rouquines. C'était la fille d'un riche capitaliste. Je trouvais particulièrement ridicule ce prénom français, Adèle, dont elle s'affublait. Je ne comprends toujours pas comment nous avons fini par nous marier.

– C'est qu'il n'existe personne au monde qui soit plus gentil que ma Maman !

– C'est sans doute cela.

– J'ai écrit ma thèse sur la mutation du bacillus coli en 1928, et puis nous nous sommes mariés juste après. Nous avions prévu d'aller à Stockholm sur un des bateaux de mon père pour notre lune de miel, mais Marek n'a pas pu avoir de visa, à cause de sa condamnation pour outrage aux bonnes mœurs. Ils m'ont dit d'y aller toute seule.

– Tu y es allée ?

– Qu'est-ce que tu crois ? La lune de miel, c'est un voyage à deux. Nous sommes allés simplement à Sopot. Et neuf mois plus tard, tu es née, ma jolie petite guêpe.

– Mais Maman, tu es restée communiste jusqu'à quand ?

– Jusqu'en 36. Tu avais déjà sept ans. Tu te souviens peut-être que nous nous disputions, ton père et moi, à propos des procès de Moscou. Les accusés étaient des gens qui avaient fait la révolution avec Lénine, comme Zinoviev et Kameniev. D'un seul coup, pour se débarrasser d'eux, on prétendait que c'étaient des agents de l'Angleterre et des Etats-Unis. Qui pourrait croire des sornettes pareilles ?

– Ils avaient avoué, ma chérie.

– Oui, c'est ce qu'il y avait de pire. On les avait convaincus qu'ils servaient le peuple en s'accusant eux-mêmes. Si c'est ça le communisme, alors je préfère le capitalisme.

– Tu ne sais pas ce que tu dis.

– Eh, vous n'allez pas recommencer à vous disputer !

J'ai sommeil et je m'endors. Au milieu de la nuit, je me réveille, parce que le train s'est arrêté dans une gare. Je regarde par la fenêtre : la ville s'appelle Stalingrad. À force d'entendre parler de Staline, je rêve que je suis à Stalineville ! Je me rendors. À l'aube, je me réveille pour de bon. Une dame aux cheveux gris est assise en face de moi et me sourit gentiment. Peut-être est-elle montée dans cette mystérieuse ville de Staline. Elle me demande quel est mon prénom. Elle parle russe d'une manière étrange ; on dirait qu'elle chante.

– Je m'appelle Kamilla, mais on dit Kama. Je suis polonaise.

– Polonaise ? Tu viens de Pologne ?

– Les Allemands ont bombardé Varsovie, alors nous nous sommes cachés dans des caves. L'immeuble en face est devenu tout rouge et il s'est écroulé d'un seul coup. Ils

ne voulaient pas donner de pain à une mère avec son bébé parce qu'elle était juive. Alors nous avons pris un taxi jusqu'à Brest-Litowsk avec Dolek. Il y avait deux soldats allemands qui ont cherché des diamants dans nos talons. Alors nous avons habité à Kobryn chez trois sœurs. Un soldat russe de Sverdlovsk m'a dit qu'il avait un fils de mon âge et il s'est mis à pleurer. Babouchka me racontait des histoires de la Baba-Yaga qui habitait dans une isba posée sur des pattes de poule. Maminka tricotait des gros pullovers. L'officier mongol est venu au milieu de la nuit et il voulait nous envoyer en Sibérie parce que Papa avait trouvé des poux dans son régiment, mais il ne pouvait pas parce que nous avions des passeports. Alors nous sommes partis à Lwów et justement tante Yola habitait là-bas avec Dolek et Elzunia. Tante Yola a pris de la mauvaise quinine pour avorter et elle a failli mourir, mais le docteur Widman l'a sauvée. Il dormait sur une table dans la cuisine avec Papa. Je suis allée à l'école avec tante Yola et Elzunia, et j'ai raconté à Elzunia l'histoire du labyrinthe, alors elle a dessiné Dédale et Icare et le minotaure et elle n'avait plus peur et tante Yola était très contente. Alors Elzunia a inventé une chanson, *Envole-toi Bel Oiseau*. Mais les Allemands sont revenus et maintenant je suis triste, parce que je ne sais pas où est ma cousine Elzunia.

Mon récit n'est peut-être pas très clair, mais la dame aux cheveux gris paraît très émue.

– Ma pauvre enfant, te voici bien loin de chez toi… Moi aussi, je suis partie de chez moi, il y a sept ans. J'habitais à Leningrad… Tu sais où cela se trouve ? Tout au nord de la Russie. Quand j'avais ton âge, ma ville s'appelait Saint-Petersbourg. En 1934, un dirigeant communiste nommé Kirov a été assassiné à Leningrad, alors les autorités soviétiques ont accusé de nombreuses personnes de conspiration et les ont chassées de la ville. C'est ainsi que j'ai été exilée à Astrakhan…

– C'est là que nous allons, à Astrakhan. Comment tu t'appelles ?

– Je m'appelle Raïssa Petrovna. Si vous ne savez pas où habiter à Astrakhan, j'ai une amie qui pourra vous loger…

Raïssa Petrovna parle avec Papa et Maman. Elle dit qu'elle pourra leur trouver du travail dans un laboratoire.

Nous nous installons chez Tamara, l'amie de Raïssa Petrovna. Elle nous loue une sorte de petit appartement au rez-de-chaussée de son immeuble. Des domestiques ou des gardiens y ont sans doute habité jadis.

Quand Maman déballe ses affaires, nous découvrons qu'elle a emporté deux chemises de nuit en soie. Papa est un peu étonné.

– Nous ne savons pas si ce voyage nous amènera en Sibérie ou en Chine, nous devons réduire nos bagages au strict nécessaire, et toi tu emportes des chemises de nuit en soie ?

– Je peux continuer à dormir toute habillée, comme dans le train ! Tu te souviens des trois sœurs à Kobryn ? Elles nous ont raconté que les soldats russes volaient des chemises de nuit dans les vitrines en les prenant pour des robes de bal. J'ai pensé que ces deux chemises étaient légères et prenaient peu de place, mais que nous pourrions les vendre le jour où l'argent viendrait à manquer.

Maman est vraiment intelligente, non ?

Tamara, chez qui nous habitons, a été chassée de Leningrad en 1934, comme Raïssa Petrovna. Tout un groupe d'exilés habite à Astrakhan. Ils se réunissent souvent chez Raïssa Petrovna, qui habite dans une grande maison avec son frère. Ils sont malheureux de vivre loin de leur ville natale, mais ils ont de la chance d'être vivants. Parmi leurs parents et amis, de nombreuses personnes ont été emmenées en Sibérie et n'ont jamais donné de nouvelles. Une vieille femme d'origine allemande, Mme von Rosen, dit qu'elle a recherché son mari pendant pusieurs années au nord de la Sibérie, où se trouvent des dizaines de camps de travail.

– Je suis sûre qu'il est encore vivant. Dieu soit loué, les Allemands vont gagner cette guerre et vont le délivrer !

Le mari de Mme von Rosen était directeur de la centrale électrique de Saint-Petersbourg avant la révolution. Les amis de Raïssa Petrovna sont médecins, ingénieurs, architectes. Maman m'explique que les aristocrates russes ont fui le pays quand les communistes ont pris le pouvoir, et que certains d'entre eux sont devenus chauffeurs de taxi à Paris, mais que nos amis, qui appartenaient à la haute bourgeoisie, sont restés. Raïssa Petrovna regrette de n'avoir pas fui comme les aristocrates. Elle rêve de revenir en arrière et de mener sa vie autrement.

– En 1917, nous avions quarante ou cinquante ans ; nous aurions pu commencer une nouvelle vie à l'étranger. Nous n'aurions pas eu les mêmes difficultés que tous ces princes et grands-ducs, qui ne savaient rien faire, car nous avions tous de bons métiers. En fin de compte, nous avons quitté Petersbourg comme eux, mais vingt ans plus tard. Nous avons tout perdu : nos maisons, nos meubles, nos tableaux, notre dignité. Nous sommes devenus employés de bureau ou femmes de ménage dans ce trou perdu. Je préférerais être femme de ménage à Paris !

– Ta ville, elle s'appelait Pétersbourg ou Saint-Pétersbourg ?

– Saint-Pétersbourg, ma mignonne, mais nous disions familèrement Pétersbourg.

– Et maintenant, elle s'appelle Leningrad ?

– Oui. Elle s'est même appelée Petrograd, juste après la révolution.

– Est-ce qu'il y a une ville qui s'appelle Stalingrad ?

– Bien sûr. C'est là que je suis montée dans le train.

– C'est quand même bizarre de donner le nom d'une personne vivante à une ville. Si on donnait mon nom à une ville, cela ferait Silberberggrad. C'est un peu long…

– Mais tu sais, Staline, ce n'est pas son vrai nom. Il s'appelle Djougashvili. Il vient de la Géorgie, un pays qui ne se trouve pas très loin d'ici, au bord de la mer noire.

– Djougashviligrad ? J'aime encore mieux Stalingrad. Pourquoi a-t-il changé de nom ?

– Avant la révolution, quand le parti communiste était clandestin, les militants prenaient des surnoms. Le vrai nom de Lénine, par exemple, c'était Oulianov. Et Trotsky, qui a créé l'armée rouge, se nommait en réalité Bronstein. Il appartenait à ton peuple !

– Un juif qui crée une armée ?

– Mais oui. On n'a plus le droit de prononcer son nom, parce que Staline a décidé que c'était un traître et l'a fait assassiner, mais c'est grâce à lui que les Soviétiques ont pu vaincre d'abord les partisans du tsar, ensuite les Ukrainiens alliés aux Français, aux Anglais et aux Polonais.

– Les juifs que je connais, ils n'aiment pas du tout les armes et les armées. Et même, le frère de mon grand-père est parti en Amérique pour éviter de faire son service militaire. Maintenant, il habite à Chicago et il est millionaire.

– Il a bien de la chance.

– J'ai sûrement des cousins à Chicago, mais je ne les connais pas. Un cousin de Maman, qui habite à Paris, a un fils nommé André. C'est mon cousin au deuxième degré ; je ne le connais pas non plus.

– C'est un beau prénom. Comme le prince André dans *Guerre et Paix*.

– J'ai commencé à lire *Guerre et Paix* dans le train. Une infirmière me l'a prêté, mais je le lui ai rendu.

– Je vais te le prêter à mon tour, ainsi tu pourras le finir.

J'aime bien Raïssa Petrovna, mais j'aime encore plus Tamara, notre logeuse. Les murs de son appartement sont couverts de petits tableaux de la vierge à l'enfant, que l'on appelle "icônes", d'assiettes décorées, de gravures anciennes représentant Saint-Pétersbourg. Des bibelots en porcelaine et en argent s'entassent dans des vitrines et sur des guéridons. Son appartement est beaucoup plus grand que notre minuscule logis du

rez-de-chaussée, pourtant il paraît plus petit. À Saint-Pétersbourg, elle était pianiste. À Astrakhan, elle donne des leçons de piano. Je deviens son élève.

Elle posséde un piano droit, mais considère que ce n'est pas un véritable piano.

– C'est un petit pianino qui ne vaut rien du tout. À Pétersbourg, je possédais un vrai piano à queue chez moi…

– Tu n'as pas de métronome ?

– Un métronome ? Tic-tac-tic-tac-tic-tac… Pour quoi faire ?

– *Mademoiselle*, qui me donnait des leçons à Varsovie, disait que je devais toujours travailler avec le métronome.

– C'est affreux ! On entend le métronome au lieu d'entendre la musique. Que disait-elle encore, ta mademoiselle ?

– Elle disait que son cousin était un célèbre compositeur à Paris.

– Ça, c'est possible. Dis-moi, comment t'enseignait-elle la musique ?

– D'abord, j'apprenais le solfège. Ensuite, je faisais des exercices de tenue pour muscler mes doigts. Et puis je travaillais mes gammes et mes arpèges. Ensuite, mes exercices de Czerny…

– Mais il n'y a aucune musique, dans tout cela ! Tiens, serre-moi la main, ma gentille…

– Comme ça ?

– Oui… Plus fort ! Aïe, aïe, aïe ! Tes doigts sont bien assez musclés. Nous allons oublier les exercices et le métronome. Je vais t'apprendre à jouer de jolis morceaux, qui réjouiront ton cœur.

Je passe au moins deux heures chaque jour à faire de la musique avec Tamara. J'étudie des petits morceaux de Bach et de Mozart. Je fais de grands progrès, parce que Tamara est très gentille et m'encourage beaucoup. Elle me montre comment les grands compositeurs partent d'un thème et le développent, comment ils écrivent des variations, comment ils combinent plusieurs voix pour créer un canon ou une fugue.

Elle me joue une œuvre de Jean-Sébastien Bach chaque jour.

– C'est pour te rappeler que la vie vaut la peine d'être vécue.

Elle joue du Chopin tout exprès pour moi, parce que c'est un compositeur polonais. Elle joue du Debussy parce qu'elle aime bien la France. Tous les amis de Raïssa Petrovna ont été élevés par des gouvernantes françaises. Comme moi – sauf que moi, c'était exceptionnel, tandis que dans les bonnes familles de Saint-Pétersbourg, c'était normal.

Tamara joue aussi de la musique russe, bien sûr. Elle chante, en s'accompagnant au piano, une œuvre très drôle de Moussorgsky, *Enfantines*. C'est l'histoire d'un petit enfant capricieux qui dit des bêtises à sa nourrice. Elle est un peu grosse, ma Tamara, elle ressemble à la babouchka qui m'enseignait le russe à Kobryn, pourtant quand elle chante *Enfantines*, on croirait vraiment entendre un vilain petit garçon.

Je ne sais pas comment elle arrive à rester grosse, car il n'y a pas grand-chose à manger à Astrakhan. D'ailleurs Raïssa Petrovna et les autres sont tous maigres. Les sources de lait et de miel sont sans doute taries depuis longtemps. Le laboratoire où travaillent Papa et Maman leur donne des rations de pain et d'huile, mais cela ne suffit pas du tout. Souvent, j'accompagne Maman au marché. Les étals sont vides. On ne trouve que de vilaines tomates et des têtes de hareng. Maman dit que les hauts dignitaires du parti mangent le reste du hareng, de sorte que les gens ordinaires doivent se contenter des têtes. Elle achète ce qu'elle peut et le met à cuire dans une grande casserole. Cela donne une soupe au goût de tomate et de hareng, dans laquelle nous trempons notre pain…

Mes parents s'inquiètent pour moi, car j'ai besoin de manger pour grandir. Un jour, Papa m'invite à l'accompagner au laboratoire. Je l'ai déjà fait souvent à Kobryn et à Lwów. Je commence à connaître les rudiments de la physique et de la chimie. Papa a posé sur sa table le mystérieux paquet de papier gris offert par le comptable. Il me permet de l'ouvrir.

– Qu'est-ce que c'est que ça, Papa ? On dirait un gros morceau de charbon.

– C'est un bloc de sucre imbibé par erreur de pétrole. Six kilogrammes. Le comptable a pu le récupérer à Lwów parce qu'il est impropre à la consommation, mais il ne pouvait rien en tirer lui-même, alors il me l'a donné. J'ai déjà fait un essai sur un petit morceau. Je crois que j'ai trouvé un moyen…

Il distille le sucre dans l'éther, ou quelque chose comme ça. Il essaie de m'expliquer ce qu'il fait, mais je n'y comprends rien. Je suis encore une chimiste débutante. Ensuite, il est si maladroit et désordonné que je ris aux larmes, ce qui m'empêche de suivre sa démonstration. Il cherche l'éther qui est sous son nez, il n'arrive pas à allumer le brûleur pour la distillation, il laisse les réactions s'emballer. Il y a tellement de taches sur sa blouse qu'elle ne mérite plus son nom de blouse blanche.

À la fin, il réussit quand même à obtenir plusieurs litres de sirop, mais il n'arrive pas à fabriquer du sucre solide, parce que le sirop ne veut pas cristalliser – malgré les encouragements (et les jurons) de Papa.

– Grand-Mère ajoutait ce genre de sirop à la pâte à gâteaux, je m'en souviens.

– Il faudrait encore trouver de la farine et des œufs pour faire des gâteaux. Je vais demander à Adèle ce qu'elle en pense.

Maman propose de mélanger le sirop avec du lait, puis de porter le liquide à ébullition pendant une heure ou deux, afin d'obtenir du lait concentré sucré. Il n'y a pas une seule tache sur la blouse de Maman. Elle sait où se trouvent les récipients nécessaires, elle effectue chaque opération avec des gestes rapides et précis de cuisinière ou de couturière.

Elle produit ainsi près de dix litres de lait concentré. J'en prends deux cuillérées matin et soir pendant plusieurs semaines. Non seulement c'est nourrissant, mais c'est vraiment délicieux. Chaque fois que je déguste ma potion, je remercie Papa et Maman.

– Je suis sûre que si vous vendiez votre lait concentré au pétrole, vous feriez fortune !

Devant les étals vides des magasins, Maman pense d'abord à ma croissance. Papa voit plus loin.

– Comment un pays qui ne réussit pas à nourrir ses habitants pourrait-il résister à l'armée allemande ? demande-t-il au frère de Raïssa Petrovna.

– La Russie est vaste et elle est très riche, en vérité. Si l'ennemi ne remporte pas une victoire rapide, il s'épuisera peu à peu et nous finirons par l'emporter.

– Mon beau-père vendait des chaussures à Astrakhan avant la grande guerre, mais aujourd'hui les gens vont nu-pieds. Écoutez, c'est simple : les tramways que vous avez en ville… les deux wagons sont accrochés l'un à l'autre par une corde ! En face, ils ont des avions, des chars, des sous-marins, des mitrailleuses.

– Les communistes ont cessé de vous acheter des chaussures parce qu'ils voulaient garder les devises pour importer des machines. Ils ont vendu le blé et affamé les paysans pour acheter des machines. Je le sais, parce que j'étais ingénieur à Leningrad. Ils voulaient transformer la Russie, qui était un pays agricole arriéré, en une puissance industrielle comparable à l'Angleterre et à l'Allemagne. Ils ont construit des usines, des voies ferrées, des locomotives, des camions. Vous savez que je n'aime pas les communistes, et encore moins le camarade Staline, mais l'Histoire lui donnera peut-être raison. Vous avez écouté la radio anglaise récemment ?

– La radio anglaise ? Au laboratoire, ils diffusent la radio russe, avec ces sempiternels communiqués : nos troupes opposent une résistance héroïque et préparent la contre-attaque…

– Nous possédons un poste à ondes courtes qui nous permet d'écouter les émissions de la BBC en langue russe. Figurez-vous que ces communiqués ridicules disent la

vérité ! Enfin, dans une certaine mesure. Les Allemands ont bombardé les aéroports et les villes, ils ont percé nos lignes avec leurs colonnes de chars, mais nos gardes frontières de Brest-Litowsk ont opposé une résistance farouche à leurs troupes terrestres. Nos armées encerclées en Biélorussie ont refusé de se rendre. Les Teutons avançaient, mais ceux de nos soldats qui avaient échappé à l'encerclement se cachaient dans la forêt et les attaquaient sur leurs arrières.

– Moi, à Kobryn, un jour avec Maman, j'ai rencontré un soldat très courageux qui venait de Sverdlovsk. J'espère que les Allemands ne l'ont pas tué et qu'il se cache dans la forêt.

– Espérons-le, petite Kama. Les paysans ont rejoint les soldats courageux dans la forêt. Notre paysan russe tient à sa terre comme personne ! Les groupes de partisans dressent une embuscade, tuent quelques soldats allemands, prennent des armes à l'ennemi. Le Teuton n'est en sécurité nulle part ! En Pologne et en France, ils ont vaincu en un mois. La Russie est plus vaste. Ils espéraient sans doute arriver à Moscou avant l'automne. Le mois d'août s'achève, et ils en sont encore loin.

– Bon, les troupes opposent une résistance héroïque… Mais vous croyez vraiment à la contre-attaque ? Pieds nus ? Sans avions ?

– Attendez, mon cher Marek… Je ne vous ai pas tout dit… Pendant que nous ralentissions la progression de l'ennemi, nos ingénieurs déménageaient les usines. Toute cette industrie que les communistes ont imposée de force au peuple, nous allons la convertir en industrie de guerre. Les usines de locomotives et de camions étaient placées le long des voies ferrées. Elles ont été démontées et emportées en train vers l'est. D'après la BBC, notre état-major a prévu le pire, c'est-à-dire la chute de Moscou. Les usines ont donc été transférées dans l'Oural. Notre pays produit du charbon, du pétrole, de l'acier. Les usines vont fabriquer des chars et des avions. Nos universités ont formé des centaines de milliers d'ingénieurs. Nous finirons par vaincre les Allemands, c'est sûr et certain !

– Dieu t'entende, petit père !

J'obtiens toujours le même succès quand je prononce cette phrase. Les adultes se mettent à rire, me tapotent la tête, m'embrassent. Cela détend un peu l'atmosphère, qui est en général plutôt sombre. En dehors des moments où le frère de Raïssa Petrovna, se laissant emporter par son élan patriotique, rêve à la victoire, les vieux exilés passent leur temps à regretter les années d'avant la révolution et à critiquer notre époque décadente.

Même pendant les leçons de piano, ma bonne Tamara déplore le déclin de notre civilisation. À son avis, Bach écrivait une musique qui respectait la tradition et l'ordre des choses. Les souverains de son époque, comme le grand Frédéric de Prusse et la tsarine Catherine, s'entouraient de philosophes pour prendre de sages décisions. Ensuite, les hommes ont décidé d'oublier les leçons du passé et de n'en faire qu'à leur guise. Par exemple, Napoléon en politique et de Beethoven en musique. Encore ces gens-là étaient-ils cultivés. Aujourd'hui, de véritables bandits dirigent de grands pays comme l'Allemagne, l'Italie, la Russie. Les compositeurs écrivent des œuvres que l'on ne peut même pas écouter.

Tamara et leurs autres amis passent souvent la soirée ensemble, à se lamenter et à soupirer. Ils regrettent le tsar, la tsarine, les princes et princesses, les popes et leur longue barbe, les grandes fêtes religieuses, et surtout, l'ancien nom de leur ville.

– Les gens sont si grossiers… L'être humain est un tel sauvage… Il faut travailler sans cesse pour le civiliser. Ces prolétaires qui dirigent le pays : des ignorants, des brutes… Ils ne lisent rien, ils ne connaissent rien à la peinture et à la musique…

– Ce qui leur manque le plus, c'est la moralité.

– L'été est tellement chaud et humide ici… Poisseux comme de la mélasse… Ah, les soirs d'été de Pétersbourg… L'air était si doux ! Le soleil n'avait pas envie de se coucher. Sa lumière était comme une caresse. Les palais de la perspective Nevsky rayonnaient de joie jusque tard dans la nuit.

– Parlez plus fort, mon cher, vous savez que je n'entends plus très bien.

– Nous allions au théâtre, au concert, au bal.

– Le temps passe… Les années… Seigneur !

– On ne revient pas en arrière…

Il n'y a rien à manger, mais nous buvons des litres de thé brûlant. C'est au cours de ces soirées que j'ai pris l'habitude de boire mon thé sans sucre.

Tout en parlant et en écoutant, Raïssa Petrovna brode nos portraits sur des petits carrés de coton blanc. L'un des murs de son salon est presque entièrement recouvert de portraits de gens qu'elle a connus. Si j'en juge d'après le mien, c'est assez ressemblant : mes yeux sont bien bleus et mes cheveux bien rouges. Sous mon visage, elle a brodé mon nom : "Kama la petite guêpe", en lettres rouges.

Maman dit que ces soirées ressemblent à des pièces de Tchékov.

– Un jour, nous irons voir ces pièces ensemble. Il y en a une qui s'appelle "La cerisaie", une autre "Les trois sœurs".

– Non merci ! Cela doit être horriblement ennuyeux, ton Tchékov, si c'est comme les soirées de Raïssa Petrovna.

– Ce sont tout de même des gens très raffinés. Comme tu ne vas pas à l'école, tu peux apprendre des choses chez eux. Ils parlent un russe beaucoup plus pur que notre babouchka de Kobryn ou que les infirmières de Lwów. Ecoute-les bien. Une soirée chez eux vaut toutes les leçons de grammaire et de vocabulaire russe.

– N'oublie pas le cours d'histoire, Maman.

– Le cours d'histoire ?

– Ils parlent tout le temps de la décadence, de la chute de l'empire romain et de l'arrivée des barbares. Les dictateurs qui dirigent l'Europe vont anéantir des siècles de civilisation, et patati et patata…

Un soir, tout en brodant le portrait de Papa, Raïssa Petrovna décrit une véritable apocalypse.

– Je crains que ces barbares ne soient beaucoup plus dangereux que ceux qui ont détruit l'empire romain, puisqu'ils possèdent des bombes et des gaz asphyxiants. Des millions de personnes vont peut-être mourir. Des cathédrales, des palais, des musées vont disparaître et ne seront jamais rebâtis. Ce sera pire que le Moyen-Age qui a succédé à Rome. Ce sera le retour à l'âge de pierre.

– Dieu nous en préserve, petite mère !

J'ai adapté ma formule au contexte. Quand j'interviens de cette manière, Raïssa Petrovna et ses amis remarquent ma présence et, reprenant espoir, introduisent quelques propos optimistes dans la discussion.

– Nous ne verrons peut-être pas la fin de cette guerre, mais toi, ma gentille, tu connaîtras un jour la paix.

– Les enfants d'aujourd'hui voudront éviter le retour de la guerre. Il créeront un gouvernement unique pour toute la planète. Les frontières seront abolies et les peuples ne se battront plus.

– Je vais vous dire ce qu'ils feront : ils demanderont à des femmes de diriger le gouvernement mondial. Ainsi, il n'y aura plus de guerres.

– Je vous trouve bien idéaliste, ma chère Tamara Fedorovna. La tsarine Catherine, que vous admirez tant, n'a-t-elle pas fait la guerre aux Turcs ?

– Elle a aussi annexé la Pologne.

– Vous avez raison, mon cher Marek.

– Je dis peut-être des bêtises… Je ne peux pas m'en empêcher… Mais je crois qu'il y a tout de même une différence entre notre grande Catherine et ce Hitler.

Vers onze heures du soir, mes parents disent qu'ils doivent me coucher et nous rentrons à la maison. Je suis sûre que nos amis continuent à bavarder toute la nuit en buvant leur thé sans sucre.

Il m'arrive de rendre visite à Raïssa Petrovna toute seule. Elle s'est attachée à moi, parce que je lui rappelle son fils, qui a disparu.

– Ils ont emmené mon mari et mon fils… Pendant la première année, je ne faisais que pleurer… Mon fils qui était encore si jeune… Presque un enfant… Qu'est-il devenu en Sibérie ? Que Dieu ait son âme ! J'ai des amis, ici, pourtant je me sens toujours seule… Il n'y a rien à manger, mais je n'ai pas faim. Chaque matin, je me réveille inquiète, comme si des événements terribles allaient advenir… Cependant, rien ne se passe. Ma pauvre mignonne, tu es jeune, tu ne connais pas encore la vie, et voici que tu en découvres les pires aspects !

Malgré la résistance héroïque de l'armée rouge, les Allemands avancent vers Moscou, lentement mais sûrement. Papa et Maman sont inquiets. Le frère de Raïssa Petrovna a dit que les Russes ont prévu d'abandonner Moscou, comme à l'époque de Napoléon. Ils construisent peut-être des chars et des avions pour contre-attaquer, mais cela prendra des années. Papa a trouvé une carte de l'Union Soviétique. Tachkent est très loin. Si nous devons y aller, autant partir le plus tôt possible. Surtout que le laboratoire qui emploie mes parents leur confie des travaux sans aucun intérêt et leur verse un salaire de misère. Papa va de plus en plus rarement au laboratoire. Il passe ses journées sur le port. Il interroge les marins pour connaître les différentes destinations possibles. Il sait qu'un navire part à Krasnovodsk tous les jeudis, un autre à Makhatchkala le lundi une semaine sur deux, etc. Il y a aussi des pêcheurs, possédant de petits bateaux à voile, qui sont prêts à partir n'importe où – à condition d'être bien payés. À force de fréquenter les pêcheurs, Papa finit même par rapporter à la maison deux ou trois poissons entiers ! Nous nous sentons si riches que nous n'hésitons pas à jeter les têtes à la poubelle !

Moi, j'étudie le piano avec Tamara. Je lis beaucoup. J'ai terminé *Guerre et Paix* depuis longtemps. Tamara m'a prêté *Les Âmes Mortes*, de Gogol, *Crime et Châtiment*, de Dostoïevsky, puis des livres de Pouchkine, Lermontov, Tourgueniev. Elle possède aussi de nombreux livres français. Il me reste tout de même assez de temps pour accompagner Papa sur le port. Je me souviens vaguement du grand port de Dantzig et de l'agitation incessante qui y régnait. Le port d'Astrakhan est peut-être aussi grand, mais il paraît comme endormi. Les navires ne sont pas nombreux. On ne voit pas, sur

les quais, les grands amoncellements de marchandises qui montrent que le commerce est florissant. Les grues rouillent, les portes des hangars ne s'ouvrent jamais. Même les mouettes semblent crier de façon plus mélancolique que celles de Dantzig.

Un jour, nous entendons quelqu'un nous interpeller.

– Marek ! La guêpe !

– Milek Roth ! Quelle bonne surprise…

– Oubliez Milek Roth. Je m'appelle Maksymilian Kusniewicz. Vous pouvez m'appeler Max.

Décidément, ce Milek… euh, Max, qui a partagé notre compartiment dans le train sanitaire de Kharkov à Saratov, reste bien mystérieux.

Papa a l'air de trouver son changement de nom tout naturel.

– Max Kuswieticz ?

– Kusniewicz. Le nom d'un camarade de classe. Je pourrais être son cousin. Je vous expliquerai. Bientôt. Vous aussi, peut-être, un jour.

– Nous aussi ?

– Changer de nom.

– Changer de nom ? Et pourquoi donc ?

– Vous verrez. Pour l'instant, mes nouveaux amis… Venez, je vous présente.

Tout un groupe de Polonais campe dans un des grands hangars vides du port. Il y a une dizaine de familles, avec des hommes, des femmes et quelques enfants. Peut-être vingt ou trente personnes. Ces gens-là sont presque tous des juifs déportés de Biélorussie en Sibérie la nuit où l'officier mongol nous a rendu visite.

Le frère de Raïssa Petrovna écoute la BBC en langue russe, mais il ne nous a jamais dit où il cachait sa radio. Sinon, nous pourrions écouter les émissions en polonais et avoir des nouvelles de notre pays. Milek-Max nous explique ce qui se passe.

– Staline était l'allié d'Hitler, oui ? Donc ennemi des Anglais et du général Sikorski. Des régiments polonais échappent aux Allemands. Il les met dans des camps. En Biélorussie, en Sibérie. Maintenant, il se bat contre Hitler. Allié des Anglais. Il a besoin des Polonais. Il les libère. Amnistie pour tous les prisonniers polonais. Trop tard pour les officiers.

– Quels officiers ?

– Dans un camp de Biélorussie, à Katyn. Dix mille officiers polonais. Disparus. Les soldats amnistiés en Sibérie demandent où sont leurs officiers. On leur dit que les Allemands les ont pris. On n'aurait pas eu le temps de les évacuer. Les Allemands avançaient trop vite. C'est ce qu'on leur dit. Peut-être que les officiers sont prisonniers

des Allemands. On nomme de nouveaux officiers. Un nouveau général, Anders. Une nouvelle armée.

– Où est-elle, cette armée ?

– Qui sait ? Mes amis la cherchent. Ils veulent s'engager. Elle est partie vers le sud. Des troupes de Sikorski se battent déjà avec les Anglais. En Afrique, en Syrie ? L'armée d'Anders va les rejoindre. Elle se trouve peut-être en Arménie. Ou en Perse.

– Mais dites-moi, euh… Max. Le général Anders prendrait des juifs dans son armée ?

– Question judicieuse. Moi, Kusniewicz, nom catholique, ça va. Les autres… Je leur conseille de changer de nom.

Le lendemain, Maman vient avec nous pour voir ces juifs polonais dans leur hangar. Ils ressemblent aux vagabonds que l'on aperçoit parfois sur les routes en été. Ils sont tous très maigres.

Ils sont partis vers le sud parce que les autorités soviétiques les ont encouragés à rejoindre l'armée d'Anders, mais ils n'ont pas tous envie de devenir soldats. Grand-Père disait qu'il suffit de réunir deux juifs dans une pièce pour qu'ils se mettent à couper les cheveux en quatre et à refaire le monde, à discuter et à se disputer. Alors, vingt-cinq juifs dans un hangar ! Faut-il aller en Arménie ? En Perse ? Chercher Anders ? Changer de nom ?

Maman est toute émue d'entendre parler polonais. Encore plus émouvant : il y a parmi les Polonais un de ses camarades d'université, Sacha Hilberg !

Le soir, dans notre petit logement, nous discutons, nous aussi. Faut-il suivre les Polonais ? Aller en Arménie ? Changer de nom ? Papa est né à Pinsk, dans une région qui était plus russe que polonaise. Moi, j'ai passé une grande partie de ma vie en Union Soviétique et j'en arrive à dire "nos troupes" et "nos chars" en parlant de l'armée rouge, comme le frère de Raïssa Petrovna. Mais Maman reste polonaise. Elle parle russe avec un accent, elle se trompe en déclinant les mots. Elle a envie de suivre les Polonais.

Au début du mois de décembre 1941, au moment même où les Polonais décident enfin de partir vers l'Arménie, donc de suivre la rive européenne de la mer Caspienne, le frère de Raïssa Petrovna nous annonce des nouvelles importantes.

– Il y a du bon et du mauvais. D'abord, les Allemands ont renoncé à prendre Moscou. L'essence commence à geler. Les réservoirs des chars éclatent. D'après la BBC, l'armée allemande perd cent cinquante mille soldats par mois – morts, blessés ou malades – mais n'arrive pas à engager plus de cent mille nouvelles recrues par mois pour les remplacer.

– Cent mille par mois ? C'est déjà énorme.

– Ils les prennent dans tout l'empire, mon cher Marek. J'ai le regret de vous dire, ma chère Adèle, que des soldats français se battent contre nous aux côtés des Teutons… En tout cas, ils n'avanceront plus sur le front nord avant le printemps. Une autre excellente nouvelle, c'est que les Japonais ont attaqué les Américains. Ils ont bombardé la flotte US à Hawaii le 7 décembre.

– Vous appelez cela une bonne nouvelle ?

– Certes, car l'Allemagne a déclaré la guerre aux États-Unis par solidarité avec son allié japonais. C'est ce qui s'appelle réveiller le géant qui dort !

– Bonne nouvelle, vous avez raison. Mais vous avez aussi annoncé du mauvais…

– Les Allemands progressent sur le front sud. Ils ont pris Kiev, ils ont atteint Odessa. La BBC pense qu'ils ont changé d'objectif : au lieu de Moscou, le pétrole du Caucase. Bakou[1] !

Il suffit d'observer le port d'Astrakhan pour vérifier que la BBC est bien informée : si les Soviétiques ne craignent pas une grande offensive des Allemands dans la région, pourquoi le port endormi se réveille-t-il soudain ? Des trains militaires livrent à la gare maritime des chars, des canons, des véhicules blindés pour le transport de troupes, qui sont aussitôt chargés sur des navires de guerre. D'après les informateurs de Papa (il connaît maintenant de nombreux employés du port), les navires vont à Makhatchkala, au nord de Bakou.

Cela signifie que nos amis Polonais, qui viennent de partir, auront du mal à atteindre Bakou. Il serait absurde de les suivre, pourtant nous ne pouvons pas non plus attendre les Allemands. L'estuaire de la Volga va bientôt geler et il deviendra impossible de partir. Déjà, on voit les premiers traîneaux dans les rues.

Une semaine avant le jour de Noël 1941, Papa déclare donc :

– Nous nous embarquons demain matin. J'ai trouvé un ferry qui va à Krasnovodsk, sur la rive asiatique de la Caspienne. Nous nous installerons là-bas comme nous l'avons fait ici. Même si les Allemands arrivent à Bakou, nous serons en sécurité, car il n'y a pas de pétrole de l'autre côté. Au pire, nous pourrons partir à Tachkent.

Depuis deux ou trois semaines, nous vivions dans une grande incertitude, de sorte que la proposition de Papa nous apparaît comme une délivrance. Nous préparons nos bagages, ce qui ne prend pas très longtemps !

---

[1] Port de la mer Caspienne, au centre d'une région qui produit du pétrole depuis l'époque de l'empire russe.

Je m'ennuyais un peu avec Raïssa Petrovna et ses amis, mais ils m'ont beaucoup appris – surtout ma chère Tamara. Nous disons : "À bientôt", mais nous savons que nous devrions dire "Adieu !" Même si nous décidons de les revoir, ce sera sans doute impossible tant que la guerre durera. On ne peut rien décider. Hitler et Staline décident à notre place. Le destin nous ballote, nous jette ici ou là comme pour s'amuser. J'espère que la guerre s'arrêtera un jour, mais qui peut dire où nous serons ce jour-là, et où nous irons ensuite ?

Tamara me serre longuement dans ses bras et me dit que si je continue à bien travailler, le piano deviendra mon meilleur ami et me consolera des malheurs de l'existence.

– N'oublie pas : un morceau de Bach chaque jour ! Et pense à moi quand tu le joueras…

Nous allons jusqu'au port. Nous sommes bien contents de posséder d'épais tricots de laine et de solides chaussures à clous – même si les miennes commencent à devenir vraiment trop petites. Maman a amélioré et recousu son petit sac à dos blanc et celui de Papa. En plus de mon recueil de poètes français, j'emporte une anthologie de poésie russe que m'a donnée Tamara.

Les réfugiés sont de plus en plus nombreux. À ceux que l'on a libérés de Sibérie s'ajoutent ceux qui ont fui Kiev et Odessa avant l'arrivée des Allemands. Une foule nombreuse et nerveuse se presse à l'entrée du port, où les services de police et d'hygiène ont établi un barrage.

Heureusement, cela fait des semaines que Papa prépare notre départ.

– Je connais un autre chemin. Suivez-moi !

Nous escaladons un mur et traversons la gare maritime. Nous arrivons juste derrière le hangar où vivaient nos amis polonais. Par la porte ouverte, on voit un homme assis tout seul au beau milieu du hangar vide. Maman le reconnaît tout de suite.

– Sacha ! Tu n'es pas parti avec les autres ?

– Hélas, Stefa, ma femme… Tu la connaissais ? Elle n'était pas là l'autre jour, elle était déjà à l'hôpital… Je n'ai pas voulu la laisser. Elle est morte avant-hier. La rougeole…

Moi, j'ai eu la rougeole quand j'étais petite et je n'en suis pas morte, mais Maman dit que pour un adulte, c'est une maladie grave, surtout si elle n'est pas soignée à temps. C'est ça, la guerre : quand on s'enfuit de Sibérie, on ne fait pas attention aux premiers symptômes de la rougeole.

Mes parents proposent à Sacha de venir avec nous. Il accepte en versant des larmes de reconnaissance – comme si nous lui sauvions la vie.

Papa nous mène au bateau de Krasnovodsk. Il a acheté seulement trois places, mais il paraît connaître tous les marins et officiers, si bien qu'il réussit à faire monter Sacha à bord sans la moindre difficulté. De toute façon, un de plus ou un de moins… D'après le commandant en second (on dirait que Papa et lui se connaissent depuis l'école maternelle), le navire, un ferry aménagé pour huit camions et six cents passagers, transporte plus de deux mille personnes.

Le bateau s'éloigne du quai dans la confusion la plus complète. Jusqu'à la dernière seconde, des dizaines de personnes tentent d'embarquer. Des mères restent sur le quai alors que leurs enfants se trouvent déjà à bord, ou vice-versa. Les uns et les autres poussent des hurlements terrifiants.

Des réfugiés qui n'ont pas pu embarquer sur le ferry s'entassent sur les barques des pêcheurs, dont les voiles blanches claquent au vent tout autour de nous.

Je ne sais pas si notre navire, alourdi par l'excès des passagers, est devenu difficile à diriger. Toujours est-il que nous sommes secoués plusieurs fois parce qu'il heurte de gros blocs de glace qui descendent la Volga. Les marins manient de longues perches pour écarter la glace à l'avant du navire. Je frissonne en pensant au naufrage du Titanic.

Nous sommes installés sur le pont. Nous dormons comme nous pouvons, car il fait très froid : je me serre tout contre Maman sous sa pelisse. Le deuxième jour, le commandant en second nous dit que le moteur peine à faire avancer le ferry surchargé. Il s'est arrêté plusieurs fois et il a fallu le réparer. Nous ne pouvons plus atteindre Krasnovodsk en deux jours, comme prévu.

Le navire ralentit de manière inquiétante. Nous passons une deuxième nuit sur le pont, puis une troisième. Comme nous avons emporté des provisions pour deux jours, nous commençons à avoir faim. Les marins disent que nous allons peut-être faire une escale à Makhatchkala.

Pour tout arranger, la mer devient houleuse. Le vieux ferry roule et tangue, s'élève au-dessus des flots et retombe lourdement en faisant jaillir des gerbes d'écume. Papa et Sacha se sont allongés dans un coin. Ils sont tout pâles. De nombreux passagers se penchent par-dessus la rambarde et vomissent. Le vent souffle en tempête. On a l'impression qu'il chante un air lugubre, chargé des échos assourdis de pleurs et de gémissements. Des passagers tendent le doigt vers le large. On aperçoit plusieurs barques de pêcheurs démâtées ou chavirées. On voit de petits points noirs au sommet

des vagues. Chacun comprend que ce sont, hélas, de pauvres gens qui se noient dans l'eau glacée. Maman essaye de me détourner de ce spectacle atroce.

Soudain, je sens qu'un liquide chaud coule entre mes jambes. Une tache brune apparait et s'élargit peu à peu à l'intérieur des jambes de mes pantalons. Du sang ! Une hémorragie ! Je vais mourir comme les malheureux noyés… Je me souviens de la vieille infirmière qui a décrit, du côté de Kharkov, les blessures du champ de bataille. Il faut poser un garrot tout de suite. Un garrot ? Où le poser ? Une ceinture très serrée ?

– Maman, oh Maman, je saigne !

– Où ça, ma guêpe ? Montre-moi !

Son ton est inquiet, mais quand elle voit le sang, elle éclate de rire !

– Ma guêpe, ma petite guêpe… Tu choisis bien ton moment…

– Pourquoi tu ris, Maman ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Ce sont tes premières règles, Kamouniou. Tu deviens une femme.

– Avant, j'étais un homme ?

– Tu étais une fillette. Tu ne pouvais pas avoir d'enfant.

– Maintenant, je peux ?

– En principe, oui. Pas encore tout de suite. Mais ton corps produit chaque mois la nourriture pour un embryon. Comme il n'y a pas d'embryon, la nourriture s'en va. Cela ressemble à du sang, mais ce n'est pas exactement du sang. Je te montrerai cela au microscope, un jour. C'est très intéressant.

– Ce n'est pas possible, Maman. J'aurai du sang qui salira mes pantalons chaque mois ? Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ?

– Tu as raison. J'aurais dû t'expliquer tout cela plus tôt, mais avec cette guerre… J'avais prévu de t'éduquer d'une certaine manière, et puis rien ne se déroule comme je l'avais prévu… Viens avec moi.

– Où ça ?

– Nous allons trouver un endroit pour laver tes pantalons.

Maman cherche le commandant en second, l'ami de Papa. Elle lui parle à l'oreille. Il sourit et nous invite à le suivre. Nous nous enfonçons dans les entrailles du bateau. Je ne me sens pas bien du tout. Papa est aussi pâle qu'un cadavre, des points noirs se noient, je suis blessée sur le champ de bataille, et maintenant il me faut descendre dans la cale comme dans mon ancien cauchemar. Heureusement que je n'ai pas le mal de mer en plus.

Il n'y a pas de rats dans la cale, mais une foule bruyante de réfugiés couchés par terre ou assis sur des ballots. Le commandant en second nous emmène dans les appartements privés des officiers et nous ouvre une petite salle de douche. Maman me lave, et puis elle sort de son sac à dos des carrés de coton qu'elle place entre mes jambes. Ce sont des morceaux de bandage qu'elle a pris à l'hôpital de Lwów et découpés. Je crois d'abord que Maman a emporté le coton pour moi, au cas où mes premières règles se déclencheraient. Et puis, en réfléchissant, je me dis qu'elle aussi est femme… D'ailleurs, elle m'explique qu'elle n'en a pas besoin, parce que ses règles se sont arrêtées.

– Tu vois, ma guêpe, la Nature nous empêche de tomber enceintes quand nous ne mangeons pas assez ou quand nous sommes confrontées à de grands dangers. Tu te souviens de ta tante Yola, à Lwów, qui a pris de la fausse quinine pour avorter ?

– Je m'en souviens très bien. Papa et Widman qui dormaient sur la table de la cuisine. Ils étaient drôles !

– Ses règles se sont arrêtées, donc elle a cru qu'elle était enceinte. mais en fait, c'est sans doute l'émotion des bombardements et de la fuite de Varsovie qui les a arrêtées.

– Ça s'arrête quand on est enceinte ?

– Eh oui. La nourriture reste dans le ventre pour l'embryon, donc elle ne s'écoule pas à la fin du mois.

– J'ai tout compris. Quand les règles s'arrêtent, cela veut dire que tu es enceinte ou que tu ne peux pas être enceinte. La Nature est quand même compliquée, je trouve.

– Oui, c'est compliqué. En vérité, nous ne savons pas exactement comment cela fonctionne. Il y a des glandes qui produisent des produits chimiques qui déclenchent l'ovulation, c'est-à-dire les règles, mais en fin de compte c'est le cerveau qui gère le mécanisme. Il y a encore du travail pour les chercheurs biologistes…

Pendant que nous parlons, Maman lave mes pantalons. J'ai mis des caleçons longs et une des chemises de nuit en soie de Maman. En haut, je porte toujours le gros tricot de Maminka, en bas mes chaussures à clous. Ma tenue est peut-être étrange, mais moins que celle de certains réfugiés.

Quand nous ressortons de la salle de douche, le commandant en second vient à notre rencontre dans le couloir. Il demande si je vais bien. Même si je n'ai pas le mal de mer, je dois être aussi pâle que Papa, avec toutes ces émotions. Maman dit que je n'ai pas mangé depuis trois jours. Le commandant en second sourit. Il sourit facilement. Il a l'air gentil. Je n'ai pas remarqué qu'il cachait une de ses mains dans son dos. Il montre sa main, qui contient un bout de pain et une sorte de petit bloc noir.

– Tiens, petite mère !

– Qu'est-ce que c'est, du sucre au pétrole ?

– Que me dis-tu là ? Il y a du pétrole, près d'ici, mais on ne trempe pas le sucre dedans. C'est du chocolat.

Je n'ai ni vu ni goûté du chocolat depuis si longtemps que je ne l'ai pas reconnu !

Je remercie le brave commandant en second. Maman l'embrasse sur les deux joues. Il nous dit qu'il a trois filles et un garçon.

– Je passe ma vie en mer, donc je ne les vois pas franchir les étapes de l'existence. Je n'entends pas leurs premières paroles, je ne vois pas leurs premiers pas, je ne suis pas là quand mes filles deviennent des femmes.

– Même si tu étais là, camarade, tu ne le saurais pas. C'est la mère qui s'occupe de cela, pas le père !

Nous mettons huit jours pour arriver à Krasnovodsk. Papa et Sacha se relèvent pour débarquer, mais ils ne tiennent pas très bien sur leurs jambes. Maman est un peu plus vaillante, même si elle a très peu mangé depuis le deuxième jour. Le commandant en second m'a donné un ou deux morceaux de pain chaque matin, pourtant je me sens très faible moi aussi.

Nous nous asseyons par terre, adossés à l'un des bâtiments du port. Il fait un peu moins froid qu'à Astrakhan. Papa, Maman et Sacha commencent à discuter. Comment trouver un logement ? Un laboratoire où Papa et Maman pourraient travailler ? Et Sacha ? Il est architecte… On ne construit pas beaucoup de maisons, depuis le début de la guerre.

Au début, il y a beaucoup de monde sur le quai : les autres passagers, les membres de l'équipage. Le commandant en second nous dit au revoir. Peu à peu, les passagers s'éloignent.

– Ils vont à la gare, dit Papa. Ils vont chercher fortune plus à l'est.

– À Tachkent ?

– Ou ailleurs. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne restent pas ici. Cette ville est minuscule, et tout autour il y a le désert. On le voyait quand le bateau s'est approché du port.

Sacha ne veut pas partir à l'est.

– Restons ici un moment. Si les Allemands arrivent à Bakou, nous décampons à l'est. Sinon, nous retraversons la Caspienne et nous retrouvons mes amis. Ils m'ont promis qu'ils me laisseraient des messages à la poste restante de Makhatchkala et de Bakou, pour me dire où ils vont.

Maman a envie d'attendre un peu, comme Sacha. Je crois qu'elle n'a pas encore renoncé à l'idée de rejoindre le groupe des Polonais.

À propos de Polonais… En nous entendant parler, une grosse femme vêtue d'un manteau de castor et d'un bonnet de la même fourrure s'approche de nous.

– Vous êtes polonais ? Moi aussi ! Cela fait des années que je n'ai vu aucun compatriote… Vous arrivez de Varsovie ?

– Pensez-vous ! Nous avons quitté Varsovie il y a plus de deux ans, quand les Allemands ont pris la ville. Nous venons d'Astrakhan.

– Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que j'éprouve à rencontrer des compatriotes et à parler ma langue maternelle. Quel gentil petit garçon ! Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

– Je m'appelle Kama et je suis une fille.

Mes pantalons ont séché et je les ai remis à la place de la chemise de nuit de Maman !

La Polonaise au bonnet de fourrure nous invite à dîner. Son mari est encore plus gros qu'elle. C'est un haut fonctionnaire russe, qui parle très fort, et de façon beaucoup plus vulgaire que Raïssa Petrovna et ses amis.

Notre nouvelle amie nous sert une soupe aux choux et aux pommes de terre, un esturgeon frais pêché dans la mer Caspienne, puis un ragoût de mouton. Je comprends pourquoi son mari et elle sont si gros. En tout cas, après le jeûne forcé de la traversée, ce festin tombe bien !

Le mari dit qu'une occasion aussi extraordinaire doit s'arroser. Il sert de la vodka à tout le monde. Pendant que nous y trempons poliment nos lèvres, il avale verre sur verre. Il porte d'abord un toast à la brave Nation Polonaise, qui se relèvera certainement de ses malheurs. Ensuite, à l'Empire Russe. Il dit bien "Empire Russe" et non "Union Soviétique". Il porte le toast obligatoire au Petit Père des Peuples, qu'il baptise "Défenseur de la Russie".

En vérité, plus le pays s'installe dans la guerre, plus Staline lui-même parle de la Russie et du peuple russe, afin de réveiller le vieux patriotismse qui a permis de repousser tous les envahisseurs au cours des siècles passés. Il ne mentionne plus l'Union Soviétique, et encore moins l'union des travailleurs du monde entier et l'abolition des frontières.

À la fin du repas, après avoir bu à la santé des dames et en l'honneur des esturgeons de la Caspienne, notre hôte porte un dernier toast.

– À bas les juifs et Dieu sauve la Russie !

Papa et Sacha portent le toast en riant. Maman ne rit pas. Papa m'a dit ensuite que c'est un toast qui date du temps des tsars.

Nous dormons par terre dans une petite pièce qui sert de bureau. Le lendemain matin, la Polonaise nous emmène chez une voisine qui possède une grande maison à peu près vide, parce que ses fils sont partis à Moscou. Le mari de la voisine est le patron du mari de la Polonaise. C'est donc un homme très puissant. Lui aussi aime la vodka. Après avoir bien bu, il nous fait des promesses mirifiques.

– Ah, mes bons amis, mes gentils petits Poulets, non, Polinais, euh, Polonais. Toi, Marek, tu es bio-bio-biologiste, et toi aussi, ma petite Adouchka. Je vous trouverai du travail dans un labeur, euh, laboratoire. Toi, Sacha, je te trouverai aussi du travail. Ils ont besoin de bons artichexes, archi, architextes, ici. Je connais tout le monde dans cette ville. Bien sûr que je vous trouverai du travail.

– Merci infiniment. Vive la Russie !

– Vive la Russie et son grand dirigeant, Jo-Jo-Joseph Vissa-Vissario-Vissarionovitch Staline ! Du travail, oui, je vous en trouverai. Ma jolie Kaminka, je t'offrirai une pou-pou… une poupée. En attendant, mes agneaux, mes petits agneaux polinais, vous êtes ici chez vous. Oui, chez vous. Tout ce qui est à moi est à moi… euh, est à vous !

Seulement, le lendemain matin, en se réveillant, il a tout oublié.

– Qui sont ces gens-là ? Qui vous a permis de vous installer chez moi ? Ce n'est pas un refuge pour vagabonds, tout de même.

Maman me raconte un film de Charlot dans lequel il se passe la même chose : un millionaire emmène Charlot au cabaret le soir, puis l'invite chez lui, mais au matin il ne le reconnait plus et le fait chasser par son domestique.

Nous déménageons de nouveau. Une autre voisine, dont le mari a disparu, accepte de nous loger pour quelques roubles par nuit. Son appartement n'est pas aussi grand que la maison de la veille et il est bien rempli, car elle a huit enfants. Nous couchons par terre, une fois de plus, dans la cuisine.

Non seulement il nous faut payer un loyer, mais la nourriture coûte si cher, à Krasnovodsk, que Maman doit vendre ses chemises de nuit en soie. Comme la ville est bâtie dans le désert, tous les vivres sont importés de Bakou, qui se trouve de l'autre côté de la Caspienne. Je crois que Krasnovodsk est une sorte de colonie russe au milieu d'une république qui s'appelle le Turkménistan. On voit parfois des Turkmènes dans les rues. Les femmes se couvrent la tête d'un châle à franges. Les hommes portent de

grands bonnets en astrakan. Ces Turkmènes habitent des oasis dans le désert, loin de Krasnovodsk.

Les chemises de nuit ont rapporté très peu d'argent. Quand les gens ont faim, la soie vaut moins que le pain. Maman achète deux mouettes, qu'elle plume et met à cuire dans une marmite d'eau bouillante. Ces oiseaux ont l'air coriace, donc elle pense qu'une heure de cuisson ne sera pas de trop. Papa et Sacha sont sortis chercher du travail. Pour me distraire un peu, Maman m'emmène jusqu'à la plage. C'est l'heure où le soleil, rouge comme une tomate, plonge dans la mer Caspienne. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, mais nous pouvons au moins prendre plaisir à admirer les reflets flamboyants du soleil sur les vagues. Maman est toute émue.

– Regarde comme c'est beau, ma Kamounia. Je n'ai pas vu le soleil se coucher sur la mer depuis La Rochelle…

Mais moi, je ne réussis pas à oublier les pauvres gens qui sont partis pleins d'espoir sur les esquifs des pêcheurs, et qui reposent maintenant au fond de cette mer. Je cherche des points noirs sur les vagues. Je les imagine se noyant au moment même où le soleil couchant empourpre les nuages. Admireraient-ils une dernière fois la beauté de la Nature ?

Je me garde de révéler à Maman ces pensées étranges, car elle dirait sans doute que la guerre me rend folle.

À notre retour, la marmite est vide. Notre logeuse prétend qu'elle a vu un gros chat noir emporter les deux mouettes. Ses pauvres enfants sont si maigres que nous ne pouvons pas lui en vouloir. Je regrette quand même les chemises de nuit. Je me souviens de la phrase que Grand-Père a prononcée quand l'officier a confisqué la Vauxhall : "L'ange de la mort nous dépouille de nos biens terrestres avant notre passage dans l'au-delà."

1942. Au nord et au sud du Caucase.

On propose du travail à Papa, Maman et Sacha dans une colonie de lépreux sur une île au large de Krasnovodsk. Cela ne me paraît pas très rigolo. Nous ne partons pas tout de suite, parce que la police secrète vérifie nos identités. D'après Papa, elle trouve que l'association d'un juif polonais (Sacha) et de trois citoyens soviétiques (nous) est un peu louche. La démarche traîne en longueur. Ils ont sans doute écrit à Moscou pour demander la consultation du ficher central.

Pendant ce temps, nous avons de plus en plus faim. Papa et Maman finissent par vendre leurs montres suisses. Maman a reçu la sienne pour ses seize ans. C'était une Jaeger-le-Coultre automatique, qui se remontait toute seule quand on remuait le poignet. Celle de Papa, qu'il a reçue pour sa bar-mitzvah[1], était une Longines. Mes parents se disputaient souvent pour rire à propos de leurs montres : Maman prétendait que Jaeger-le-Coultre était la meilleure marque du monde, Papa défendait Longines… Il nous reste une montre, heureusement : mon cadeau d'anniversaire de douze ans, achetée sur un trottoir de Lwów !

Au bout d'un mois, nous en avons assez de Krasnovodsk. La ville nous plaît d'autant mois qu'elle est pleine d'Allemands. Ce sont les malheureux Allemands de la Volga, que la police a déportés dans le désert pour les empêcher d'espionner au profit de leurs frères nazis.

Justement, leurs frères nazis n'avancent pas aussi vite qu'on aurait pu le craindre. Ils sont loin de la mer Caspienne : au bord d'une autre mer, la Noire, quelque part du côté de la Crimée. Ils progressent très lentement, parce que les routes russes sont très mauvaises. Les camions se cassent, les chars aussi, et il faut des semaines pour apporter d'Allemagne les pièces de rechange. Du coup, Sacha décide de traverser la mer et de retrouver le groupe des Polonais. Comme Papa n'arrive pas à convaincre Maman que nous ne devons pas le suivre, nous le suivons.

La traversée dure une seule nuit. Au matin, nous découvrons la grande ville de Bakou. Après Krasnovodsk, dont les rues poussiéreuses se perdaient dans le désert, nous sommes bien contents de voir de larges boulevards plantés d'arbres et de fleurs, de hauts immeubles aux façades décorées de moulures et de sculptures, des mosquées de marbre fin, des promeneurs richement vêtus. Toute cette opulence s'explique par la présence du pétrole dans la république d'Azerbaïdjan, dont Bakou est la capitale.

Nous allons à la poste. Les Polonais ont envoyé un message pour Sacha : ils se sont arrêtés plus au nord, près de Makhatchkala.

Papa propose de rester à Bakou.

– La ville est riche. Nous trouverons facilement du travail dans un laboratoire.

– Tu as vu comment les gens sont habillés ?

– Euh, non.

– Les hommes portents des pantalons bouffants, d'ailleurs très élégants.

---

[1] Cérémonie qui correspond à la première communion pour les garçons juifs.

– Et alors ?

– Ils ne sont pas russes. Ce n'est pas comme Astrakhan ou même Krasnovodsk. S'ils ne parlent pas russe, dans ton laboratoire, tu seras bien embêté. Si nos Polonais se sont installés près de Makhatchkala, c'est qu'ils ont trouvé un endroit accueillant. Je propose d'aller voir.

– Ils parlent russe, là-bas ?

– Je n'en sais rien. En tout cas, c'est plus près de la Russie.

– Bon, partons à Makhatchkala. Si ça ne va pas là-bas, nous pourrons toujours revenir.

Nous prenons le train le long de la côte, puis nous changeons de train et parcourons une quarantaine de kilomètres vers l'ouest à partir de Makhatchkala, jusqu'à une petite ville appelée Bujnaksk. Nous avons du mal à comprendre où nous sommes, parce que la carte de l'Union Soviétique que possède Papa n'est pas assez précise. Nous avons quitté la république soviétique d'Azerbaïdjan et sommes revenus en Russie, mais la région est "autonome" et s'appelle Daghestan. Les maisons ne sont pas des isbas de bois à volets bleus comme j'en ai vu des milliers depuis Lwów, mais de solides maisons de pierre, recouvertes de toits en pierres plates, qui me rappellent celle que Grand-Père et Grand-Mère louaient dans nos montagnes des Carpates pour les vacances d'hiver. Sans doute trouve-t-on ce genre de maison dans toutes les montagnes du monde – là où le climat est rude et le vent cruel, là où les pierres sont abondantes.

Les Polonais se sont installés à Bujnaksk pour reprendre des forces avant de repartir sur les traces de la mythique armée du général Anders. Notre ami Max (je dois prendre soin de ne pas l'appeler Milek) connaît déjà beaucoup de monde dans les environs, si bien qu'il fait engager Papa comme bactériologiste dans une usine de conserves et Maman comme hématologue dans un laboratoire d'analyses médicales. Il nous trouve une chambre.

– Pas très grand, mais vous verrez. Des logeuses très gentilles. Les veuves d'un rabbin. Il a disparu en Sibérie.

– *Les* veuves ?

– Oui. Un rabbin bigame. Toutes sortes de peuples étranges dans le Caucase. Le rabbin était "juif montagnard". Peut-être une des tribus perdues d'Israël. Ils parlent la langue perse. Prennent une seconde femme. Quand la première est stérile.

Max avait raison : les deux veuves sont charmantes. Elles sont ridées comme des pommes desséchées et parlent toujours en même temps. Elles parlent le perse entre elles, le russe avec nous. Elles m'enseignent l'écriture russe manuscrite. Je parle sans

accent, je lis Gogol et Tolstoï, mais jusque là, je savais seulement écrire les caractères d'imprimerie.

J'accompagne souvent Maman au laboratoire. Elle dit que son patron, Nicolas Iégoritch, est un hématologue encore plus fort que Mme Kowalska, la Polonaise qui lui a montré, à l'hôpital de Lwów, comment reconnaître les monocytes et les leucocytes. C'est un vieil homme, dont la barbiche me rappelle celle de Grand-Père. Il me montre les globules rouges et les globules blancs sous le microscope, puis les éléments de la cellule, les bactéries inoffensives et les dangereuses. En même temps, il me raconte sa jeunesse.

– Nous voulions faire la révolution, mais c'était bien avant le début du siècle. Nous n'étions pas organisés comme les communistes. En fin de compte, le tsar a été renversé, mais aujourd'hui, nous avons un nouveau tsar qui a droit de vie et de mort sur ses sujets, comme l'ancien.

D'après Maman, il est si bon hématologue qu'il peut se permettre de critiquer Staline autant qu'il veut. C'est aussi qu'il est très vieux.

Maman passe son temps à analyser du sang pour y déceler le parasite du paludisme. C'est Papa, le grand spécialiste des maladies tropicales, qui devrait travailler dans le laboratoire. Comme toute la région est marécageuse, on y trouve beaucoup de moustiques qui transmettent la maladie. Maman doit aussi saigner des moutons (sans les tuer, heureusement), car elle a besoin de leur sang pour déceler une autre maladie, la syphilis, en effectuant la "réaction de Wasserman". Papa trouve cela ridicule.

– La réaction de Wasserman ? C'est vraiment l'ancienne méthode. Quel pays arriéré !

– Je peux te présenter à Nicolas Iégoritch. Tu lui expliqueras comment moderniser son affaire.

– Non merci. Ils vous envoient en Sibérie pour moins que cela.

Papa a de la chance. Il s'occupe de l'hygiène d'une usine où l'on met en conserve de la viande et des fruits, donc il peut rapporter un peu de nourriture de temps en temps. C'est interdit, et les employés sont même fouillés à la sortie. Papa réussit pourtant à cacher un morceau de viande ou un peu de confiture à l'intérieur d'une miche de pain.

Il vole ses patrons, mais personne ne s'aperçoit de rien. Ils sont si contents de son travail qu'ils lui offrent une bouteille de trois litres d'huile. C'est l'Éternel qui le punit : la bouteille se casse. Je pense que la maladresse de Papa a facilité la tâche de l'Éternel.

Papa arrive à la maison tout penaud. Son unique paire de pantalons est entièrement impregnée d'huile ! Maman et moi trouvons l'affaire très amusante. Maman lave et

relave les pantalons dans une bassine, puis elle les met à sécher sur le grand poële des deux veuves. Pendant ce temps, Papa se fourre dans le lit, car il n'y a pas de poële dans notre chambre. Il ne peut pas attendre ses pantalons, jambes nues, dans le salon des veuves !

Nous nous souvenons du jour où Maman a lavé mes pantalons sur le bateau. Elle me lance un clin d'œil et dit :

– Quel dommage que j'aie vendu mes chemises de nuit, Marek, sinon je t'en aurais prêté une !

Papa a toujours l'impression que Maman ne mange pas assez et se surmène. Depuis sa petite enfance, elle est considérée comme spécialement fragile. Quand elle avait huit mois, on l'a cru morte ; alors qu'on s'apprêtait à l'envelopper dans un linceul, sa sœur Yola a remarqué qu'elle respirait encore. C'est vrai que Maman travaille beaucoup. Elle rapporte même des lames de verre à la maison pour examiner les frottis, c'est-à-dire pour rechercher le parasite de la malaria. Comme Papa trouve qu'elle doit se reposer un peu, il suggère d'appeler un médecin et de lui montrer un frottis positif, en prétendant que c'est celui de Maman. Ainsi, elle aura quelques jours de congé pour malaria. Les vrais médecins sont tous partis au front. Une assistante médicale toute jeune, qui a seulement étudié la médecine pendant quatre ans, vient examiner Maman. Elle croit Papa sur parole et donne quatre jours de congé à Maman.

– Un vrai médecin aurait palpé ma rate et aurait vu qu'elle n'est pas dilatée. Si c'est comme ça, je pourrais exercer la médecine, moi aussi.

Comme le Daghestan se trouve au sud de la Russie, le printemps chasse les frimas dès le début du mois de mars. Bientôt, les arbres fruitiers qui couvrent les collines près de l'usine de confitures commencent à fleurir. D'abord les pruniers, puis les pommiers et les abricotiers.

Notre ami Max travaille comme chauffeur pour un inspecteur de l'agriculture. Quand son patron n'a pas besoin de lui, il m'emmène visiter la région en automobile. Nous n'allons jamais très loin, car le patron de Max risque de remarquer que la voiture consomme trop d'essence. En fait, la route du sud-ouest mène très vite aux premières pentes du Caucase. On aperçoit des séries de pics enneigées.

– Les Carpates, en Pologne, tu les a vues ?

– Oui, Grand-Père et Grand-Mère louaient une maison à la montagne. J'ai même appris à faire du ski.

– Eh bien, les montagnes du Caucase sont plus hautes. Deux fois plus. Enneigées toute l'année.

Max me montre comment conduire la voiture.

– On ne sait jamais. Une chose utile à connaître. Surtout que tes parents ne conduisent pas, non ?

Il est très observateur. Presque trop. Je le connais bien et je n'ai pas peur de lui, mais il me paraît toujours un peu mystérieux.

Comme il passe beaucoup de temps dans l'automobile, à attendre son patron pendant qu'il visite des fermes collectives, il lit des tas des livres, qu'il emprunte à la bibliothèque publique. Il prend des notes dans un petit carnet.

– La liste des peuples du Daghestan. Ecoute : les Avars, les Darguines, les Lezguines, les Koumyks.

– Les dames chez qui nous habitons ont parlé des Tcherkesses, l'autre jour.

– Plus à l'ouest. Voisins des Tchétchènes, eux-mêmes cousins des Ingouches. Et aussi les Abkhazes, les Adyghés, les Kabardins. Parlent tous des langues du Caucase. Ensuite, les Karachaïs et les Balkars, parlent le turc. Les Ossètes, parlent le perse.

– C'est compliqué.

– Les Russes n'y comprennent rien. Mettent des frontières n'importe où. Tu as vu des Kurdes ?

– Où ça ?

– Dans la rue. À cheval. Turban de coton.

– Oui, je crois.

– Peuple sans pays. Vivent en Turquie, en Perse, ici. Les frontières les gênent. On devrait abolir les frontières. Ce serait plus simple.

– Papa dit la même chose, mais Maman se moque de lui. D'après elle, c'est de l'utopie.

– L'utopie se réalisera. Tôt ou tard.

– Dieu t'entende, petit père !

Un jour, alors que je reviens du laboratoire avec Maman, elle éclate de rire, se précipite vers un homme qui rit lui aussi et se jette dans ses bras. Je suis d'autant plus étonnée que l'homme porte un uniforme de capitaine de l'armée rouge.

– Camarade Ignatiev !

– Ada Silberberg !

– Depuis le temps ! Qu'est-ce que tu deviens ?

– Comme tu vois : l'armée. Et toi ?

– Je travaille ici dans un laboratoire, mon mari dans un autre. Je ne crois pas que tu connais ma fille, Kama.

Moi, je ne sais pas qui est cet homme-là. Je le regarde d'un air stupide, je suppose. Il me fait un clin d'œil.

– Tu m'avais parlé d'une enfant, pas d'une belle demoiselle comme celle-ci…

Son clin d'œil remonte une partie de sa joue, et c'est alors que je revois son visage tout agité de spasmes nerveux. C'est le terrible commissaire politique de l'hôpital de Lwów. Au premier bombardement, il a perdu son pouvoir, comme le parti qu'il représentait, et maintenant il est réincarné en défenseur de la sainte Russie.

Maman raconte notre errance : Astrakhan, Krasnovodsk, Bakou. Ignatiev nous donne des nouvelles de la guerre. Les Allemands ont pris Kiev, puis Kharkov. Au sud, ils contrôlent la Crimée. Nos troupes héroïques résistent à Rostov sur le Don.

– Ils n'arriveront jamais jusqu'ici. Le pétrole est un enjeu stratégique. J'inspecte notre artillerie au nord du Caucase : nous en avons assez pour les repousser. Nos ingénieurs construisent le meilleur char du monde, le T-34.

Quand nous revoyons Papa, Maman lui parle de cette rencontre.

– Sais-tu qui nous avons vu dans la rue ? Ignatiev !

– Le commissaire politique ? Ah, c'était un beau salaud…

– Eh bien figure-toi que j'étais toute contente de le revoir. Cette guerre met le monde sens dessus-dessous et les émotions à l'envers.

Plus tard, Maman mentionne la rencontre d'Ignatiev devant Max. Il n'a pas l'air très content. Je comprends bien pourquoi : à l'époque de Lwów et du train sanitaire, il s'appelait encore Milek Roth. Maman le rassure.

– Ne t'inquiète pas, il est reparti. Il inspecte l'artillerie le long du Caucase. Il est capitaine de l'armée. Il dit que les Allemands n'arriveront pas ici, car nous avons les meilleurs chars du monde.

– De l'artillerie. Des chars. Oui. Mais des hommes ? Staline a décapité l'armée rouge. En 1937. Trente-cinq mille officiers fusillés. Ou déportés en Sibérie. Deux officiers supérieurs sur trois. Plus assez d'officiers. Obligés de nommer des imbéciles comme Ignatiev.

– Qu'est-ce que tu en penses ? Les Allemands vont venir ici ?

– Qui vivra verra. La bataille de Rostov est décisive.

Les Allemands ont fini par franchir le Don à Rostov. En juillet 1942, nos amis polonais décident d'aller chercher l'armée du général Anders du côté de la Turquie et de la Perse. J'ai toujours l'impression qu'ils ne tiennent pas vraiment à retrouver Anders, mais qu'ils espèrent sortir une bonne fois pour toutes du périmètre de la guerre.

Maman, qui ne se sent pas russe, trouve tout naturel de les suivre. Quant à Papa, il croit de moins en moins à la puissance soviétique. Cela fait plus d'un an que les Allemands ont attaqué, et l'armée rouge a accumulé les défaites et les retraites.

Nous prenons congé des deux veuves du rabbin. Nous leur devons plusieurs mois de loyer. Comme mes parents veulent garder le peu d'argent qu'ils ont gagné, Maman leur donne sa belle pelisse de renard.

Nicolas Iégoritch, le patron de Maman, est bien triste de nous voir partir.

– Nous ne nous reverrons sans doute jamais… Bonne chance, ma chère Adetchka, ma colombe. Sois prudente ! Ma petite Kamoutchka, ma gentille guêpe, tu comprends très vite. Tu feras une bonne étudiante. Au lieu de s'entre-tuer, les hommes peuvent faire la guerre aux maladies. Peut-être deviendras-tu un nouveau Pasteur, une nouvelle Marie Curie.

– Dieu t'entende, petit père…

Nous montons avec les autres Polonais dans le petit train qui va de Bujnaksk à Makhatchkala. C'est-à-dire que tout le monde s'installe dans le train, sauf Papa, qui reste sur le quai afin d'acheter quelques fruits pour le voyage.

Soudain, un gros homme entre dans notre wagon et s'approche de Maman. Je le reconnais : c'est le directeur de l'usine de conserves. Deux policiers en uniforme l'accompagnent.

– Où est ton mari ? Il n'avait pas l'autorisation de partir. Nous l'avons réquisitionné.

– Euh, j'ignore où il est…

– Nous allons bien voir !

Ils parcourent tout le wagon en examinant les passagers un par un. Comme le train s'ébranle, ils redescendent sur le quai par l'avant du wagon, au moment même où Papa, après avoir attendu la dernière seconde, selon son habitude, monte en toute hâte à l'arrière.

– Tu as vu ? Ton patron ! Avec deux policiers…

– Mais non, je ne l'ai pas vu.

– Il a dit que tu n'as pas demandé l'autorisation de partir.

– Si nous avions toujours demandé les autorisations et obéi aux ordres, nous serions morts depuis longtemps.

Quand nous arrivons à Makhatchkala, deux autres policiers montent dans le wagon.

– Le camarade Silberberg se trouve-t-il dans ce train ?

Papa se garde bien de répondre. Je ne sais pas si les policiers de Bujnaksk ont oublié de communiquer le signalement de Papa, ou si ceux de Makhatchkala n'ont pas envie de faire du zèle ; en tout cas, ils nous laissent descendre. La main de Maman est chaude et moite, la mienne est glacée. Quand j'étais petite, je rêvais de vivre des aventures extraordinaires comme Michel Strogoff, mais je commence à changer d'avis.

Nous prenons un autre train jusqu'à Bakou, puis nous repartons vers l'ouest, mais cette fois, au sud du Caucase. Après vingt heures de voyage, nous arrivons à Tbilissi, la capitale de la Géorgie. Nous sommes tout près de Bujnaksk, en vérité, mais une montagne haute de cinq mille mètres nous en sépare.

Pendant que le train longeait la mer Caspienne, entre Makhatchkala et Bakou, Max nous a raconté son histoire, ainsi qu'il avait promis de le faire.

– J'appartenais au parti communiste. À Lwów. Clandestin. La police m'a pris. Dix ans de prison. 1928-1938. Pour moi, dix ans d'université. Tout appris : le français, l'anglais, le russe, les mathématiques ; comment imprimer des tracts ; fabriquer une bombe ; inciter des ouvriers à se mettre en grève ; préparer la révolution. 1938, le Parti m'envoie à Paris. Organiser les Polonais : les mineurs du nord de la France, les étudiants en médecine. En 1939, la guerre. Les Français forment un bataillon d'exilés polonais. Combattu en Lorraine. Trop tard. Déjà la débâcle. Rentré à Paris. Le pacte germano-soviétique, vous vous souvenez ? Convoqué à Moscou. Un sauf-conduit pour traverser l'Allemagne et la Pologne en train. À Brest-Litowsk, un télégramme de ma sœur : "Passe à Lwów avant Moscou. Mère très malade." Or ma mère est morte. Depuis vingt ans. Etrange, non ? J'ai marché de Brest-Litowsk à Lwów. Discrètement.

– Moi aussi. C'était peut-être à la même époque. Sauf que je suis parti de Kobryn. J'ai parcouru des bouts de chemin en camion et en charrette, mais j'ai beaucoup marché.

– Même chose. À Lwów, l'explication du mystère. Les militants convoqués à Moscou disparaissent. Ma sœur l'a appris. Soupçonnés d'avoir fraternisé avec les nazis. Puisque les nazis sont nos alliés.

– Ils t'attendent toujours à Moscou, donc tu as préféré changer de nom.

– Exact. En sécurité dans le groupe de Polonais. J'aurais pu rester à Bujnaksk. Bien payé comme chauffeur. Travail facile. Les Allemands encore loin. Mais seul Polonais de la ville ? Trop voyant. Préféré suivre le groupe.

Personne ne me demande mon avis, sinon je resterais bien quelques semaines à Tbilissi. De toutes les villes que j'ai traversées depuis près de trois ans, c'est la première qui paraît totalement insouciante, comme si ses habitants ignoraient qu'une guerre se déroule de l'autre côté du Caucase.

En vérité, les habitants sont tout illuminés par la gloire du Soleil de la Révolution : un Géorgien, Joseph Vissarionovitch Dougashvili, règne sur l'immense empire soviétique ! Ils sont fiers et joyeux, rient bruyamment dans la rue, chantent et dansent jusqu'à minuit tous les soirs. Les marchés regorgent d'aubergines, de choux, de raisin, de melons, de pastèques. Dans les rues, il y a une circulation incessante d'ânes chargés de ballots, de charrettes à cheval, de vieux camions, d'autobus bondés. Nous mangeons des brochettes de mouton, du poulet mariné, du fromage de brebis, en buvant du thé, dans de grands restaurants en plein air qui ne ferment jamais. Des parfums inconnus et des filaments de musique flottent dans l'air doux de la nuit.

Seulement, nos Polonais n'ont pas envie de se laisser séduire. Si les Allemands sont déjà à Rostov-sur-le-Don, ils peuvent arriver très vite. Ils n'ont pas besoin de franchir le Caucase, puisqu'il leur suffit de suivre la côte de la mer Noire pour entrer en Géorgie. Je ne sais pas ce que pensent Papa et Maman. On dirait que le groupe les a absorbés. Le groupe fabrique sa propre logique, et surtout sa propre angoisse, qui est le produit de toutes nos angoisses personnelles.

Nous repartons donc vers le sud, en direction de la Turquie. Nous nous arrêtons à Erevan, en Arménie, afin de nous renseigner sur les différents moyens, légaux et illégaux, de franchir la frontière.

Nous installons un petit campement dans un jardin public, près de la gare. Maman et moi, nous allons nous promener en ville. Nous avons besoin de nous dégourdir les jambes après le train. Je pense que Maman veut aussi me distraire. Mes pieds ont tellement grandi que j'ai laissé mes chaussures d'hiver à Bujnaksk. Je porte des sandales de toile que Maman a renforcées, car elles paraissent fragiles.

C'est curieux, au cours de cette promenade, je repense à l'appareil photo de Papa. C'était un appareil allemand, un Leica, qui valait très cher. Où est-il donc ? Je me creuse la tête et je me souviens qu'un policier l'a "confisqué" à la gare de Varsovie, quand nous sommes revenus de Gdynia. Quel dommage… Si nous l'avions conservé, j'aurais

photographié les paysages et les villes qui défilent devant mes yeux depuis octobre 1939. Je trouve la ville d'Erevan spécialement belle et photogénique. Les immeubles sont bâtis avec une pierrre rose que la lumière dorée du soleil réchauffe tendrement. La ville se trouve à mille mètres d'altitude, au bord d'une rivière chantante appelée Azat. Au sud, au-delà de la frontière turque, on aperçoit le sommet enneigé du mont Ararat, où s'est échouée (dit-on) l'arche de Noé.

Je me sens très heureuse, je ne sais pas pourquoi. Comme lorsque le taxi s'est éloigné de Varsovie, comme dans le train sanitaire. J'ai envie d'embrasser Maman.

– Cette ville est vraiment belle, tu ne trouves pas, Mamusia ?

– Je vois qu'elle est belle, mais cela ne me fait pas le même plaisir que j'éprouvais quand je découvrais Paris ou La Rochelle. J'ai l'impression que la beauté se moque de moi : "Je suis là, mais pas pour toi."

Nous dormons dans le jardin public. Au milieu de la nuit, alors qu'un soldat ivre enfonce la porte de mon wagon et me saisit parce que la directrice de l'école ne m'a pas autorisée à partir, je reçois un coup qui me réveille.

– Excuse-moi, Kamounia. J'ai tué un moustique qui s'est posé sur ta joue. Il faut faire très attention.

– Mais Mamusia, tu devrais dormir.

– Papa prendra bientôt le relais. À ce moment-là, je dormirai.

Dans la matinée, Papa part frapper aux portes des maisons.

– N'auriez-vous pas une chambre à louer pour des voyageurs, s'il vous plaît ? Nous désirons passer quelques semaines à Erevan en attendant notre visa turc…

Un photographe accepte de nous louer une chambre. J'aurais dû lui emprunter un appareil pour photographier Erevan, mais je n'y ai pas pensé.

À peine avons-nous déballé nos affaires que Papa se met à trembler, puis, quelques minutes plus tard, Maman. La malaria ! Quand je pense que mes parents ont veillé toute la nuit pour empêcher les moustiques de me piquer… Une de ces sales bêtes les avait déjà piqués à Bujnaksk. Ils sont convaincus que c'est le même moustique. Je suis bien forcée de les croire, car Papa était déjà un spécialiste de la malaria à Varsovie, et Maman l'est devenue à Bujnaksk.

Le photographe entre pour demander si la chambre nous convient. Quand il voit Papa et Maman tout tremblants et grelottants, il a l'air horrifié.

– Mais vous avez le typhus ! Je ne peux pas vous louer la chambre. Partez immédiatement !

– Ce n'est pas le typhus, camarade, mais le paludisme. Ce n'est pas contagieux. Tu ne risques rien.

– Vous dites cela, bien sûr, mais permettez-moi de ne pas vous croire. Partez ou je vais chercher la police…

Nous retournons dans le jardin public. Papa et Maman restent couchés pendant plusieurs jours. Ils essaient de me rassurer.

– Ne t'inquiète pas, Kamounia; Nous ne sommes pas infectés par le parasite plasmodium falsiparum…

– … qui provoque des crises toutes les vingt-quatre heures…

– … jusqu'à la mort…

– … mais par plasmodium vivax…

– … crises toutes les quarante-huit heures.

– Moins grave…

– … mais il faut reconstituer les globules rouges.

– Si seulement nous avions emporté de la quinine…

Maman a pris quelques médicaments à l'hôpital de Lwów, mais pas de quinine. Elle ne savait pas qu'elle risquait d'attraper une de ces maladies tropicales qu'étudiait Papa. Si elle l'avait su, je pense qu'elle n'aurait pas fait *semblant* d'avoir la malaria, à Bujnaksk, pour bénéficier de quelques jours de congé.

Pendant que mes parents tremblent dans le jardin public, nos Polonais tentent de négocier avec la police, qui nous surveille de près depuis notre arrivée. Ils veulent aller au consulat de Turquie, mais en Union Soviétique les simples citoyens n'ont pas le droit de s'approcher des consulats et des ambassades. Les policiers ne sont pas très aimables. Général Anders ? Qui est Anders ? Aucune armée n'est passée par ici. Qui a dit que vous pourriez entrer en Turquie ? Possédez-vous des visas ? Avez-vous de la famille à Istanbul ou Ankara ?

Le mont Ararat paraît si proche qu'on penserait le toucher en allongeant le bras. Hélas, il est hors de portée !

Je commence à connaître Max. Je vois que la réaction des policiers ne l'étonne nullement. Il a suivi les Polonais pour se fondre et disparaître dans le groupe, mais il savait qu'il était impossible de passer la frontière. Il a une idée en tête depuis longtemps.

– Entendu parler d'une délégation polonaise. Officielle. Mandatée par Sikorski. Reconnue par Moscou. À Samarcande. Ouzbékistan. Ils savent où est Anders. Nous diront comment aller en Perse.

Les Polonais décident donc de repartir en sens inverse : d'Erevan à Tbilissi, de Tbilissi à Bakou.

Nous passons une dernière nuit dans le jardin public. Je suis inquiète, parce que mes parents n'ont pas mangé depuis le début de leur maladie. Comment vont-ils reconstituer leurs globules rouges ? Nicolas Iégoritch m'a montré des globules rouges à Bujnaksk. J'imagine que ceux de Papa et de Maman sont tout rabougris et qu'il faut les nourrir. Moi, je mange un pain arménien que l'on nomme Lavas. Cela ressemble à une gaufre, en plus coriace. Mes parents ne peuvent pas avaler une nourriture aussi solide. S'ils ne mangent rien, auront-ils la force de reprendre le train ?

Malgré la chaleur, je porte mes moufles d'hiver, de grosses chaussettes et un foulard pour me garder des moustiques. Je n'ai pas envie de dormir. Je me promène un peu dans le jardin. Je vois une femme et sa fille couchées sur un banc. Elles portent le grand châle et la jupe fleurie des paysannes arméniennes. Il y a un seau sous le banc. Je pense que c'est du lait, ou ce lait fermenté que l'on appelle "yakhourt". Je tire le seau tout doucement. Il contient un liquide clair. Je le goûte. C'est du beurre fondu.

J'apporte le seau à mes parents. Je les réveille et je les nourris à la cuiller. Ils ont vendu leurs montres mais gardé une cuiller – un objet vraiment indispensable. Ils mangent à peu près le tiers du beurre, et puis je replace le seau, sans faire de bruit, sous les deux dormeuses.

Il faut croire que le beurre fondu a reconstitué leurs globules rouges, car les crises de malaria s'atténuent. Nous reprenons le train jusqu'à Tbilissi, puis jusqu'à Bakou. À Bakou, nous nous embarquons pour Krasnovodsk. Je repense à mon vieux cauchemar, avec ses rats affolés qui tournaient en rond. Il n'y a plus de rats dans mes cauchemars, mais des soldats et des policiers…

Je ne suis pas contente de revoir Krasnovodsk. Notre premier séjour dans cette ville n'a servi à rien. Si nous avions simplement suivi les Polonais d'Astrakhan à Bujnaksk, comme Max, nous en serions au même point, sauf que la Longines et la Jaeger-le-Coultre seraient restées au poignet de mes parents.

Ou bien nous aurions pu rester tranquillement à Astrakhan jusqu'au dernier moment. Il faut échapper aux Allemands, bien sûr, mais cela ne sert à rien de prendre de l'avance. C'est comme un jeu. Nous sommes partis trop tôt. Si le loup ne nous poursuit plus, ce n'est plus drôle, alors nous sommes revenus en arrière : "Loup, y es-tu ?"

D'après Max, le loup y est presque : les ingénieurs soviétiques sabotent les puits de pétrole de Bakou pour les soustraire aux Teutons.

Nous ne restons dans cette affreuse ville de Krasnovodsk que le temps d'aller à la gare et de prendre le train.

Il y a six mois, nous avons fait quelques pas dans le désert, en sortant de la ville, pour voir à quoi cela ressemblait. Maintenant, nous découvrons vraiment l'immensité de ces étendues vides. À des dunes de sable ressemblant à celles des livres d'images succèdent de grands plateaux couverts de cailloux, de pierres et de rochers. De temps en temps, on voit quelques maisons le long de la voie ferrée – ou plutôt, on les devine, car elles sont à moitié creusées dans le sol et bâties avec la terre ocre qui les entoure. Les hommes qui regardent passer le train portent leurs grands bonnets d'astrakan. Les femmes sont vêtues de robes superposées, de châles et de foulards de toutes les couleurs.

Sacha Hilberg et les autres Polonais sont d'excellente humeur. Sacha montre le désert.

– Si tu veux du Lebensraum, en voici !

– Pour les Allemands ou pour nous ? Les Allemands, cela ne les dérangerait pas de nous envoyer tous ici…

Maman m'explique que le Lebensraum, c'est "l'espace vital" que les Allemands cherchent, en Pologne et en Russie, pour installer leur nombreuse population.

– Eh, Sacha, tant qu'à habiter le désert, tu ferais mieux d'aller rejoindre les sionistes en Palestine !

– Ils ont peut-être raison, les sionistes, au fond. Il nous suffirait de traverser la Perse et puis, euh… la Transjordanie…

Une étrange émotion m'envahit quand j'observais une fine ligne verte qui devient, à mesure que le train s'en approche, un ruisseau bordé d'arbustes, c'est-à-dire une oasis. Je vois mes premiers moutons karakul, que je reconnais à leur toison frisée.

Le train s'arrête à Ashkabad, une ville qui n'est pas bien grande, mais qui est tout de même la capitale du Turkménistan. Des policiers vérifient les papiers des voyageurs. Ils emmènent Papa. Je me sens toute fiévreuse, d'un seul coup, comme si l'un de ces sales moustiques m'avait piquée. Des phrases folles tournent dans ma tête : "Nous ne vous avons pas donné l'autorisation… Une femme dont le mari a disparu en Sibérie… Une fille dont le père… Un ennemi du peuple…"

Maman me prend dans ses bras et caresse mes cheveux. La locomotive siffle pour annoncer le départ du train. Devons-nous descendre ? Dans ce cas, nous risquons d'être emmenées en Sibérie, nous aussi… Quand même, abandonner Papa au milieu du désert, ce n'est pas très élégant. Je me souviens de ce qu'il a dit quand nous avons laissé Maminka à Lwów : il faut survivre ; cela ne sert à rien de se sacrifier pour accompagner les gens dans la mort. C'est horrible de raisonner de cette manière. Non, je ne peux pas… Tatus !

Nous regardons par la fenêtre. Il court après le train, exactement comme d'habitude. Il saute sur le marchepied comme un véritable champion. C'est vrai qu'il commence à être bien entraîné.

– Ils n'ont pas reçu de télégramme leur ordonnant d'arrêter le célèbre déserteur Marek Silberberg ! Ils voulaient seulement savoir pourquoi un citoyen soviétique voyage avec des réfugiés juifs.

Le train roule toute une journée, toute une nuit et encore une journée. Il fait très chaud.

– Vous connaissez l'histoire de la femme dans le train qui a soif ? demande Sacha.

Tout le monde la connaît, sauf moi, alors Sacha me la raconte.

– Cela se passe dans le Transsibérien. Un passager n'arrive pas à dormir, parce que dans la couchette juste en-dessous de la sienne, une vieille femme juive se plaint et gémit : "Oy, oy, oy ! Quelle chaleur ! Qu'est-ce que j'ai soif ! Nu[1], j'ai vraiment très soif, j'ai horriblement soif !" Le passager tente de la calmer : "Cela ne sert à rien de se lamenter, Babouchka. Nous arriverons bientôt dans une gare et nous pourrons boire." Mais la femme continue : "Oy ! J'ai la gorge toute sèche. J'ai soif, oh comme j'ai soif ! C'est à cause de la chaleur. On se croirait en enfer (l'Éternel nous en préserve !). Personne ne peut savoir à quel point j'ai soif." Le passager s'énerve : "Mais enfin, Babouchka, nous avons tous soif, pourtant nous nous contrôlons, afin de ne pas déranger nos voisins. Faites un effort !" Peine perdue : "Nu, une soif comme celle-là, ce n'est pas n'importe quelle soif ! J'ai soif ! Soif ! Soif !" Enfin le train s'arrête dans une gare. Le passager bondit sur le quai, trouve un robinet d'eau et remplit une grande bouteille qu'il a emportée. De retour dans le wagon, il offre l'eau à la vieille femme, qui boit goulûment. Le train repart. Le passager s'allonge dans sa couchette ; il espère pouvoir enfin dormir. C'est alors que la vieille femme s'écrie : "Oy, oy, oy ! Qu'est-ce

[1] Exclamation courante en yiddisch, qui peut signifier toutes sortes de choses. Ici : "Ah !" et, à la fin de la blague : "N'est-ce pas ?"

que j'avais soif ! Qui a jamais connu une soif comme celle-là ? C'était vraiment ce qu'on appelle avoir soif ! Nu ?"

Heureusement, les Polonais ont emporté beaucoup d'eau, car cette histoire donne très soif. Le soleil ne se décide pas à descendre, comme s'il était engourdi par sa propre chaleur. Pour lutter contre l'ennui poisseux qui épaissit l'air du wagon, les Polonais suivent l'exemple de Sacha et échangent des blagues. Par exemple, l'histoire de M. Weinfeld qui a commandé un poisson au restaurant. Le garçon est tout étonné de le voir parler à voix basse au poisson.

– Vous parlez au poisson ?

– Parfaitement. J'ai appris la langue des poissons à l'université.

– Mais qu'est-ce que vous lui dites ?

– Je lui demande d'où il vient. Il me dit : "De la mer Baltique." Alors je lui demande les dernières nouvelles de la mer Baltique. Il me répond : "Si vous voulez vraiment des nouvelles fraîches, adressez-vous à quelqu'un d'autre. Cela fait des mois que j'étais là-bas."

Et moi, cela fait des années…

Vers la fin de la nuit, nous passons du Turkménistan à l'Ouzbékistan. Nous traversons la ville de Karakul, qui donne son nom aux moutons. On aperçoit les silhouettes noires des maisons et des mosquées, que n'éclaire aucun lampadaire. On dirait une ville fantôme.

À l'aube, le train s'arrête à Boukhara. Maman paraît mélancolique.

– Mon père achetait des tapis et des broderies de Boukhara, avant l'autre guerre… J'espère qu'ils vont tous bien, là-bas…

Nous descendons du train à Samarcande. Le train va jusqu'à Tachkent, qui est la capitale de l'Ouzbékistan. Nous aurions pu atteindre l'objectif que Papa avait évoqué deux ans plus tôt à Saratov, et même aller jusqu'en Chine. Sur la carte de Papa, la Chine n'est qu'à quelques millimètres de Tachkent, c'est-à-dire quelques centaines de kilomètres. Seulement, nous espérons que la délégation polonaise de Samarcande pourra nous aider.

Nous installons de nouveau notre petit campement près de la gare, cette fois-ci dans un terrain vague. Papa et Maman tremblent toujours toutes les quarante-huit heures, mais moins fortement. Ils n'ont rien mangé depuis le beurre fondu. Je ne sais pas quoi faire pour les aider.

Je me souviens de personnages atteints de paludisme dans le roman *Le Goufre Noir*, de Sienkiewicz, qui se passe en Afrique. Non seulement ils tremblaient, mais ils

déliraient. Par moments, je me demande si mes parents ont toute leur tête. Voici qu'ils veulent se débarrasser de nos passeports soviétiques et se procurer de faux certificats de juifs polonais, ornés d'un tampon sibérien, semblables à ceux de nos compagnons de voyage. Max tente de les en dissuader.

– Vos passeports soviétiques… Magnifiques ! Sans paragraphe onze. Des trésors !

– Tu as vu comment ils ont contrôlé l'identité de Marek à Ashkabad. Ils trouvent anormal qu'un citoyen soviétique voyage avec des juifs.

– En plus, je suis recherché parce que j'ai quitté l'usine de Bujnaksk sans autorisation.

– Ils ne te trouveront pas. Trop loin de Moscou. Leur bureaucratie n'est pas efficace. Avec la guerre, en plus.

– Tu dis que leur bureaucratie n'est pas efficace, Max, mais tu as changé de nom pour leur échapper et tu te caches dans ce groupe de juifs. Nous voulons faire exactement la même chose, c'est tout.

– Changer de nom ?

– Ça, non, mais nous cacher dans le groupe, oui.

Max n'a pas réussi à les convaincre. Ils ont dépensé presque tout l'argent de Bujnaksk en billets de train et de bateau. Avec leurs derniers roubles, ils achètent le certificat d'une pauvre juive polonaise morte de maladie à Tbilissi. Papa veut gratter le nom et la date de naissance avec sa cuiller, mais il tremble trop, donc je dois m'en occuper. Je les remplace par le nom et la date de naissance de Maman. Ensuite, je fabrique deux autres certificats en imitant le premier, selon ses instructions, pour lui et pour moi. J'imite le tampon sibérien très soigneusement. Pour la partie circulaire du tampon, je suis le bout arrondi de la cuiller avec mon crayon. Je prends un peu de graisse sous l'essieu d'un camion arrêté près du terrain vague, un peu de terre, et je salis les certificats pour donner l'impression qu'ils ont beaucoup voyagé depuis la Sibérie. Ils ont l'air d'avoir parcouru des milliers de kilomètres !

Papa attend avec impatience la fin de mon travail. Il veut explorer Samarcande pour trouver la délégation officielle polonaise. Nous partons tous les deux. Maman reste au campement pour garder nos sacs et pour se reposer. Près de la gare, nous voyons de grands immeubles dans le style soviétique, mais dès que nous nous approchons du centre de la ville, les rues deviennent plus étroites et les maisons plus basses.

Nous entrons dans le "bazar", un entrelacs de ruelles couvertes bordées par des centaines de petites boutiques, parcourues par des foules bigarrées et bruyantes. Les hommes et les femmes portent une sorte de calotte carrée, brodée de fils multicolores,

qui se nomme (je l'ai appris plus tard) "tioubeteika". Les longs cheveux noirs des femmes sont tressés en une douzaine de fines nattes qui entourent leur visage et tombent dans leur dos. Les gens parlent une langue qui ressemble au turc. Je reconnais des sonorités, et même certains mots, que j'ai entendus chez les Turkmènes de Krasnovodsk et les Azéris de Bakou, qui sont aussi des cousins des Turcs.

Le quartier du bazar est un tel labyrinthe que la délégation polonaise pourrait s'y cacher pendant des siècles – jamais nous ne la trouverions.

Après être sortis du bazar, nous laissons nos jambes nous guider un peu et nous arrivons sur une place immense, fermée sur trois côtés par des bâtiments qui ressemblent à des mosquées. Leurs façades et les dômes qui les surmontent sont entièrement recouverts de carreaux de faïence, dans divers tons de bleu. De toute ma vie, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Papa interroge un passant, qui nous dit que ces bâtiments sont des écoles coraniques fondées par les descendants du grand roi Timour.

Nous repartons en direction du campement. Papa est un peu découragé, parce que nous n'avons pas trouvé la délégation polonaise, mais je suis enchantée. J'ai l'impression d'avoir atterri au milieu d'un conte des mille et une nuits – comme si j'avais voyagé sur un tapis volant.

Alors que nous sommes déjà tout près de la gare, deux miliciens nous demandent nos papiers. Un homme encore jeune qui ne se trouve pas au front, ce n'est pas normal. Nous montrons nos faux certificats. Papa tremble ; je ne sais pas si c'est de fièvre ou de peur. Moi, en tout cas, j'ai l'impression que mes cheveux se dressent sur ma tête. Les miliciens nous rendent les certificats sans rien dire.

Reçue à mon examen de faussaire avec la mention Très Bien !

Papa est très fatigué et veut se reposer. Maman, au contraire, tient à peu près debout. J'ai tellement aimé le bazar et la place aux bâtiments bleus que je lui propose d'y retourner.

Dehors, le soir tombe, mais à l'intérieur du bazar, il n'y a ni jour ni nuit. Mille petites lumières, émises par des lampes à pétrole, répandent dans la pénombre une douce lueur. Alors que Papa a parcouru les ruelles aussi vite que le permettait la densité de la foule, Maman s'arrête devant chaque boutique et examine la marchandise. Elle a toujours aimé les tissus : les soies de Chine, les cotonnades de Madras, les batiks de Java. Elle semble fascinée par les marchandages interminables qui opposent clients et boutiquiers.

Soudain, à ma grande surprise, elle sort de son sac une paire de chaussettes de Papa et les propose à un marchand. Des chaussettes ! C'est absurde – encore le délire de la malaria.

En vérité, elle ne paraît pas du tout folle et marchande le prix avec la dernière énergie. J'essaie de comprendre : mes parents ont dépensé tout leur argent, mais il faut bien manger. Oui, au fond, c'est raisonnable. Nous sommes au mois d'août, il fait atrocement chaud, Papa peut bien marcher pieds nus dans ses chaussures de montagne. Alors que je commence à suivre avec curiosité la transaction, Maman fourre les chaussettes dans son sac aussi brusquement qu'elles les en a sorties, me prend par le bras et m'entraîne dans la foule en murmurant :

– Attention ! Des miliciens…

J'ai l'impression que ce sont les deux mêmes miliciens que tout à l'heure, mais je n'en donnerais pas ma main à couper. Quand nous revenons au campement et racontons notre aventure, tout le monde rit.

– Tu imagines le juge. "Vous avez essayé de vendre vos chaussettes ? C'est un crime contre le peuple ! Ouste, en Sibérie !"

– Ce serait plutôt. "Ouste, à l'asile de fous !"

Ils rient, mais moi, j'ai plutôt envie de pleurer. Nous n'avons plus d'argent, nous n'avons rien à manger, et mes parents, s'ils ne sont pas fous au point de mériter l'asile, se conduisent de façon bizarre, ou au moins excessivement fiévreuse. Qu'allons-nous devenir ? Nous sommes passés de l'Europe centrale à l'Asie centrale. Nous avons abandonné en chemin des valises, un Leica, une automobile Vauxhall, d'autres valises, deux chemises de nuit en soie, deux montres suisses, une pelisse en renard. Nous sommes au bout du rouleau. Seul un miracle peut nous sauver.

– Adèle !

– Jeannette !

Maman se lève et se précipite dans les bras d'une femme qui passait par là. Cela ressemble à sa rencontre d'Ignatiev à Bujnaksk. L'amie de Maman est très élégante. Disons, beaucoup plus élégante que nous. Depuis près de trois ans, nous portons les mêmes vêtements, qui s'approchent tout doucement de l'état de haillons.

– Marek ! Kamounia ! Je vous ai souvent parlé de Jeannette…

Devant notre regard vide, Maman est obligée de nous rafraîchir la mémoire.

– Jeannette Feigenbaum ! À Paris ! À la faculté de pharmacie !

Oui, oui, cela me revient. Jeannette Feigenbaum, que Maman détestait parce qu'elle était prétentieuse et la regardait de haut. Et maintenant, elle l'embrasse comme si elles

étaient devenues les meilleures amies du monde. Ce n'est pas exactement la même comédie qu'avec Ignatiev, car Maman et Jeanette ont les yeux brillants – et pour Maman, ce n'est pas seulement la fièvre. Elles se souviennent des temps heureux de leur séjour en France.

– Adèle ! C'est incroyable ! Cela fait combien de temps ?

– Euh… 1924… Dix-huit ans !

– Tu aimais bien le quartier latin et le jardin du Luxembourg, mais pas la pharmacie. Qu'est-ce que tu es devenue ?

– Biologiste. Je travaille dans les laboratoires.

– Vraiment ? Mais moi aussi ! Au fond, tu en serais arrivée au même point si tu avais continué la pharmacie.

– En plus, je vivrais tranquillement à Paris au lieu de trembler de fièvre dans un terrain vague de Samaracande.

– Avec les Allemands là-bas, ce n'est pas sûr.

– Mais toi ? Tu avais un fiancé à Paris, si je me souviens bien. Il portait un double nom. Jean-Paul ou Jean-Pierre…

– Bah, c'est très loin. Maintenant, je suis mariée. Je ne suis plus Jeannette Feigenbaum, mais Jeannette Zakrjewska.

– Zakrjewska ? Tu es mariée avec Zakrjewski ? Le journaliste de Radio-Varsovie ?

– Lui-même. Ici, il est délégué du gouvernement de Londres pour toute l'Asie centrale. Et moi, je suis responsable médicale de la délégation.

Maman dit que ce Zakrjewski a pris un nom catholique et s'est converti pour pouvoir travailler à Radio-Varsovie. Auparavant, il se nommait Zaks. À Samarcande, c'est un homme très puissant. Il reçoit des vivres et des vêtements des Américains et les distribue aux réfugiés polonais. Jeannette nous donne des bons pour trois kilos de riz, un kilo de sucre, une douzaine de boîtes de conserve, deux robes (pour Maman et pour moi) et deux manteaux. Alors que dix minutes avant l'apparition de cette bonne fée, je me demandais si nous allions mourir de faim ! Je ne peux pas m'empêcher de rire toute seule en pensant à la vente ratée des chaussettes de Papa.

Nous passons quelques jours à Samaracande, dans un coin du hangar où la délégation polonaise entrepose les vivres et les vêtements américains. Jeannette dit qu'il est difficile de trouver du travail pour Papa et Maman, parce qu'il existe très peu de laboratoires en Ouzbékistan. En fin de compte, elle nous parle d'un groupe de Polonais qui habite à Zirabulak, à quatre-vingts kilomètres à l'ouest de Samaracande, dans la

vallée de la rivière Zerafchan. Là-bas, il y a une clinique dirigée par une femme tatare[1], avec deux médecins soviétiques et un médecin polonais, mais pas de laboratoire. Papa et Maman pourraient en créer un, ce qui rendrait bien service à la ville de Zirabulak.

Nous quittons Samarcande au début du mois de septembre 1942 et nous nous installons à Zirabulak. Papa et Maman créent un laboratoire dans la clinique. C'est difficile, au début, parce qu'il faut commander des microscopes et d'autres instruments à Moscou. La patronne de la clinique est grosse et méchante. Mes parents la craignent, mais les fonctionnaires et les bureaucrates aussi, de sorte que le matériel finit par arriver.

L'un des deux médecins soviétiques de la clinique, une femme nommée Ludmila Andréievna, qui s'occupe des accouchements et des bébés, est une exilée comme nous : elle est ukrainienne.

Le médecin polonais, le Dr Wosniak, travaille beaucoup. En plus de son poste à la clinique, il exerce la médecine à titre privé. Papa dit qu'il peut le faire parce qu'il n'est pas fonctionnaire comme les médecins soviétiques. Maman pense que c'est tout de même un peu clandestin. Il déclare qu'il pratique la *médecine occidentale* et demande beaucoup d'argent aux malades. S'ils n'en ont pas, il prend un poulet ou un tapis. Maman connaissait déjà le Dr Wosniak à Varsovie, et ne pense pas grand bien de lui.

Il habite dans une grande maison avec son épouse, Mme Wosniakova, qui a vingt ans de moins que lui et ne fait rien de toute la journée. Ils ont une bonne : une jeune Ouzbek qui s'occupe du ménage et de la cuisine.

Si je sais tout cela, c'est que nous habitons chez eux – ou plutôt, dans une sorte d'étable à moutons accolée à leur maison.

1943. Une école pour les garçons et les filles.

J'ai commencé à écrire dans ce cahier peu après notre arrivée à Zirabulak. Il m'a fallu trois mois pour raconter les trois années mouvementées qui se sont écoulées depuis notre départ de Gdynia. Maintenant, j'en arrive au présent…

[1] Peuple présent à la fois en Asie centrale et en Crimée.

Sur la première page du cahier, j'ai écrit que j'allais bientôt retourner à l'école. Je me demandais dans quelle classe on allait me mettre, mais en vérité, il n'y a qu'une seule classe et un seul professeur dans l'école de Zirabulak.

Nikita Grigoriévitch, notre professeur, est russe. Il a des cheveux couleur de ficelle et de grosses lunettes aux montures d'écaille. Les élèves, eux, sont principalement ouzbeks, mais aussi kazakhs, tadjiks, turkmènes. Certains vivent sous la tente et s'absentent de l'école pour suivre les troupeaux de moutons, d'autres s'en vont pour aider leurs parents à récolter le coton, de sorte que le nombre d'enfants dans la classe varie de trente à soixante. Nikita Grigoriévitch a réparti les enfants en "brigades" selon leur connaissance du russe et des autres matières. Les élèves les plus avancés sont chefs de brigade et aident leurs camarades à étudier.

Moi, je fais partie des grands, puisque j'aurai bientôt quatorze ans. Nous sommes peu nombreux : ici, on quitte l'école très tôt pour aller travailler dans les champs ou sur les marchés. Du coup, bien que je ne sois pas chef de brigade, j'aide les petits à apprendre le russe. Ils ont six ou huit ans. Ce sont les élèves les plus nombreux et les plus assidus de la classe.

Comme Nikita Grigoriévitch ne peut pas suivre le travail de chaque élève dans toutes les matières, il se contente de donner des sortes de leçons particulières dans la matière où l'élève présente les plus grandes lacunes. Moi, il me donne des cours de géométrie et d'algèbre. Quand j'allais à l'école à Varsovie, j'apprenais la multiplication et la division. Nikita Grigoriévitch essaie de m'expliquer des choses beaucoup plus compliquées : la différence entre la médiane et la médiatrice d'un triangle ; la nécessité de faire appel à une mystérieuse inconnue, x, pour résoudre les équations ; l'addition de deux fractions. J'ai beaucoup de mal à tracer un cercle avec un compas. Avec une cuiller, c'est plus facile !

Timour, l'un des chefs de brigade, supervise mon travail quand Nikita Grigoriévitch est occupé ailleurs.

– C'est facile, regarde : "x + 2 = 7", cela veut dire qu'en ajoutant 2 à x, tu obtiens 7. Tu peux donc en déduire la valeur de x.

– Eh bien, x vaut dix-huit.

– Dix-huit ? Comment trouves-tu dix-huit ?

– C'est toi qui l'as dit tout à l'heure.

– Ah, je me souviens. C'était dans un autre exercice. Maintenant, x a changé et tu dois le trouver.

– Tu exagères : tu décides que x change sans me prévenir. Comment puis-je deviner qu'il a changé, moi ?

– Dans chaque exercice, x prend une nouvelle valeur. Si x valait dix-huit dans tous les exercices, on ne dirait pas que c'est "l'inconnue".

– Cela n'a aucun sens. Je n'y arriverai jamais.

– Mais si, tu y arriveras.

Timour est très patient. Sa tête est rasée, comme celle de presque tous les garçons. C'est le moyen le plus sûr d'éviter les poux. Nikita Grigoriévitch lui a demandé de me parler de son homonyme, le grand roi Timour Lang.

– Il vivait au quatorzième siècle. En Europe, vous l'appelez Tamerlan. Tu as vu les écoles coraniques à Samarcande ?

– Sur la grande place ? Oui, je les ai vues.

– Eh bien, ce sont ses descendants, les Timourides, qui les ont bâties. Timour était un grand conquérant. Il est allé jusqu'en Turquie, jusqu'en Syrie, jusqu'en Inde. Les Timourides ont régné longtemps sur la Perse et l'Afghanistan. Si tu vas là-bas, tu y verras des mosquées bleues qui ressemblent aux école coraniques de Samarcande. Ensuite, les Timourides ont fondé la dynastie des Moghols en Inde. C'est un Moghol qui a construit le Taj Mahal.

– On dirait que tu admires Timour Lang.

– Sous son règne, Samarcande était la capitale d'un immense empire.

– Si nous admirons Alexandre le Grand, Genghis Khan, Timour Lang et les autres conquérants, alors il faudrait aussi admirer Hitler, qui est en train de fonder un immense empire appelé le Troisième Reich.

– Ce Hitler, je ne sais pas grand-chose de lui. On nous dit que c'est l'ennemi de l'Union Soviétique, mais est-ce l'ennemi de l'Ouzbékistan ?

Ouh, ce sujet est très délicat ! Plusieurs élèves espèrent la victoire de Hitler. Alors que les communistes promettent l'âge d'or mais ne tiennent pas leur promesse, ces élèves croient que c'est la défaite du communisme qui amènera l'âge d'or. L'Ouzbékistan retrouvera son indépendance et Samarcande redeviendra la capitale de l'Asie comme au temps de Timour Lang ! Cela me rappelle la vieille Mme von Rosen, l'amie de Raïssa Petrovna à Astrakhan, qui était convaincue que les Allemands ramèneraient les disparus de Sibérie.

Nikita Grigoriévitch ne sait pas trop sur quel pied danser. C'est un patriote russe, un bon communiste, mais il ne veut pas apparaître aux élèves les plus grands comme

un propagandiste du Parti ou une sorte d'administrateur colonial. Il veut respecter leur opinion, même s'il ne la partage pas.

En tout cas, il a maintenant une alliée : moi ! Il me demande de raconter les bombardements de Varsovie, pour que les élèves comprennent comment les Allemands se conduisent. Je raconte même la mort de Grand-Père. Comme c'est un secret, je ne dis pas : "mon grand-père", mais : "un vieux monsieur que je connais".

Nous plantons des petits drapeaux sur une carte de l'Union Soviétique accrochée au mur, afin de suivre l'évolution du front. Depuis la fin de l'année 1942, les Allemands n'avancent plus. Ils n'ont pas réussi à prendre Leningrad, qu'ils assiègent depuis plus d'un an. Ils restent bloqués à cent kilomètres de Moscou.

Quand nous avons quitté Bujnaksk, en juillet 1942, ils étaient arrivés à deux cents kilomètres de la ville. C'est là qu'ils se sont arrêtés–au pied du Caucase, sur le fleuve Tcherek.

Pendant que mes parents tremblaient de fièvre à Erevan, une grande bataille commençait à Stalingrad, sur la Volga. En septembre, quand nous sommes arrivés à Zirabulak, la bataille faisait rage. Nikita Grigoriévitch tremblait aussi quand il nous en expliquait l'enjeu.

– Si les Allemands gagnent, nous n'avons plus d'armée à leur opposer. Ils peuvent remonter le long de la Volga, pendre Saratov et encercler Moscou ; ou bien descendre renforcer l'armée du Caucase pour saisir le pétrole de Bakou.

Ses yeux se remplissaient de larmes quand il décrivait les combats.

– Ils pensaient prendre la ville de Stalingrad en quelques jours, mais nos vaillants soldats ont décidé de mourir plutôt que de céder. À peine en reste-t-il quelques milliers. Des soldats d'élite, des miliciens improvisés, des ouvriers et des paysans qui n'ont jamais combattu. Tous résistent côte à côte dans les bâtiments en ruine. Ils vont d'une maison à l'autre en passant par les caves et les égouts, si bien que les Allemands les croient beaucoup plus nombreux qu'ils ne le sont. Des femmes traversent la Volga pendant la nuit pour apporter munitions et nourriture aux héroïques défenseurs de Stalingrad. Eux-mêmes profitent de la nuit pour reprendre aux Allemands leurs gains de la journée. Des chiens porteurs de mines détruisent les chars de l'ennemi.

Plusieurs élèves protestaient.

– Les Russes sacrifient de pauvres chiens sans défense, Nikita Grigoriévitch ?

– Pour sauver des centaines de vies humaines ! Comment faire autrement ?

Au début du mois de novembre, les premiers blocs de glace sont apparus sur la Volga. Nikita Grigoriévitch paraissait plein d'espoir.

– L'hiver est notre meilleur allié ! Les Allemands vont avoir de plus en plus de mal à s'approvisionner en vivres et en munitions.

Vers la fin du mois, il nous a annoncé une grande nouvelle.

– Le 19, nous avons réussi à percer leurs lignes ! Depuis le 22, leur général von Paulus est encerclé à Stalingrad ! Nos troupes reçoivent des renforts de tous les côtés !

En décembre, il était inquiet mais optimiste.

– Depuis plusieurs jours, les Allemands tentent de contre-attaquer, mais nos petits gars tiennent le coup ! Mes enfants, la victoire est proche !

Au début du mois de février 1943, Nikita Grigoriévitch entre un matin dans la classe en courant, euphorique.

– Ça y est ! Von Paulus s'est rendu ! Les armées allemandes du Caucase battent en retraite ! C'est la victoire de la Russie, du communisme et du camarade Staline ! La guerre est bientôt finie.

Mes parents n'osent pas se réjouir autant que lui, car la propagande propose souvent une version déformée des événements. On dirait bien que les Allemands ont subi un revers, mais cela ne signifie pas qu'ils ont perdu la guerre.

Moi, j'ai ma petite idée sur ce qui s'est passé. Les Allemands ont fini par s'aventurer trop loin de chez eux. Je demande à Nikita Grigoriévitch une bassine d'eau et un petit flacon d'huile. Je réalise pour les élèves une expérience que Papa m'a montrée il y a longtemps, dans le laboratoire d'Astrakhan. Je verse une goutte d'huile dans la bassine. Elle s'étale à la surface de l'eau. Elle s'étale de plus en plus, mais au bout d'un moment, elle cesse de grandir.

– Vous voyez, l'huile est formée de petites boules que l'on appelle des molécules. Dans la goutte d'huile, il y a des milliers de molécules. Elles glissent les unes sur les autres et s'étalent à la surface de l'eau. Quand l'épaisseur de la tache d'huile se réduit à une seule molécule, la tache ne peut plus grandir. Maintenant, observez bien… Cette tache très fine est fragile ; je peux la casser facilement avec un couteau. C'est ce qui est arrivé aux Allemands : ils se sont tellement étalés qu'ils ont atteint les limites de leur expansion. Regardez sur la carte… Ils occupent la France, la Belgique, la Hollande, le Danemark et même la Norvège ; ils sont allés jusqu'en Grèce et en Cyrénaïque[1] au

[1] Ce pays s'appelle aujourd'hui la Lybie.

sud ; ils sont arrivés jusqu'au Caucase, à des milliers de kilomètres de Berlin. Plus ils agrandissent leur empire, plus leur armée devient fragile.

Je peux dire que ma démonstration a éberlué les élèves. Ils sont bouche bée ! Ils finissent tout de même par reprendre leurs esprits. Timour, qui est un peu leur porte-parole, car il est grand et parle bien russe, élève une objection.

– Comment expliques-tu que les Russes, qui sont seulement deux fois plus nombreux que les Allemands, se soient étalés sur tout le continent d'Asie ? Leur empire va de ton pays jusqu'à l'océan Pacifique, du pôle nord jusqu'aux montagnes du Pamir. Cela représente bien plus que le double de la surface conquise par les Allemands.

– Euh… Au pôle nord, il y a juste des ours blancs, donc ça ne compte pas…

Me voyant embarrassée, Nikita Grigoriévitch vient à mon secours.

– Aux peuples conquis, les Allemands apportent l'humiliation et l'esclavage. Partout, des patriotes leur résistent, c'est pourquoi ils ont besoin d'une armée et d'une police puissantes. Tandis que l'Union Soviétique apporte aux peuples la délivrance, aux citoyens l'égalité et le bonheur. Ce grand pays ne s'est pas constitué par la force, comme le prétendu troisième Reich allemand, mais avec le libre consentement de tous ses citoyens. Autrement dit, l'huile ne se mélange pas avec l'eau. Le nazisme ne peut pas se répandre, puisqu'il exclut les prétendus peuples inférieurs. Au contraire, le communisme est un système universel, qui abolit les différences et convient à tout le monde.

Je ne sais pas si le discours de Nikita Grigoriévitch a convaincu ses auditeurs. Ou plutôt, je sais qu'il ne les a pas convaincus. En tout cas, moi, avec ma goutte d'huile, j'ai grandi dans leur estime comme si j'avais mis des échasses. Honneur suprême, Timour m'invite à le suivre après la classe.

– Il faut que je te présente à l'Oiseleur.

Je les ai souvent entendu parler de cet oiseleur. J'accompagne Timour et les gars de sa bande – une dizaine de garçons, âgés de sept à seize ans. Nous allons vers la sortie de Zirabulak, qui n'est pas bien loin du centre, et entrons dans une petite maison bâtie en briques de terre séchée. Il fait si sombre à l'intérieur que je ne distingue pas grand-chose pendant les premières secondes. Peu à peu, mes yeux s'habituent à la pénombre. Mon regard est d'abord attiré par une grande cage, parce que j'entends le pépiement de ses occupants dans l'obscurité. Et puis je distingue, sur la banquette appelée Kang que l'on trouve dans de nombreuses maisons, la silhouette d'un adolescent portant une sorte de veste matelassée. Aucun des élèves de l'école ne porte ce genre de veste.

– Tu es Kama, surnommée la Guêpe ? On m'a beaucoup parlé de toi.

– J'ai aussi entendu parler de toi, Chen l'Oiseleur. Pourquoi ne viens-tu jamais à l'école ? Es-tu trop savant pour apprendre encore quelque chose ?

Je viens de dire une bêtise. Je le comprends à l'esquisse de sourire qui apparaît sur le visage de Timour et de ses compagnons. Ils prennent garde de ne pas se moquer ouvertement de moi – les gens d'ici sont très polis, très respectueux de leur prochain. Je sens que la raison pour laquelle l'Oiseleur ne vient pas à l'école est tellement évidente que la bande de Timour se demande si je ne suis pas un peu simple d'esprit… Je regarde autour de moi et je découvre, au bout du Kang, deux béquilles grossières fabriquées avec des branches d'arbre. Les jambes de l'Oiseleur sont repliées sous lui. On les devine très fluettes, incapables de porter un corps humain, inutiles.

– Ce que j'ai besoin d'apprendre, la Guêpe, les oiseaux me l'enseignent. Ils ont vu le monde entier, ils savent beaucoup de choses.

À ce moment-là, un véritable miracle se produit. Un rayon de lumière jaillit de l'ombre et éclaire la cage. Les oiseaux cessent de pépier et se mettent à chanter et à siffler. Cela fait longtemps que je n'ai pas entendu un aussi beau concert. Ma curiosité naturelle me pousse à trouver une explication au mystère… Chen l'Oiseleur tient dans sa main un cordon. Quand il le tire, il ouvre un rideau qui cache une fenêtre haut placée – on dirait un soupirail ou un vasistas. La lumière éclaire faiblement la pièce, mais tout de même assez pour que plusieurs miroirs placés dans un coin du plafond la renvoient vers la cage. Vus de près, ce sont plutôt des bouts de miroirs ramassés sur les tas d'ordure. Le système fonctionne parce qu'ils sont tous orientés de manière à éclairer la cage.

– C'est drôlement malin. Avec plusieurs miroirs, tu as créé l'équivalent d'un miroir concave comme on en trouve dans les télescopes.

– Tu vois, même sans aller à l'école, on peut savoir comment se déplace la lumière.

– Ce sont les oiseaux qui te l'ont enseigné ?

– Non. J'ai lu dans un livre que le savant Archimède a utilisé ainsi les boucliers des soldats pour incendier la flotte romaine pendant le siège de Syracuse.

– Tu as des livres ?

– Mes amis m'apportent des livres de la bibliothèque de l'école. Ainsi, je ne vais pas là-bas, mais l'école vient à moi. Même ton professeur, Nikita Grigoriévitch, est venu me voir plusieurs fois.

– Tu sais ce qu'il a découvert, le savant Archimède ? Je vais te le montrer.

Cette idée me vient parce que Timour a apporté une bassine d'eau, afin que je recommence l'expérience de la goutte d'huile.

Je plonge un crayon tout au fond de la bassine et je le lâche. Il remonte à la surface, bien sûr.

– L'eau pousse le crayon vers le haut. Archimède a découvert que la poussée vers le haut est égale au poids de l'eau que le crayon déplace ; cela veut dire le poids de l'eau qui occupe exactement le même volume que le crayon. Si je mets une pierre dans la bassine, elle reste au fond, parce que son poids est supérieur à celui de l'eau qu'elle déplace.

– Tu viens d'un pays où les écoles sont meilleures qu'ici, la Guêpe !

– Cela fait trois ans que je ne vais plus à l'école. Mes parents essaient de m'enseigner des choses quand ils peuvent. Un jour que j'accompagnais mon père dans le laboratoire où il travaillait, il m'a expliqué le principe d'Archimède. C'est parce que ce principe existe que les bateaux flottent à la surface de l'eau. Il leur faut un grand volume, pour déplacer beaucoup d'eau, mais ils ne doivent pas être trop lourds.

– Nos barques sont en bois, mais il paraît que les Russes fabriquent de grands bateaux en fer qui vont sur la mer. C'est lourd, le fer.

– Le bateau est en fer, mais il est léger, parce qu'il contient beaucoup d'air. Maintenant, je vais déposer une goutte d'huile à la surface de l'eau comme je l'ai fait à l'école.

Chen l'Oiseleur trouve l'expérience très intéressante.

– J'ai lu dans un livre que le capitaine d'un bateau secoué par la tempête jette parfois de l'huile autour du bateau pour apaiser les flots.

– J'ai traversé une tempête en bateau sur la mer caspienne. Le capitaine n'a pas jeté d'huile… J'ai vu de pauvres gens qui se sont noyés.

– Je n'ai jamais vu la mer. Je me demande si je la verrai un jour… Je ne suis jamais allé plus loin que Samarcande. Mes camarades m'ont porté jusqu'au train. J'ai vu la grande place et les écoles coraniques, et aussi le tombeau de Timour Lang. Tu sais ce que signifie Timour Lang ?

– Non.

– Timour le boîteux. Je pense qu'il marchait quand même mieux que moi, sinon il n'aurait pas pu conquérir toute l'Asie.

Papa et Maman sont très contents que je rencontre d'autres enfants. Depuis trois ans, je voyais surtout des adultes et je devenais trop sérieuse.

Je vais souvent chez l'Oiseleur avec Timour et sa bande. Je suis obligée de poser des questions à mes parents et à Nikita Grigoriévitch, de consulter des livres dans la

petite bibliothèque de l'école, parce que Chen l'Oiseleur est plein de curiosité. Il veut savoir comment avancent les automobiles et comment volent les avions. Il me demande de lui décrire le téléphone, la TSF, le cinéma, l'électricité.

Je lui raconte mon voyage. Il peut imaginer les villes d'Europe parce qu'il connait la partie moderne de Samarcande, bâtie par les Russes depuis la fin du dix-neuvième siècle. Je lui dis ce que je sais des pays de l'ouest lointain : l'Allemagne, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, le Canada, le Mexique.

Chen l'Oiseleur est kirghize. Son pays se trouve à plusieurs centaines de kilomètres d'ici, près de la Chine, sur un haut plateau dont l'altitude dépasse trois mille mètres, au milieu de pics presque aussi élevés que ceux de l'Himalaya. Il se plaint que les Soviétiques aient baptisé ces pics "Mont du Communisme" et "Mont Lénine", comme s'ils leur appartenaient.

En vérité, il dit moins de mal des communistes que Timour. Les Ouzbeks sont fâchés parce que le gouvernement de Moscou vient d'ordonner que leur langue soit écrite en caractères cyrilliques, comme le russe, alors que jusqu'ici, ils utilisaient les lettres latines, comme les Turcs. Surtout que leurs voisins, les Tadjiks, qui parlent perse et non turc, peuvent continuer d'écrire leur langue avec l'alphabet arabe. Je suis sûre qu'ils ne seraient pas devenus mes amis si j'étais russe. D'ailleurs, à l'école, je leur enseigne l'alphabet latin en secret.

Maman a trouvé des œufs et de la farine et me fait un beau gâteau d'anniversaire le 8 mars. J'ai quatorze ans.

On dirait que la vie redevient presque normale. Un autre événement extraordinaire se produit ce jour-là. En l'honneur de la journée des femmes, Timour amène sa sœur en classe ! Elle se nomme Aslihan, mais on dit Asli. Elle a huit ans. En la regardant, je pense à ma cousine Elzunia et mes yeux s'emplissent de larmes.

Nikita Grigoriévitch est très étonné de cette arrivée inattendue. Cela fait très longtemps qu'il demande aux élèves et à leurs pères d'envoyer les filles à l'école, afin qu'elles apprennent à parler le russe, ou au moins à lire et écrire leur propre langue. Timour n'a pas besoin de nous expliquer ce qui se passe, car nous le comprenons parfaitement : Asli ne pouvait pas venir tant que le seul professeur était un homme. Maintenant que je suis là, cela change tout.

Je me demande comment je vais m'y prendre, puisque nous ne parlons pas la même langue. Je connais quelques mots de turc. Par exemple, le père de Timour et d'Asli (et

de six autres enfants) est un notable, ce qui se dit “aksakal”, c’est-à-dire “barbe blanche”. Le mot “ak” signifie blanc.

Ce qui est sûr, c’est qu’Asli a bien envie d’apprendre à lire et à écrire. Impatiente, elle saisit le crayon et copie déjà les lettres qu’elle voit au tableau noir. Elle est très habile. Elle dessine sur la feuille des arabesques et des frises mieux que je ne saurais le faire. Timour m’explique que les filles apprennent à broder dès leur plus jeune âge.

– Regarde, c’est Asli qui a brodé ma “tiubeteika”…

La calotte que Timour porte sur la tête est brodée de fils d’argent. Asli porte aussi une tiubeteika, brodée de fils d’or. Pour son premier jour d’école, elle a mis sur sa longue tunique un gilet brodé rouge et bleu.

Les hommes portent un costume à pantalon bouffant appelé “khalat”, en mélange de soie et de coton à motif de rayures. Les femmes portent des tuniques superbes, en soie pure imprimée de fleurs ou d’un motif géométrique flou appelé “nuage”. Maman va parfois à Samarcande, pour acheter des appareils de laboratoire et des produits chimiques. Elle ne se lasse pas d’aller admirer les tissus dans le bazar. Elle m’a emmenée deux fois. Elle m’a acheté des bottes de feutre à la mode ouzbek. Samarcande est à moins de cent kilomètres de Zirabulak, mais le train de voyageurs, qui s’arrête dans les gares pour laisser passer les trains de marchandises, met plus de trois heures.

Quand nous allons à Samarcande, nous ne manquons pas de dire bonjour à Jeannette Zakrjewski, à Max et à nos autres amis.

Jeannette nous parle de rivalités au sein de la délégation polonaise, d’un déménagement, d’une réception à l’occasion de la fête nationale de la Pologne.

Max nous parle du monde.

– Des juifs polonais sont arrivés. La semaine dernière. Des informations sûres. Les Allemands chassent les juifs de chez eux. Les regroupent à Lodz. À Varsovie. Dans des quartiers fermés. Des ghettos. Les conditions de vie sont difficiles. Les enfants meurent. Les vieillards meurent. De maladie. Même de faim. Les Allemands ont pris aux Français l’île de Madagascar. Pour y déporter les juifs. Mais les Anglais tiennent la mer. Les Allemands envoient les juifs ailleurs. Personne ne sait où. On parle de camps.

– Des camps de travail ?

– On ne sait pas.

Au retour, dans le train, je vois que Maman se tamponne les yeux avec son mouchoir. Elle est très inquiète pour toute notre famille qui est restée en Pologne. Elle

ne sait pas que Grand-Père est mort, mais moi je le sais. Peut-être que les autres sont morts aussi.

À force d'entendre parler de personnes qui sont déportées dans des camps de travail en Sibérie et qui ne reviennent jamais, nous finissons par associer le mot "camp" à la mort, comme les mots "poison" ou "cancer". Vers la fin du mois d'avril 1943, Max nous raconte une affreuse histoire de camp.

– Un camp pour les officiers polonais, vous vous souvenez ? En Biélorussie. Au moment du pacte entre Hitler et Staline.

– Oui, ces officiers ont disparu. Le général Anders a dû former de nouveaux officiers pour son armée.

– Les Allemands ont trouvé des cadavres. Officiers en uniforme. Dix mille. Enterrés dans la forêt de Katyn. Près de Smolensk. Les Allemands accusent les Russes. Les Russes accusent les Allemands.

– Les deux en sont capables. Etre tué par l'un ou par l'autre… Quelle importance ?

– Très important, Marek. Ecoutez bien. Sikorski accuse les communistes. Staline se fâche avec Sikorski. Mauvais pour nous. Surtout pour Zakrewski…

– … qui est le délégué du gouvernement en exil de Londres. Je comprends.

– Vos passeports soviétiques. Vous les avez gardés ?

– Ils sont cachés, mais je peux les retrouver.

– Tous nos réfugiés veulent devenir soviétiques. Ceux qui ont du travail. Ceux qui ont une protection. Moi aussi. Pour vous, c'est facile. Puisque vous avez déjà les passeports !

Redevenir soviétiques ? Comme Max, Papa pense qu'il n'y a rien de plus facile. Maman est furieuse.

– J'aime encore mieux aller en Chine à pied ! Au début de la guerre, quand nous avons pris ces passeports, nous ne savions rien de l'Union Soviétique, et d'ailleurs ils nous ont sauvé la vie. Maintenant, c'est différent. Même toi, Marek, tu as compris que ce pays n'est qu'une immense prison. Tu veux que nous nous enfermions nous-mêmes dans la forteresse jusqu'à la fin de nos jours ?

– Tu dramatises toujours.

– C'est ça. Et tous ces Russes qui tremblent à l'idée de la Sibérie et qui pleurent leurs proches, ils dramatisent, peut-être ?

Max se montre très clair.

– Avec des passeports soviétiques, la Sibérie, c'est possible. Un jour. Demain. Si vous restez polonais, c'est la Sibérie tout de suite.

Nous redevenons donc soviétiques. Papa et Maman sont maintenant fonctionnaires du ministère de la Santé, comme Ludmila Andréievna et les autres employés de la clinique.

Ludmila Andréievna vient souvent chez nous. Elle a la nostalgie de l'Europe, mais elle n'a pas le droit d'y retourner. Elle nous raconte son histoire. Ces mystérieux camps de Sibérie, elle y est allée et elle en est revenue.

– J'étais gynécologue-accoucheur à Kharkov. Pendant quelques années, après la révolution, l'avortement était autorisé. Et puis, brusquement, on l'a interdit. De pauvres femmes venaient me consulter : "C'était autorisé hier, c'est interdit aujourd'hui. J'ai déjà six enfants, mon mari est alcoolique. Que faire ?" J'ai continué, j'ai aidé les plus pauvres, les plus malheureuses.

– Tu leur donnais de la quinine ?

– De la quinine ? Mais non, ma jolie Kama, la quinine, c'est pour la malaria. Je faisais autrement. Tu demanderas à ta mère de te l'expliquer… Un jour, une de mes clientes m'a suppliée de l'avorter. Elle avait trompé son mari alors qu'il était en voyage et maintenant elle était enceinte. Comme son mari avait voyagé plus de neuf mois, il risquait de trouver bizarre la naissance d'un enfant. J'ai donc avorté cette femme. Elle se reposait chez moi, elle m'avait dit que son frère viendrait la chercher. On a sonné, mais c'était son mari, qui était milicien. Il m'a arrêtée. Ils avaient inventé toute cette histoire parce qu'elle voulait avorter sans me payer.

Maman est très émue par ce récit.

– Pour économiser un peu d'argent, ils t'envoient en Sibérie !

– Eh oui, c'est comme ça. J'avais quatre enfants, je les ai laissés avec ma sœur. Mon mari avait déjà été déporté avant moi. On l'avait accusé d'être bourgeois. J'ai passé dix ans dans un camp, près d'une mine de charbon. Il faisait atrocement froid en hiver, et l'hiver durait huit mois. Il n'y avait pas assez à manger, les prisonniers tombaient malades et mouraient. Ce qui m'a sauvée, c'est qu'ils manquaient de médecins dans le camp. Ils voulaient garder les prisonniers en vie, puisqu'ils travaillaient à la mine. Ils m'ont donné un poste dans l'infirmerie, où l'on échappait dans une certaine mesure au froid et à la faim. Quand la mortalité devenait vraiment trop forte, ils arrêtaient des gens sous n'importe quel prétexte, à Moscou ou ailleurs, pour les envoyer au camp…

– Tu as peut-être été arrêtée de cette manière. Si ça se trouve, le milicien recevait une prime pour chaque personne qu'il dénonçait.

– Je vois que tu comprends bien le système soviétique, ma chère Adèle. Oui, dans notre beau pays, tout est possible. Je suis sortie du camp au bout de dix ans, mais on ne m'a pas autorisée à rentrer à Kharkov. On m'a "reléguée" en Ouzbékistan.

– Ils avaient besoin de médecins en Ouzbékistan.

– Pas seulement de médecins. Ils veulent russifier cette région. Vous savez qu'ils tentent d'imposer l'alphabet russe. Ils interdisent les coutumes traditionnelles…

Timour et Chen l'Oiseleur parlent souvent des anciennes coutumes. Timour pense que tout allait mieux quand les garçons, au lieu d'étudier à l'école, apprenaient le Coran à la mosquée avec le mollah[1]. Chen n'est pas de cet avis. Il considère que l'école constitue un progrès. Le train qui permet d'aller à Samarcande est bien commode. Sans école, il n'y aurait pas d'ingénieurs pour inventer des machines nouvelles comme les trains et les avions. Dans l'ancien temps, on soignait les enfants par la magie et ils mouraient. Les médecins qui ont étudié à l'école, comme Ludmila Andréievna, sauvent la vie des enfants.

– Tu as déjà vu des femmes en tchatchvan, la Guêpe ?

– Tu veux dire le grand voile noir, qui ressemble à une tente ?

– Il est devenu rare, parce que les communistes l'ont interdit. Ils ont bien fait. C'est une sorte de prison, comme les cages de mes oiseaux. Ma mère l'a porté quand elle était jeune. Le tchatchvan est fabriqué avec des crins de cheval. Les crins sont un peu plus écartés devant les yeux, mais on ne voit presque rien, comme s'il faisait toujours nuit.

– C'est dommage de cacher le visage des femmes, et aussi leurs vêtements, qui sont si beaux. J'aime beaucoup les motifs "nuages" sur les tuniques.

– Je suis content que tu enseignes aux filles. Elles sont aussi intelligentes que les garçons…

– … ou même plus !

– Sans doute… C'est donc une bonne chose qu'elles apprennent à lire et à écrire.

D'autres filles ont suivi l'exemple d'Asli. J'ai une dizaine d'élèves, maintenant. L'une d'elles, Nuray, est la propre sœur de Chen, mais elle ne parle jamais de son frère.

Chen l'Oiseleur n'habite pas chez ses parents. Je le trouve un peu étrange. Est-ce à cause de sa paralysie ? Un jour, je lui demande pourquoi il vit tout seul dans sa maison.

– Seul ? Comment peux-tu dire que je suis seul ? Regarde et écoute mes amis !

---

[1] Religieux musulman.

Il tire le cordon pour lever le rideau. Un rai de lumière éclaire les oiseaux, qui se mettent à chanter. En dehors de la cage principale, il possède plusieurs petites cages rangées sur la terrasse de la maison. Les unes sont pleines d'oiseaux, les autres sont vides. Des garçons de la bande de Timour montent sur la terrasse pour nourrir les oiseaux et nettoyer les cages. Chen leur demande parfois de redescendre la cage rouge, ou bien la cage à boule d'argent.

Maintenant que nous sommes de vieux amis, Chen me laisse assister à ses leçons de musique. Il enseigne le chant aux oiseaux. Il m'explique que si certaines sortes d'oiseaux savent chanter dès leur naissance, d'autres apprennent en imitant leurs parents. Il lui faut des oisillons de la deuxième sorte, capturés très jeunes.

La première fois que j'ai vu et entendu Chen siffler et roucouler, j'étais absolument ébahie. Je n'arrivais pas à comprendre comme il produisait les sons. Il tord et plie sa langue comme si elle était en caoutchouc. Il emploie aussi des petits brins de roseau et diverses herbes et feuilles. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que les oiseaux l'imitent à la perfection – sauf qu'ils se passent des accessoires.

Chen travaille autant que Nikita Ivanovitch, en vérité. Il y a toujours dans la maison deux ou trois garçons de la bande de Timour, qui lui servent d'assistants, montent sur la terrasse pour aller chercher une cage, apportent de l'eau du puits, préparent le repas des oiseaux et le sien.

Quand je vois les oisillons qui apprennent la musique auprès de Maître Chen, je pense aux leçons de piano que me donnait Tamara à Astrakhan, et je suis bien triste. Cela fait un an et demi que je n'ai pas joué mon Bach quotidien…

Au printemps, la vallée enchantée du fleuve Zerafchan se couvre de fleurs. La terre est si fertile et si bien irriguée qu'elle produit deux récoltes par an. Les Russes ont planté du coton dès le dix-neuvième siècle, mais les Ouzbeks cultivent aussi du riz, des légumes, des fruits, du thé. Leur plat préféré, qui se nomme "plof", est un riz aux carottes et au mouton. Le riz est très fin, bien meilleur que celui que nous mangions parfois en Pologne. Le thé n'a pas non plus le même goût que le nôtre. Chen dit que c'est du thé vert, alors que le nôtre est torréfié. On le boit sans sucre.

On mange aussi des pâtés de viande, des pâtés fourrés aux oignons et aux épices que l'on nomme "manty", des gâteaux au miel.

J'ai même trouvé sur le marché de Zirabulak des petites boules blanches faites avec du lait condensé. C'est une recette qui remonte à Genghis Khan : les Mongols les

emportaient comme provisions quand ils chevauchaient sur la steppe. Ce n'est pas mauvais, mais je préfère le lait concentré au pétrole de Maman !

Mme Wosniakova, la femme du médecin polonais chez qui nous habitons, vient nous voir pour se distraire, car elle ne fait pas grand-chose de ses journées. Ah, si seulement il y avait des cinémas et des cafés à Zirabulak, comme à Varsovie ! La ville compte bien quelques maisons de thé, appelées "tchaïkana", mais on n'y voit jamais aucune femme.

Tout en fumant des cigarettes d'un air nonchalant, Mme Wosniakova nous raconte une aventure ridicule arrivée à son mari.

Parmi les réfugiés polonais de Zirabulak, certains n'ont pas trouvé de travail. Peut-être n'essayent-ils pas vraiment d'en trouver. Ils vivent de divers trafics, de marché noir. Ils volent des sacs de farine dans les trains de marchandises qui s'arrêtent à la gare. C'est une chose que mon ami Chen reproche aux Russes : ils ont tellement développé la culture du coton qu'il faut importer de la nourriture, malgré la merveilleuse fertilité de la vallée. Du riz, il y en a assez, mais la farine pour les galettes de pain vient de Russie.

Donc ces voyous volent ce qu'ils trouvent dans les trains ou ailleurs. Certains sont juifs polonais, d'autres simplement polonais. Comme tous les voyous, ils s'intéressent aux gens riches. Et qui est plus riche, ici, que le Dr Wosniak ? Chacun sait que ses consultations privées de *médecine occidentale* lui rapportent énormément d'argent.

Un jour, un inconnu se présente chez le docteur de la part de Karol (l'un des voyous).

– Karol m'a conseillé de venir vous voir. Il m'a dit que vous êtes quelqu'un qui sait reconnaître une bonne affaire.

– Vous voulez me proposer une bonne affaire ?

– Exactement. Je pense que vous devriez faire venir votre charmante épouse. Je l'ai vue en entrant. Cette affaire lui plaira, croyez-moi.

Le Dr Wosniak va chercher sa jeune épouse. Elle n'est pas mécontente qu'il se passe enfin quelque chose dans la maison, car elle s'ennuie.

– Regardez, mon cher Docteur, ma très chère Mme Wosniakova : dans cette petite sacoche rose, il y a des roubles en or d'avant la révolution. Soixante-deux pièces. Admirez, mes chers. Cette effigie est celle du tsar Nicolas II, que les Bolchéviques ont assassiné. La sacoche est en reps. Comme vous êtes des connaisseurs, vous savez que

c'est le meilleur tissu pour conserver de l'or. Eh, qu'est-ce que c'est ? J'entends du bruit…

– Ne vous inquiétez pas. C'est la bonne qui range le salon.

– C'est que ce trésor… Ne me demandez pas comment il est arrivé dans mes mains. Je ne peux pas le conserver. Il est préférable que je m'en débarrasse au plus vite. Combien pensez-vous que valent ces soixante-deux pièces d'or ?

– Ma foi, cela vaut beaucoup, j'imagine…

– Au bas mot, cinquante mille roubles d'aujourd'hui. Je me suis renseigné, c'est une estimation sérieuse. Je vous laisserais bien quelques jours pour que vous puissiez vérifier ce chiffre, mais c'est impossible. Comme je suis pressé (ne me demandez pas pourquoi), je vous cède les pièces pour vingt mille roubles. La bonne ne peut pas nous entendre ?

– Non non, d'ailleurs elle ne comprend pas le polonais.

– Vingt mille roubles. C'est une petite somme pour vous, mon cher Docteur. Vous portez un bien joli rubis au doigt, chère Mme Wosniakova.

– Je vous remercie.

– Que pensez-vous de ma proposition, Docteur ?

– Je reconnais qu'elles valent bien cinquante mille roubles, peut-être même plus. Seulement, je ne pourrai pas les revendre. J'attirerais l'attention. On se retrouve en Sibérie pour moins que cela.

– La guerre est bientôt finie. Vous les emporterez en Pologne. Considérez-les comme un capital qui vous permettra d'ouvrir un cabinet de médecine à Varsovie.

– Bon, cela ne sert à rien de tergiverser… J'accepte.

– Vous ne regretterez pas votre décision. Puisque je vais recevoir vingt mille roubles, je me permets de vous faire une proposition, chère Mme Wosniakova : vendez-moi votre rubis !

– Impossible, Monsieur, car je le tiens de ma pauvre mère. C'est un souvenir, vous comprenez.

– Je comprends. Revenons à notre affaire. Etes-vous sûrs que la bonne ne regarde pas par la trou de la serrure ?

– Je peux vérifier.

– Ne vous donnez pas cette peine. Ecoutez, Docteur, on n'est jamais trop prudent. Accompagnez-moi à l'arrêt de l'autocar. Nous ferons l'échange dehors. Il n'y aura pas de témoin…

Le Dr Wosniak va chercher vingt mille roubles. Les deux hommes sortent ensemble. Le docteur donne l'argent et reçoit le sac en reps rose. Il rentre à la maison, un large sourire sur son visage. Il veut contempler son trésor. Hélas, quand il ouvre la sacoche, quel malheur, quelle affreuse surprise ! Elle contient des pièces de fer…

Quand elle en arrive à ce moment de son récit (que nous avons entendu plusieurs fois), Mme Wosniakova précise que le bandit possédait deux sacs en reps rose – comme si nous ne l'avions pas compris.

Quelques jours plus tard, le Dr Wosniak rencontre Karol le voyou en ville.

– Ah, Docteur, j'ai fait un curieux rêve. J'ai vu une femme qui portait un bien joli rubis au doigt !

Au début, je pensais que les élèves qui cessaient de venir à l'école pendant un mois ou deux aidaient leurs parents à repiquer le riz, ou bien emmenaient les moutons dans la montagne. Dès que j'ai commencé à fréquenter les élèves en dehors de la classe, j'ai compris qu'ils voulaient simplement rester libres. Ainsi, deux membres de la bande de Timour ont disparu, en même temps que plus de la moitié des oiseaux de Chen. Je suppose que les garçons sont partis vendre les oiseaux. Je me demande qui achète des oiseaux virtuoses, de nos jours. C'est qu'il n'y a plus de calife à Bagdad comme au temps des mille et une nuits.

Il faut recruter de nouveaux oisillons pour remplacer les oiseaux vendus. Timour m'informe que je suis invitée à assister à la capture, demain matin à l'aube. Je devrai manquer l'école, moi aussi.

Pour la première fois, je vois Chen sortir de chez lui. Timour le porte sur son dos. Quand il est fatigué, il confie sa charge à l'un de ses compagnons. Un petit porte les branches qui servent de béquilles.

Nous traversons un champ de melons, puis une grande vigne, et arrivons à l'orée d'une jungle d'arbres bas et de buisson épineux. Timour et ses compagnons ramassent quelques branches et les ajoutent aux béquilles pour construire une sorte de plate-forme, sur laquelle ils installent Chen. Ils examinent les premiers arbres de la jungle, c'est-à-dire ceux qu'ils peuvent atteindre facilement. J'ai l'impression qu'ils caressent les branches des arbres. C'est peut-être un rite spécial de la chasse aux oiseaux.

Maintenant, Chen se met à roucouler et à siffler, en s'aidant de ses bouts de roseau, comme pendant les leçons de chant. Il me semble que les sons et les mélodies ne sont pas les mêmes que pendant les leçons. Je me suis habituée à la musique de Chen, je trouve même que sa répétition devient peu à peu envoûtante, mais elle ne ressemble

pas du tout à ce que nous appelons de la musique. Peut-être que le flûtiste de Hamelin jouait ce genre de musique pour attirer les rats.

Si je pense au flûtiste de Hamelin, c'est parce que les sifflements de Chen attirent bel et bien des oisillons. Ils sont nés au printemps et savent tout juste voler. Avec leurs petites plumes ébouriffées, ils ressemblent à Papa quand il se lève et ne s'est pas encore peigné les cheveux. Ils s'approchent timidement, hésitent, se rapprochent. Leur curiosité est trop forte : ils se posent sur les branches des arbres bas pour écouter le concert.

Pauvres petits ! Je me demande comment Chen va les capturer. Vont-ils venir se poser sur ses bras ? Si Timour et les autres avaient des filets à papillons, ce serait plus facile.

Je suis prise de pitié en pensant que les oisillons seront bientôt enfermés dans une cage de fer. Je me souviens de la chanson d'Elzunia.

Envole-toi, bel oiseau
Cache-toi dans les roseaux
Prends ces graines
Emporte ma peine.

Les petites boules de plumes sont de plus en plus nombreuses. Où est Elzunia ? Les Allemands l'ont-ils prise pour l'enfermer dans un camp ?

Je suis tellement émue par le sort des oisillons que je ne peux pas m'empêcher de chanter la chanson à voix basse. Les compagnons sont absolument silencieux, afin que la musique de Chen soit bien audible. Du coup, tout le monde peut entendre ma chanson, y compris les oiseaux… Ils prennent peur, d'un seul coup, et se mettent à battre leurs petites ailes. Mais que se passe-t-il ? Ils ne peuvent plus voler ! Les compagnons s'approchent d'eux, les saisissent un par un et les fourrent dans des sacs de toile. Je comprends… Au moment où je croyais que les garçons caressaient les branches, ils les enduisaient de glu !

En fin de compte, mon intervention a peut-être hâté très légèrement le dénouement. Je me sens un peu bête. Je voulais seulement chanter dans ma tête…

Ah, mais Chen, Timour et les autres veulent entendre de nouveau ma chanson. Bientôt, ils la savent tous. C'est une excellente chanson pour la chasse aux oiseaux ! Certes, il ne faudrait pas la chanter plus tôt que je ne l'ai fait…

Chen m'assure qu'au moment où il siffle et roucoule pour attirer les oisillons, il prononce une prière dans sa tête à leur intention, afin qu'ils lui pardonnent sa cruauté.

– Je ne peux pas remplacer ma prière par ta chanson, parce que je suis déjà en train de faire de la musique, mais Timour et les petits pourraient essayer… Dis-moi, la Guêpe, est-ce une chanson de ton pays ?

– Non, c'est ma cousine Elzunia qui a inventé les paroles. La musique est une berceuse juive.

– Justement, je voulais te dire que cela ressemble aux mélodies de nos musiciens juifs.

– Vous avez des musiciens juifs ?

– Oui, ils jouent dans les fêtes et pour les mariages. Ils habitent ici depuis très longtemps. On dit qu'ils étaient déjà là quand Iskandar est venu. Iskandar, tu le connais sous le nom d'Alexandre le Grand.

– Les juifs sont tous musiciens ?

– Mais non. Si tu vas au bazar de Samarcande, tu verras beucoup de juifs. Ils sont orfèvres et joailliers, ils font la teinture de la soie, ils vendent du thé.

Je suis allée souvent au bazar de Samarcande, mais je n'ai pas remarqué ces juifs. S'ils vivent ici depuis plus de deux mille ans, ils ont sans doute les yeux bridés comme les Ouzbeks et les Tadjiks.

Je n'ai pas dit à Chen que je suis juive. Pour les habitants de Zirabulak, les réfugiés polonais sont des étrangers qui ne sont pas russes. Ce qui est sûr, c'est que nous ressemblons plus aux Russes et aux Européens de l'ouest qu'aux juifs du bazar.

L'été est très chaud. Les garçons se baignent dans la rivière, mais je sens bien que je n'ai pas le droit de les imiter, parce que je suis une fille.

Au mois de juin, des montagnes d'abricots envahissent les marchés. "Uriuk", l'abricot, est le fruit préféré des Ouzbeks. Les collines situées au sud de la rivière sont couvertes de grands vergers d'abricotiers. Dès que l'on entre chez quelqu'un, il vous propose "uriuk" ! On trouve aussi sur les marchés des pommes, des pêches, des cerises.

En juillet, les melons et les pastèques apparaissent. Les gens les suspendent au plafond dans des sortes de filets et les conservent ainsi jusqu'à l'hiver.

Ensuite, c'est le temps du raisin et des mûres. Tous les champs de coton sont bordés de mûriers, et aussi les routes. Les feuilles servent à nourrir les vers à soie.

Nikita Ivanovitch dit que les Allemands ont reçu des renforts. Ils ont mal résisté à l'hiver russe, ils ont reculé à Stalingrad et dans le Caucase, mais avec le retour du beau temps, ils campent sur leurs positions. Les Russes préparent tranquillement une grande

offensive. Les usines de l'Oural fabriquent des chars et des avions par centaines. L'armée rouge est devant la ville de Kharkov, en Ukraine.

La malaria de mes parents s'est atténuée peu à peu. Il leur arrive encore de trembloter, mais ils le prennent en riant, donc je pense que cela ne les gêne pas trop.

Vers la fin de l'été, Maman goûte des raisins non lavés au marché de Zirabulak. Des bactéries s'installent dans son intestin. Elle reste couchée pendant trois semaines. Elle maigrit de dix kilos.

Pendant ce temps, je m'occupe de notre petit intérieur et je prépare les repas. J'essaye de faire du plof, du riz au carottes et au mouton, pour Papa et pour moi, parce que le Dr Wosniak m'a conseillé de nourrir Maman avec l'eau de cuisson du riz. Cela a l'air simple, le plof, pourtant le mien est loin d'être aussi bon que celui que servent les gargottes à deux roubles de Zirabulak.

La patronne de la clinique, la grosse femme tatare, est très satisfaite du travail qu'ont effectué mes parents pour créer le laboratoire. Désirant marquer sa reconnaissance, elle donne à Papa un gramme entier d'un médicament très rare et très cher appelé sulfamide. C'est grâce à ce médicament que Maman peut guérir.

Les Russes repoussent l'armée allemande qui se trouvait près de Moscou. En septembre, ils réussissent à reprendre la ville de Smolensk, ainsi que celle de Kharkov.

Presque tous les réfugiés polonais de Samarcande ont acquis la nationalité soviétique. Comme Staline ne reconnaît plus le gouvernement polonais de Londres, la délégation officielle de Samarcande n'a plus d'existence légale. Zakrewski, qui est resté polonais parce qu'il se croyait protégé par son poste de délégué, a été déporté en Sibérie. Jeannette Zakrewska se cache je ne sais où.

Max nous dit au revoir.

– Je vais à Moscou. Grandes manœuvres. Sikorski, c'est fini. Les Russes tirent les ficelles. Le général Anders quelque part dans les sables de Cyrénaïque. On parle de Berling. Un autre général. Une armée de libération de la Pologne. Soutenue par les Soviétiques. Vous comprenez ? Ils ont trouvé des Polonais. En Sibérie. À droite, à gauche. Ils ont aussi besoin de cadres. Comme moi. Comme vous. Nous nous reverrons…

Les deux garçons qui étaient partis vendre des oiseaux sont revenus. Au moment de leur disparition, j'avais soupçonné un mystère. Il me semblait que je ne devais pas

poser de questions, demander qui achetait les oiseaux et où. Pourtant, à leur retour, ils racontent volontiers leur voyage : ils sont allés en Chine, rien que ça.

Je leur demande s'ils ont vu des mandarins, des pousse-pousse, la Grande Muraille. Il me regardent d'un air étonné : Quelle muraille ? Ces mots n'évoquent rien pour eux. J'essaie même de dessiner un pousse-pousse et un mandarin coiffé d'un chapeau conique. Non, jamais vu ça… Ils décrivent la Chine : c'est exactement comme ici ! Les Chinois sont ouzbeks, tadjiks et kirghizes. Ils mangent du riz au mouton. Les maisons sont faites de briques crues. Dans le bazar couvert, on trouve des assiettes de porcelaine et des soieries. Les paysans viennent vendre leurs melons au marché. La ville s'appelle Kashgar.

Chen l'Oiseleur, qui est très savant, surtout quand on pense qu'il ne sort jamais de chez lui, connait les différentes Chines.

– La Grande Muraille, c'est très loin d'ici. Au-delà de la Grande Muraille vivent les Chinois dont parlent les livres. Ils se nomment eux-mêmes les "Han". Si tu veux comparer la Chine à l'Union Soviétique, les Han sont comme les Russes. Ils ont vaincu et conquis les autres peuples.

– Ce n'est pas difficile, pour les garçons, de passer les frontières ?

– Jusqu'à Samarcande, ils voyagent dans un train de marchandises, ou bien ils marchent sur la route et espèrent qu'un camion voudra bien les emmener. Quand ils arrivent dans les montagnes du Tadjikistan et du Kirghiztan, ils suivent des petits sentiers, loin des postes-frontières. Derrière les montagnes se trouve un grand désert. Depuis toujours, les caravanes font halte à Kashgar, au milieu du désert. La route qui va de Samarcande à Kashgar est très ancienne. Les livres la nomment "route de la soie". Déjà à l'époque de l'empire romain, des caravanes apportaient des tissus de soie jusqu'en Turquie. Les empereurs romains portaient des vêtements en soie de Chine.

– Les garçons vendent les oiseaux dans le bazar de Kashgar ?

– Ils les vendent à mes cousins. Les villes du désert ressemblent aux nôtres. Elles ont une mosquée, car leurs habitants sont musulmans, comme nous. Les quartiers anciens, où habitent les Ouzbeks, les Tadjiks et les Kirghizes, sont entourés par des quartiers modernes bâtis par les Han. À l'école, des instituteurs Han enseignent le chinois, comme ici Nikita Ivanovitch enseigne le russe. Les Han ne sont pas communistes, c'est la seule différence. Ils n'interdisent pas la religion. Eux-mêmes observent leur propre religion. Ils adorent leurs ancêtres et un dieu qui s'appelle Bouddha.

– Et tes cousins de Kashgar, que font-ils avec les oiseaux ?

– Ils les revendent aux Han, qui les expédient au-delà de la Grande Muraille.

– J'aimerais bien suivre la route de la soie, franchir les montagnes, traverser le désert, et puis escalader la Grande Muraille et aller jusqu'à Pékin. Il faudrait d'abord que la guerre soit finie. Ensuite, j'irai aussi en Amérique du nord, chez les cowboys et les Indiens, et en Amérique du sud. Tu as entendu parler de la Patagonie ?

– Patagonie ? Est-ce un pays ?

– C'est une région de l'Argentine, tout au sud de l'Amérique du sud. J'ai lu un livre, Les Enfants du Capitaine Grant, dont les héros vont en Patagonie. Je voudrais aller partout. Pas toi ?

– Peut-être que je passerai toute ma vie dans cette chambre.

– Oh, excuse-moi, Chen, je n'ai pas pensé… Pardonne-moi…

– Je ne suis pas malheureux, la Guêpe. Je ne voyage pas, mais j'imagine les pays lointains. Peut-être serais-je déçu si je les voyais. Je vais te raconter une histoire qui vient de Chine. Il y avait un singe doté de pouvoirs magiques. Il pouvait nager dans la mer, voler dans le ciel, devenir un géant ou un nain à volonté. Il aimait jouer des tours aux petits dieux qui vivent entre le ciel et la terre, et même aux terribles démons des montagnes, car il ne craignait personne. Quand on lui demandait qui il était, il répondait : "Le Singe Égal du Ciel !" Un jour qu'il est assis dans la main de Bouddha, il se met à se vanter comme à son habitude : "Sous prétexte que toutes les créatures t'obéissent, tu prétends que tu possèdes le monde et que rien de ce qui s'y passe ne peut t'échapper. Mais moi, le Singe Égal du Ciel, je peux aller de l'autre côté du monde en trois bonds, et revenir si vite que tu n'auras pas eu le temps de cligner de l'œil !" Bouddha sourit en entendant ces vantardises et dit : "Fais-le donc, petit singe, si ça t'amuse." Aussitôt, le singe fait un saut prodigieux et disparaît derrière l'horizon. En trois bonds, il arrive de l'autre côté du monde. Il n'y a là qu'un vaste désert ocre, au milieu duquel se dresse un arbre immense. "Et voilà !" crie joyeusement le singe. Mais avant de rentrer, il se gratte le crâne : "Ce Bouddha est renommé pour sa mauvaise foi. Il pourrait refuser de croire que je suis venu jusqu'ici. il vaut mieux que je laisse une trace de mon passage…" L'impertinent petit singe n'hésite pas à faire pipi au pied de l'arbre, puis il bondit de nouveau jusqu'à la main de Bouddha. "Alors, qu'est-ce que tu dis de cela ? Je suis allé de l'autre côté du monde en trois bonds et je suis revenu tout aussi vite. Connais-tu quelqu'un d'autre qui soit capable d'accomplir un tel exploit ?" Bouddha, souriant toujours avec indulgence au singe assis sur sa main, lui montre un petit poil près de son pouce. Le singe s'en approche. De la racine du poil se dégage une faible odeur de pipi.

– Un poil dans la paume de la main, c'est difficile à imaginer. Peut-être était-il assis sur le dos de la main de Bouddha.

– Que ce soit la paume ou le dos, tu as beau voyager, parcourir l'Europe et l'Asie, tu ne quittes pas la main de Bouddha. Ici, on dirait plutôt la main d'Allah, mais c'est la même chose. Toi, je ne sais pas comment s'appelle ton Dieu…

– Je crois que nous ne pouvons pas connaître le nom du Maître de l'Univers, car sa nature nous dépasse et nous échappe, mais je veux bien admettre que je suis assise dans sa main. Il faudrait demander à Nikita Ivanovitch ce qu'il en pense. Dans quelle main les communistes restent-ils quand ils voyagent ?

– Dans celle de Karl Marx[1], je suppose…

En rentrant chez moi, je retrouve dans la poche de mes pantalons le bout de papier sur lequel j'ai dessiné un pousse-pousse.

Ce dessin me donne une idée… Le lendemain, je vais avec Timour jusqu'au terrain vague qui borde la gare des marchandises. On trouve là certains de ces Polonais qui n'ont pas de travail et vivent d'expédients. J'ai emmené Timour, car il ne serait ni prudent ni convenable pour une jeune fille de s'aventurer seule parmi ces voyous. Je leur demande si le célèbre Karol ne rôde pas dans le coin.

Je ne vois aucun téléphone, mais les nouvelles se propagent vite : moins de cinq minutes après notre arrivée, Karol s'avance vers nous d'une démarche nonchalante, comme s'il se promenait et passait dans la région par hasard.

– Vous me cherchez ? Puis-je vous aider en aucune manière, chère Demoiselle ?

– Oui, monsieur Karol. Nous avons besoin de deux roues de bicyclette. Il me semble qu'il existe à Samarcande une sorte de marché des chiffonniers, où l'on trouverait peut-être des objets de ce genre. Je ne vais pas souvent à Samarcande et j'ignore où se trouve ce marché. J'ai pensé que vous le saviez certainement, et pourriez acheter les roues pour nous.

– Je peux trouver deux roues de bicyclette, chère Demoiselle, à Samarcande ou ailleurs. J'imagine que vous ne tenez pas absolument à ce qu'elles viennent du marché des chiffoniers.

– C'est-à-dire… Je ne voudrais pas que vous les voliez à un pauvre homme qui a besoin de sa bicyclette pour aller travailler.

---

[1] Philosophe allemand du XIXème siècle, considéré comme l'inventeur du communisme.

– Je peux les voler à un riche ?

– Euh… J'aimerais mieux que non… Nous avons de l'argent…

– Vous me payerez quand je vous les apporterai. En ce qui concerne leur provenance, je ne vous dirai rien. Cela ne vous regarde pas, au fond.

Quelques jours plus tard, un envoyé de Karol m'aborde à la sortie de l'école : les roues sont arrivées. Je préviens Timour. Nous achetons les roues. Le père de l'un des petits est forgeron et mécanicien. Il nous prête son atelier. Avec les roues de bicyclette, quelques morceaux de fer et des planches de bois, nous fabriquons un pousse-pousse.

À vrai dire, l'étrange véhicule que nous avons créé ressemble encore moins à un pousse-pousse authentique que mon dessin. Cela n'a pas d'importance. Il roule ! Je l'essaie (Timour fait le coolie). Ça marche !

Quand Chen l'Oiseleur m'a raconté l'histoire du singe, j'ai pensé qu'il ressemblait lui-même à un Bouddha souriant et serein. Sa tête rasée de près, ses joues rondes et ses yeux bridés accentuent encore la ressemblance. Je ne l'ai jamais vu en colère. Même quand il rit, il contrôle son expression. Il n'a pas encore vingt ans, mais il paraît aussi sage qu'un aksakal, un vieillard à barbe blanche. Ah, mais le jour où nous apportons le pousse-pousse, je lis de l'étonnement sur son visage pour la première fois. Des larmes emplissent ses yeux. Quelques unes débordent sur ses joues. Il ne ressemble plus à Bouddha l'impassible…

Nous allons faire un petit tour le long des champs de coton. Dimanche prochain, nous passerons la journée au bord de la rivière.

Nous avons acheté des pâtés de viande, des pâtés aux oignons manty, des galettes de pain, des gâteaux au miel. Nous partons de bon matin.

Nous ramassons des mûres le long du chemin. Nous chantons *Envole-toi bel oiseau*. Les garçons se disputent l'honneur de tirer le pousse-pousse.

L'été s'achève. La chaleur est moins brutale ; le vent qui souffle du sud, que l'on nomme "l'Afghan", a quelque chose de caressant. L'eau de la rivière est grise, presque blanche. Les garçons enlèvent leur costume à pantalon bouffant "khalat". En guise de culotte, ils portent une sorte de longue écharpe entortillée entre leurs jambes. On dirait un turban. Les voici déjà qui plongent dans la rivière et nagent comme des petits chiens.

Ils s'arrêtent et ouvrent de grands yeux en voyant que je me déshabille, moi aussi. Je suis une étrange étrangère, c'est entendu, mais tout de même !

En prévision de ce bain, j'ai mis un tricot de corps et un caleçon long d'hiver sous mes vêtements. Je ressemble à ces baigneuses que l'on voit dans les films muets, ou

sur les cartes postales du début du siècle. De toute façon, je ne possède pas de maillot de bain. Où pourrais-je en acheter ? Ce n'est pas le genre de vêtement que l'on trouve dans le bazar de Samarcande.

Je plonge dans l'eau tiède et je nage le crawl comme je le faisais à Orlowo. Cela fait beaucoup d'événements stupéfiants pour une journée : Chen l'Oiseleur se promène en pousse-pousse ! Kama la guêpe nage comme un poisson !

Aïe ! Je n'ai pas nagé depuis quatre ans, en vérité. Je n'ai pas oublié, mais je sens que mes bras et mes jambes seront tout endoloris demain…

Heureusement que le soleil de midi est brûlant, car ma tenue de bain ne sèche pas vite ! Les garçons allument un feu pour réchauffer les aliments. Après le déjeuner, ils essayent de m'enseigner une chanson ouzbek. Je reconnais certains mots : *arvat* (femme), *kouzoul* (rouge, ou beau), *aïdin* (lumière). Chen m'explique que cela parle des femmes à la rivière, dont le rire se mêle à celui de la cascade. Tout en chantant, nous dansons une ronde un peu lente en frappant des mains. Si j'étais restée en Pologne, j'irais au bal et je danserais la mazurka…

Pour faire l'intéressante, je chante *À la Claire Fontaine*, une chanson que m'a enseignée *Mademoiselle* il y a bien longtemps. Mes amis apprécient qu'il soit question d'une baignade et d'un rossignol, mais ils trouvent la musique bizarre et les sonorités de la langue française comiques. Nous comparons les langues : je dis quelques mots en allemand, puis en anglais ; l'un des petits, qui est Tadjik, prononce trois phrases dans sa langue, proche du perse. Les garçons qui reviennent de Kashgar disent bonjour en langue han : *Ni hao* ! Ils écrivent des caractères chinois : le milieu (qui désigne la Chine), l'homme, la rivière, la montagne.

Nous sommes tous très heureux de nager, de courir, de chanter, de danser, mais Chen l'Oiseleur, bien qu'il ne nage et ne courre pas, est encore plus heureux que nous. La joie qui illumine son visage est si émouvante à voir que je me sens par moments au bord des larmes. Je me retiens de pleurer, car j'aurais l'air vraiment ridicule.

J'ai déjà l'air ridicule, de toute façon, parce que j'ai attrapé un vilain coup de soleil sur le nez et les joues. C'est le troisième événement stupéfiant de la journée. La peau des garçons, qui est naturellement ocre comme les briques des maisons, est hâlée par le soleil depuis le printemps. Ils n'ont jamais vu quelqu'un devenir rouge comme une tomate en une journée, ainsi que je viens de le faire… Ils me conseillent en riant de porter un grand voile tchatchvan, la prochaine fois !

Nikita Ivanovitch est très heureux, lui aussi, depuis que les petits gars de l'armée rouge infligent des défaites aux Allemands. Sur la carte de l'Union Soviétique accrochée au mur, les drapeaux qui marquent le front se déplacent peu à peu vers la gauche. Le petit drapeau qui était piqué sur Kharkov se rapproche lentement de Kiev. Hélas, le drapeau de Leningrad n'a pas bougé.

Avec le départ de Max, nous avons perdu notre informateur le plus sûr, mais Papa et Maman connaissent à la clinique quelqu'un qui réussit à capter les émissions de la BBC. De bonnes nouvelles arrivent d'Afrique. L'armée d'Anders a rejoint les Anglais et les a aidés à chasser les Allemands de Cyrénaïque, puis de Tunisie. Vers la fin de l'année 1942, les Américains ont débarqué au Maroc et en Algérie. Au début de l'année 1943, il n'y avait plus un seul Allemand dans toute l'Afrique du nord. Les Anglais, les Américains et les Polonais d'Anders ont alors débarqué en Sicile. Ils sont remontés peu à peu vers le nord de l'Italie. Le 1er octobre, ils ont repris Naples.

Le 6 novembre 1943, l'armée rouge reprend Kiev.

Pendant que l'armée d'Anders se bat en Italie, plusieurs Polonais quittent Samarcande pour rejoindre, à Moscou, la nouvelle armée dont nous a parlé Max, celle du général Berling. Papa est tenté, Maman moins.

– Tu as envie de te battre, d'un seul coup ? Tu sais tenir un fusil ?

– Ce n'est sans doute pas la chose la plus difficile du monde. Il me semble que de pauvres imbéciles qui ne savent ni lire ni écrire y arrivent très bien. Mais il n'est pas question de cela. Je ne vais pas m'y mettre à quarante ans. C'est bon pour des gamins. Dans une armée, il n'y a pas seulement des gens qui se battent. Nous pourrions travailler dans les services sanitaires. Combattre le typhus, comme je le faisais à Kobryn.

– C'est tout de même une armée communiste, entièrement contrôlée par Staline.

– Bien sûr, mais c'est la seule façon de rentrer en Pologne. Et puis, ces communistes, nous les connaissons. Ce sont nos camarades de lycée, d'université. Des gens comme Max. Ils n'aiment pas beaucoup les Russes. À Moscou, Staline peut les contrôler. Plus tard, en Pologne, ils se dégageront de son influence.

– Dieu t'entende, petit père !

– Tu préférerais rester ici, Kamounia ?

– Je n'ai pas tellement envie de passer de nouveau des mois à dormir par terre sans changer de vêtements. J'aimerais mieux attendre ici que la guerre soit finie, puis aller directement à Varsovie et retrouver ma chambre.

– Voilà une petite guêpe bien raisonnable. Tu entends, Marek ? Ta fille a plus de bon sens que toi. Sauf que tu ne resteras pas à Varsovie, Kamouniou, surtout si le gouvernement est communiste. Tu iras étudier à la Sorbonne.

– Oui, Maman.

J'essaye de m'imaginer à la Sorbonne avec mes bottes de feutre. Cela n'irait pas du tout. Je suis sûre que les étudiantes parisiennes portent de jolis escarpins à talons hauts. Est-ce que je saurais marcher avec des talons hauts ? Bah, c'est comme le tir au fusil : des tas d'imbéciles y arrivent très bien…

Papa a réussi à convaincre Maman, je ne sais pas comment. Je n'assiste pas à toutes leurs conversations ! Toujours est-il qu'il a écrit à Sacha Hilberg, notre compagnon de voyage à l'époque de notre premier séjour à Krasnovodsk, qui est parti à Moscou. Max est sans doute aussi là-bas, mais nous ignorons son adresse.

Papa demande à s'engager dans les services sanitaires de l'armée de Berling, Maman aussi. Et moi ? J'aurai bientôt quinze ans, c'est quand même un peu jeune. Je pourrais donner des cours de russe, comme je le fais ici, sauf que ces Polonais qui ont passé quatre ou cinq ans en Russie n'ont pas besoin de cours de russe.

C'est idiot. J'imagine déjà que la Pologne devient une république soviétique, comme l'Ouzbékistan, et que tout le monde doit parler russe. J'espère que non ! J'ai du mal à imaginer les Polonais adoptant l'alphabet cyrillique pour écrire leur langue. Moi, de toute façon, je serai à Paris sur mes talons hauts.

Sacha ne répond pas à Papa. C'est normal. La nouvelle armée polonaise est certainement obligée de faire vérifier toutes les demandes par la police secrète russe. Cela ne se fait pas en un jour. Pourvu qu'ils ne découvrent pas que Marek Silberberg a quitté l'usine de conserves de Bujnaksk sans autorisation !

1944. L'adieu à Zirabulak.

Mes élèves ont une telle envie d'apprendre qu'elles font des progrès très rapides. Je me souviens du jour où Asli est arrrivée : c'était le jour des femmes, le 8 mars 1943, qui est aussi mon anniversaire. Un an plus tard, alors que je fête mes quinze ans, elle parle le russe presque couramment, même si son accent est plus prononcé que celui de Timour. Elle lit lentement, elle écrit en regardant souvent dans le dictionnaire. Comme

les livres ouzbeks écrits en cyrillique sont encore rares, elle a appris les deux alphabets : le russe et le latin.

Du coup, Nikita Ivanovitch la nomme chef de la brigade des filles. J'ai annoncé que mes parents pensaient partir à Moscou et retourner en Pologne, donc il faut bien que quelqu'un s'occupe des filles à ma place.

Ce n'est pas si facile, d'enseigner aux filles. Certaines n'arrivent pas du tout à lire et à écrire. Ce sont celles dont les parents n'ont pas vraiment accepté l'idée que les filles étudient comme les garçons. Ils ne les encouragent pas, les retirent de la classe pour tondre les moutons ou dévider les cocons de soie, disent qu'aucun garçon ne voudra épouser une femme trop instruite.

Nikita Ivanovitch n'est pas trop inquiet.

– On n'a pas bâti Rome en un jour, dit-il.

Chen l'Oiseleur m'a raconté que dans son pays, le Kirghiztan, on chasse les gazelles avec des aigles dressés. Les Kirghiz vivent sous la tente et élèvent de grands troupeaux de chevaux. Ils mangent la viande de cheval. Ils boivent du "koumiss", une sorte de lait de jument fermenté.

Deux nouveaux garçons sont partis au printemps pour vendre les oiseaux en Chine. Avec son pousse-pousse, Chen peut explorer de nouveaux coins, de sorte que nous avons attrapé beaucoup plus d'oisillons que l'année dernière. Cette fois, j'ai participé à l'opération comme les autres : j'ai enduit les branches de glu, j'ai saisi les pauvres oisillons effarés. Nous avons chanté *Envole-toi bel oiseau* sur le chemin du retour.

Grande nouveauté : à force d'étudier avec moi, les filles ont fini par reconnaître que je suis moi-même une fille et non un garçon, si bien qu'elles m'ont invitée chez elles. Jusque là, je n'avais vu que la petite maison nue de Chen. J'ai découvert des maisons plus grandes. Comme chez l'Oiseleur, les pièces sont dépourvues de meubles. On s'assoit et on dort sur la partie surélevée du sol appelée kang. La literie, faite d'une grosse natte et d'un édredon, est roulée dans la journée. L'édredon est brodé de façon merveilleuse, ainsi que de grands panneaux de tissu qui couvrent les murs.

Le four de briques qui sert pour la cuisine se trouve en dehors de la maison, contre l'un des murs. On colle les pâtés de viande sur les parois du four pour les cuire. Le four sert aussi de poële : des tuyaux font circuler l'air chaud sous le kang.

Les bébés n'ont pas de culotte. Ils font leurs besoins n'importe où. À vrai dire, les adultes sont aussi très différents de nous dans ce domaine : ils s'accroupissent au bord de la route sans la moindre gêne, protégés par leur manteau ou leur tunique.

J'ai assisté à la naissance d'un petit agneau karakul. J'ai préféré ne pas voir comment on l'égorgeait pour prendre sa fourrure.

Sacha Hilberg a répondu à mes parents : l'armée de Berling veut bien engager Papa comme officier sanitaire, mais elle n'a pas besoin de Maman. La lettre contient un "ordre de route" officiel, qui permet à Papa d'aller à Moscou gratuitement.

Papa ne veut pas nous laisser toutes seules, deux pauvres femmes sans défense dans ce pays musulman. Moi, je ne vois pas où est le danger. Je crois qu'il a peur d'aller à Moscou sans Maman. Le bon sens de Maman peut lui éviter de commettre le genre de bévue qui vous envoie en Sibérie.

Il récrit donc à Sacha qu'il veut un poste d'officier sanitaire pour lui, un pour Maman, et trois ordres de route. Ils ne vont pas m'abandonner, tout de même.

Au début de l'année 1944, les Russes ont enfin desserré l'étau qui tenait Leningrad. Ils ont repris Odessa, sur la mer Noire, et la péninsule de Crimée. Ils s'approchent de Minsk en Biélorussie, de Lwów en Ukraine. Nous avons appris que les Américains et leurs alliés ont repris Rome le 4 juin 1944. Et puis, une nouvelle extraordinaire : le 6 juin 1944, ils ont débarqué en Normandie. Cela fait longtemps que je n'ai pas vu Maman aussi heureuse : sa chère France va être libérée !

Bientôt la Sorbonne !

La chaleur étouffante de l'été est revenue. Nous allons au moins une fois par semaine nous baigner dans la rivière. J'espère que je ne vais pas être emprisonnée pour attentat à la pudeur, comme Tatus l'a été en Pologne il y a vingt ans, mais j'ai réussi à convaincre Asli et plusieurs autres filles (parmi lesquelles Nuray, la sœur de Chen) de venir se baigner. Après leur avoir enseigné le russe et le calcul, je deviens leur professeur de natation. D'ailleurs je donne aussi des cours de crawl et de brasse aux garçons.

Je pense que la brave rivière n'a pas entendu autant de cris et de rires, pas vu autant d'éclaboussures, depuis l'époque d'Iskandar…

Les filles assemblent quelques pierres et construisent un four. Cela paraît très facile. Elles ont apporté une marmite et font cuire un véritable plof absolument exquis !

Les premières fois, je prends soin de rester à l'ombre le plus possible, afin de brunir progressivement.

Chen l'Oiseleur me demande si je voudrais sauter de l'autre côté du monde en trois bonds. Je dois reconnaître que non. Je suis parfaitement heureuse au bord de la rivière

avec Chen, Timour, Asli et mes autres amis. Je ne me souviens pas de m'être amusée autant en Pologne. J'étais peut-être trop petite pour chanter et danser comme une folle, ainsi que je le fais maintenant. Avec les filles, évidemment, les chants et les danses sont encore plus rigolos que l'année dernière.

Je me dis qu'il faut apprécier ce bonheur, car j'ignore ce que me réserve l'avenir. Ce qui est sûr et certain, c'est que je n'aurai plus jamais quinze ans !

Au début de l'automne, nous recevons une nouvelle lettre de Sacha. L'armée de Berling accepte les conditions de Papa. Cette fois-ci, la lettre contient trois feuilles de route. Ainsi, le moment que je redoutais un peu est arrivé : je vais quitter Zirabulak et retourner à Varsovie.

La patronne tatare de la clinique est désolée de voir Papa et Maman partir. Elle n'est pas aussi méchante que sa réputation, après tout. Peut-être qu'elle a seulement l'air méchant, parce qu'elle est grande et grosse. Grâce au nouveau laboratoire, la clinique est devenue célèbre dans toute la vallée. Les autres cliniques et les médecins s'adressent à elle pour leurs analyses.

Un biologiste tatar va succéder à Papa et à Maman. Quand nous sommes arrivés, la patronne de la clinique était la seule Tatare de la région. Depuis quelques mois, les réfugiés tatars affluent. Staline a déporté tous les Tatars de Crimée pour les punir d'avoir collaboré avec les Allemands. L'année dernière, il a déporté les Tchétchènes, les Ingouches, les Kalmouks et d'autres peuples du Caucase et de la mer Caspienne à titre préventif, pour les *empêcher* de collaborer avec l'ennemi. Ces Tatars et ces Kalmouks parlent une sorte de turc et ressemblent aux gens d'ici, sauf que les Kalmouks sont bouddhistes comme des Chinois.

En fin de compte, les Allemands n'ont jamais atteint le territoire des Tchétchènes, ni celui des Kalmouks. Nous aurions pu passer toute la guerre tranquillement à Astrakhan, ou bien à Bujnaksk.

Un Ouzbek dont Maman a sauvé la vie (en décelant dans son sang je ne sais quelle maladie que son médecin n'avait pas trouvée) lui a offert une veste en peau d'astrakan. Comme l'astrakan a beaucoup de valeur et rapporte des devises à l'Union Soviétique, toute la production doit être donnée à l'état. Le cadeau offert à Maman est donc illégal, mais le chef de la police secrète de Zirabulak l'a autorisé en douce, pour remercier Papa et Maman des services rendus à la ville.

Moi, je reçois un cadeau parfaitement légal : un gilet brodé par Asli avec une calotte assortie brodée par la sœur de Chen.

Maman a cousu de nouveaux sacs à dos pour Papa et pour elle. En toile grise, plus grands et plus solides que les précédents, sur le modèle du mien. Ainsi, elle peut cacher dans le sien sa veste clandestine. De son côté, Papa emporte dans son sac deux gros paquets de raisins secs, une spécialité de la vallée que l'on peut revendre très cher, paraît-il, à Moscou.

Nous voici sur le quai de la gare. Un beau soleil d'octobre brille dans le ciel. Nikita Ivanovitch est venu me dire au revoir (ou plutôt, hélas, adieu) avec tous les élèves de l'école. Il y a plus de soixante enfants ! Chen l'Oiseleur est là aussi, bien sûr, trônant sur son pousse-pousse. Je ne sais pas si les oiseaux voulaient me dire au revoir, mais il a emporté la grande cage, qui est posée sur ses genoux.

J'embrasse les enfants un par un. Quel travail ! Nikita Ivanovitch me serre dans ses bras.

– Notre école te doit beaucoup, Kama la guêpe. Je ne vais pas te faire un long discours, parce que tu sais ce que je pense. Si tu voulais, tu ferais un bon professeur, là-bas dans ton pays !

– Je ne sais plus quel est mon pays, Nikita Ivanovitch ! Où que je passe ma vie d'adulte, l'Ouzbékistan restera un peu ma patrie, le russe un peu ma langue maternelle.

Je me hisse sur la pointe des pieds pour embrasser Timour, qui est devenu un immense gaillard.

– Je te remercie d'avoir été si patient avec moi, Timour, quand tu m'aidais à comprendre les triangles et les équations, et de m'avoir présenté à Chen.

– Ah, la Guêpe, si tous les Russes étaient comme toi, nous autres Ouzbeks n'aurions pas l'impression d'appartenir à un peuple soumis. Je te souhaite bonne chance pour la suite de ta vie. Qu'Allah te protège !

Je console Asli et les autres filles, qui sont très malheureuses de perdre leur maîtresse.

– Courage, les filles ! Vous n'allez tout de même pas pleurer comme ces ramollis de garçons !

J'embrasse très tendrement mon ami Chen l'Oiseleur. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que c'est un peu mon professeur, comme Nikita Ivanovitch. En même temps, c'est aussi un ami intime. Nous discutions pendant des heures à propos des mystères de l'univers ou des livres que nous lisions. Je sens que notre séparation va creuser un vide au fond de moi. Est-ce cela que l'on appelle l'amour ?

– Peut-être reviendrai-je un jour, Chen l'Oiseleur.

– Si tu ne reviens pas, la Guêpe, je me déciderai peut-être à voyager. Timour me tirera jusqu'à ton pays ! Même si je reste ici, je penserai à toi chaque fois que je me déplacerai sur ce merveilleux véhicule que tu as inventé.

Le train entre en gare et s'arrête dans un grand bruit de freins. À ce moment-là, Nikita Ivanovitch lève les bras et une chose extraordinaire se produit : les soixante enfants se mettent à chanter *Envole-toi bel oiseau*. Nikita Ivanovitch a arrangé la chanson pour trois voix. Cela ressemble aux morceaux de Bach dont Tamara m'expliquait la composition à Astrakhan. Certains enfants chantent la mélodie, d'autres chantent une sorte de transposition, les petits chantent un accompagnement : "Bam-bam-bam…" Ils ont dû répéter en cachette, en dehors de la classe, pendant des semaines.

Je suis très émue. Quand la chanson s'achève, je vois, à travers mes larmes, des petites boules de toutes les couleurs s'élever au-dessus de Chen. Il a ouvert la porte de la cage et libéré les oiseaux !

Envole-toi bel oiseau
Cache-toi dans les roseaux
Prends ces graines
Emporte ma peine

Je me précipite vers Chen et je l'embrasse de nouveau. Et puis aussi Timour, les filles, Nikita Ivanovitch… J'aurais continué jusqu'à la nuit si un homme tout noir ne s'était pas approché de moi.

– C'est vous que l'on surnomme la Guêpe ? Je suis le chauffeur du train, sauf votre respect, camarade Guêpe. J'ai retardé le départ de dix minutes pour vous, mais j'aurai des ennuis si j'attends plus longtemps…

Ça, si un jour j'ai des enfants et des petits-enfants, je ne me lasserai pas de le leur raconter : le train a attendu dix minutes pour moi toute seule !

Alors que nous voulons aller à Moscou et à Varsovie, c'est-à-dire à l'ouest, nous partons d'abord vers l'est. Nous traversons Samarcande et restons dans le train jusqu'à Tachkent. Quand je pense que Papa parlait d'aller à Tachkent il y a trois ans, quand nous étions à Saratov… Nous y sommes enfin ! Sans même sortir de la gare, nous prenons un autre train, en direction du nord.

À quelques kilomètres seulement de Tachkent, nous changeons de république : nous entrons au Kazakhstan. Au début, le paysage est un peu montagneux, mais bientôt

il s'aplatit d'une manière presque effrayante. C'est la steppe infinie, qui s'étend à perte de vue. Je retrouve la même impression de temps suspendu qu'à l'époque où un autre train voguait sur les vastes champs de blé d'Ukraine. Quand on regarde par la fenêtre, on voit toujours la même chose : un tapis d'herbe rase qui défile toute la journée, comme si quelque tisseur infatigable le fabriquait au fur et à mesure pour nous.

De temps en temps, on aperçoit un troupeau de moutons, gardé par un cavalier ou deux. En général, on voit ensuite la tente du berger, une de ces grandes tentes rondes en feutre que l'on appelle "yourtes". Quand j'ai vu ces tentes pour la première fois, près de Zirabulak, on m'a dit que leurs habitants étaient des Kazakhs, et j'ai cru qu'il venaient du Kazakhstan. En fait, le mot "kazak" signifie "nomade". Le Kazakhstan est tout simplement le pays des nomades.

Il m'est arrivé de rendre visite à des élèves de l'école qui habitaient dans une yourte. J'ai été étonné de découvrir que l'intérieur de la tente est plutôt grand, et que l'accumulation et l'arrangement des tapis le rend très confortable. Le tapis est vraiment une invention magnifique. Cela, je l'ai compris dans une tente de nomade, et je suis sûre qu'à l'avenir, je regarderai autrement les tapis qui recouvrent les planchers dans notre appartement de Varsovie. Les habitants de la yourte dorment sous des édredons qu'ils roulent dans la journée ; ils servent alors de sièges.

Le train avale les innombrables kilomètres de la steppe pendant deux jours et deux nuits. Il s'arrête dans trois ou quatre gares, qui ne sont guère plus que des baraques isolées au milieu de l'immensité.

Je retrouve le plaisir de converser avec Maman dans un train.

– Tous les élèves qui chantaient pour toi, Kamouniou, c'était magnifique. Et ensuite, ton ami Chen a libéré ses oiseaux. C'est un grand sacrifice pour lui.

– Un sacrifice ?

– Tu m'as dit qu'il les vend en Chine. Il a perdu beaucoup d'argent en les relâchant. C'est comme s'il te faisait un très beau cadeau.

– Je me trompe peut-être, mais moi je crois que les oiseaux sont rentrés à la maison plus vite que lui. C'est leur nid, tu comprends !

– Tu es sûre ? Tu ne les confonds pas avec des pigeons voyageurs ?

– Je les ai déjà vu rentrer de cette manière. Timour les emmène dehors, et alors ils filent à toute vitesse vers leur cage. Nous aussi, ma petite maman, nous rentrons chez nous !

Nous quittons enfin le Kazakhstan. Papa a oublié d'emporter sa carte de l'Union Soviétique (ou plutôt, perdu depuis longtemps sa carte), de sorte que nous ne savons pas très bien où nous sommes. En Russie, c'est sûr, mais où ?

Après encore une nuit et une demi-journée de train, nous arrivons enfin à Moscou. Nous allons à l'hôtel Moskva, où habite notre ami Sacha Hilberg. Cela fait seulement six mois qu'il a quitté Samarcande, mais j'ai du mal à le reconnaître : il est vêtu d'un uniforme de l'armée polonaise, qui lui va d'ailleurs très bien – sauf qu'il semble gêné de le porter.

– Euh, je suis colonel, dit-il comme si c'était une chose honteuse.

Autre surprise : lui qui paraissait si malheureux après la mort de sa femme à Astrakhan, il vit maintenant avec une personne que nous connaissons, une cousine lointaine de Maman, biologiste elle aussi, qui a passé la guerre en Sibérie.

Colonel ou pas, c'est toujours notre brave Sacha. Il nous invite à dormir dans sa chambre pour économiser un peu d'argent. Le lendemain, Papa et Maman vont à l'état-major de l'armée de Berling pour recevoir leur nouvel ordre de route. Comme ils sont tous les deux diplômés de l'université, ils sont nommés officiers sanitaires. Papa est capitaine, Maman lieutenant ! J'aurais bien aimé les voir en uniforme, mais le tailleur n'a pas le temps de les habiller ; nous devons prendre le train après-demain pour aller à Lublin, dans l'est de la Pologne.

L'armée rouge a repris la Biélorussie, l'Ukraine et l'est de la Pologne. La ville de Lublin sert de capitale provisoire à une nouvelle Pologne contrôlée par l'armée de Berling, c'est-à-dire par les communistes.

Pendant que Papa et Maman s'engagent dans l'armée, je visite le centre de Moscou avec la femme de Sacha. Elle me montre la Place Rouge avec le mausolée de Lénine, le Kremlin et l'église de Basile-le-Bienheureux. Ce n'est pas la meilleure période de l'année pour se promener : il neige, et un vent glacé souffle sur la Place Rouge. Je regrette Zirabulak, où il faisait encore bien chaud – au moins dans la journée. La semaine dernière, je chantais et je dansais avec mes amis…

Nous voici dans la gare de Moscou. Nous devons prendre un train réservé aux dignitaires de la nouvelle Pologne. Des messieurs portant costume et cravate se promènent sur le quai. Ce sont les membres du nouveau gouvernement. Le train ne comporte que des wagons-lits. C'est magnifique !

– Ma chère Adèle ! Kama la Guêpe ! Je le savais bien. Que vous finiriez pas nous rejoindre.

– Max ! Mais dis-moi… Cet uniforme… Tu es colonel, comme Sacha ?

– Général. Marek n'est pas là ?

– Il va arriver au dernier moment. Il ne peut pas s'en empêcher, tu le sais. Il est allé vendre des raisins secs que nous avons apportés d'Ouzbékistan. Quelqu'un lui a donné une adresse…

Cette fameuse armée de Berling est si petite que de pauvres juifs qui n'ont même pas fait leur service militaire y sont capitaines, colonels, généraux. Où sont les simples soldats ? S'ils existent, j'imagine qu'ils prennent des trains moins luxueux.

Je suis déjà installée sur mon lit. Le train doit partir à neuf heures du soir. Je me réjouis de dormir dans un lit aussi confortable. Dans les trains que nous avons pris entre Tachkent et Moscou, il n'y avait que des banquettes de bois. À l'hôtel Moskva, j'ai dormi par terre.

Seulement, Papa n'arrive pas. Il est neuf heures moins cinq. Il va courir le long du train, sauter prestement sur le marchepied… Je vois que Maman est inquiète. Il est vrai qu'il ne possède plus sa fidèle montre Longines, qui était si précise ! À neuf heures moins une, il n'est toujours pas là. Maman me fait un petit signe de tête. Je descends de ma délicieuse couchette, je prends mon sac à dos, nous retournons sur le quai.

La locomotive siffle longuement, comme si elle nous demandait : "Vous êtes sûres ? Vous ne voulez pas ?" Je suis bien malheureuse de voir s'éloigner ce beau train, qui devait nous ramener dans notre chère Pologne. Maman et moi, nous regardons le dernier wagon qui s'en va tranquillement, nous narguant de sa lanterne rouge. Nous entendons un bruit de course dans notre dos… Papa tout rouge et tout essouflé ! Pour la première fois, il rate son numéro d'attrapeur de train à la dernière seconde.

– Je suis désolé… ha… Le métro… Cette saleté de métro… Attendu vingt minutes… ha… L'acheteur habitait loin de la station… Marché au moins une heure aller et retour… ha… Ensuite, attendu le métro pour revenir…

– Qu'allons-nous faire, maintenant ?

– Eh bien, retournons… ha… à l'hôtel Moskva.

– Tu es fou ? J'aurais trop honte. Sacha s'est donné tellement de mal pour nous trouver des places dans ce train ! Il n'y avait que des généraux et des ministres du nouveau gouvernement, tu aurais dû les voir, et nous, au milieu de tous ces gens, qui ne sommes rien du tout…

– C'était un beau train, Papa. Tous les wagons étaient des wagons-lits. J'ai même essayé ma couchette. Elle était très confortable !

– Dans ce cas, qu'est-ce que vous proposez ?

À peine Papa a-t-il posé cette question que le destin lui apporte la réponse en la personne d'une camarade de lycée de Maman, nommée Ewa, qui revient du bout du quai après avoir accompagné je ne sais quel général ou ministre. Elle nous invite très gentiment à habiter chez elle en attendant de trouver un autre train. Mon pauvre Papa doit retourner dans le métro de Moscou. Moi, je suis contente de le découvrir. Splendide ! Tout en marbre ! Le métro arrive très vite. Nous ne pouvons pas résister à la tentation de nous moquer de Papa.

– Tu dis que tu as attendu vingt minutes, mais là, cela fait deux minutes à peine !

– Il fallait courir dans les couloirs, Tatus !

Ewa partage un appartement avec des Russes dans une banlieue lointaine. Une fois de plus, nous dormons par terre.

Le train spécial du gouvernement polonais était vraiment spécial. Les trains ordinaires ne circulent pas sur la ligne directe de Moscou à Brest-Litowsk, réservée aux convois militaires. Nous devons donc prendre un train qui passe par Kiev et va à Lwów. Là, nous devrons chercher un autre train ou un camion pour aller à Lublin. Même pour le train de Lwów, il faut un laisser-passer spécial. Nous montrons nos ordres de route à un fonctionnaire du ministère des transports, qui nous suggère de revenir après-demain, à tout hasard, pour voir si notre laisser-passer est prêt.

Nous nous promenons dans les rues de Moscou. Heureusement, les vieilles chaussures de montagne de mes parents sont encore vaillantes. Moi, je porte mes bottes de feutre, ainsi qu'une sorte de manteau molletonné, acheté lui aussi dans le bazar de Samarcande. Maman étrenne sa belle veste d'astrakan. Elle est de très mauvaise humeur depuis que nous avons manqué le train. Elle se dispute avec une pauvre babouchka qui vend des glaces dans la rue.

– Il neige, et vous vendez des glaces ! Quel pays ridicule ! On trouve toujours les choses quand on n'en a pas besoin, et jamais quand il le faut.

– Comment veux-tu que je gagne ma vie, petite mère ? Je ne vais tout de même pas vendre des glaces en été.

– Et pourquoi pas ?

– Avec la chaleur, elles fondraient !

Bon. Nous revoici à la gare de Moscou. Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer en voyant la différence entre les messieurs élégants qui montaient dans le train spécial

l'autre jour et les milliers de malheureux moujiks[1] qui campent dans la portion de gare où nous nous trouvons aujourd'hui. Ils sont assis sur leur baluchon, ou bien couchés par terre. Ils mangent du saucisson, ils boivent un liquide incolore. Voda (de l'eau) ou vodka ? Une rumeur se répand soudain : le train de marchandises que l'on voit sur l'autre quai, là-bas, va à Kharkov. Aussitôt, les pauvres gens se lèvent, se précipitent… Eh non : le train va dans l'Oural. Ils reviennent, se rassoient. Un vieillard nous dit qu'il attend depuis trois semaines. Il voudrait rentrer chez lui, à Bryansk. Cela fait bien un an que la ville a été libérée par l'armée rouge, mais il ne le savait pas, car il était à Kazan.

Un train de voyageurs apparaît au bout du quai. De nouveau, les candidats au voyage se lèvent. Des pancartes sur le flan des wagons indiquent : Smolensk. Le vieillard se prépare.

– Je le prends jusqu'à Viazma. Là, j'oblique au sud et j'arrive à Bryansk.

C'est plus facile à dire qu'à faire. De véritables grappes humaines tentent de prendre d'assaut les portes des wagons. Des employées des chemins de fer se tiennent en haut des marche-pieds pour garder les portes. Dans les ministères, dans la rue, nous avons surtout vu des femmes, car les hommes sont partis au front. Elle examinent les laissers-passer sans hâte. On les a sans doute choisies pour leur force, leur corpulence et leur connaissance des jurons les plus imagés de la langue russe. De temps en temps, quand la meute devient trop pressante, elles distribuent quelques vigoureux coups de botte, de haut en bas, pour rétablir l'ordre.

J'ai l'impression que des milliers de personnes montent dans le train de Smolensk, mais qu'il en reste autant sur le quai. En tout cas, notre vieillard est refoulé. Il envisage l'avenir avec la sérénité d'un véritable sage : il ne possède pas de laisser-passer, mais espère pouvoir se glisser dans un train avant la fin de l'année.

Notre propre laisser-passer étant "prioritaire", nous réussissons à monter dans le train de Kiev sans trop de mal. Ah, c'est moins beau que le train des dignitaires. Pas de couchettes, mais une bonne vieille banquette en bois, que nous devons partager avec des personnes qui ne se sont pas lavées depuis longtemps.

Notre train part vers onze heures du soir. Je pose ma tête sur l'épaule de Maman et je m'endors. Je rêve que je dois aller nager dans la rivière Zerafchan, mais que je ne la trouve plus. J'erre en maillot de bain à travers les champs de coton et les vignes. Je ne trouve ni la rivière, ni le chemin du retour. Quand je me réveille, je vois une grosse

[1] Paysans russes

horloge qui marque six heures, mais il fait encore nuit. Nous sommes arrêtés dans une gare.

– Où sommes-nous, Maman ?

– Nous sommes justement à Bryansk, là où le vieil homme d'hier voulait aller.

– Le pauvre ! Il est sûrement encore à Moscou. Il a dû dormir sur le quai de la gare. J'espère qu'il reviendra chez lui un jour. Papa est descendu ?

– Oui, mais je te parie qu'il ne remontera pas au dernier moment, cette fois-ci !

En effet, voici Papa qui revient au moins dix secondes avant le départ du train. Il n'a pas l'air content.

– Quel trou perdu ! Je n'ai rien trouvé à manger dans toute la gare.

– Tu sais ce que j'aurais aimé manger, Tatus ? De bons raisins secs dorés de Zirabulak ! Quel dommage que tu les aies tous vendus à Moscou…

Au milieu de la matinée, nous quittons la république de Russie et entrons en Ukraine. Toutes les villes ont été occupées. Presque toutes ont été bombardées. Certaines ne sont plus qu'un amas de pierres et de poutres noircies ; elles me rappellent ce qui restait des villes de sable de Rosette quand je les avais piétinées. D'autres paraissent intactes, mais quand on regarde attentivement, on voit une maison en ruines ici et là, qui laisse dans l'alignement des immeubles le même genre de vide qu'une dent arrachée au milieu d'une machoire.

Nous arrivons à Kiev à la nuit tombée, de sorte que nous ne pouvons pas évaluer exactement l'état de la capitale de l'Ukraine. Il me semble apercevoir des silhouettes d'églises et de palais, dominant de pauvres carcasses d'immeubles détruits. J'ai l'impression que les Allemands ont respecté les monuments historiques. Papa n'est pas de cet avis.

– Les Allemands ne respectent rien. C'est que les monuments anciens sont très solides. Quand la ville a brûlé, ils ont mieux résisté que les immeubles et les maisons construits récemment.

Le lendemain matin, nous descendons du train à Lwów. Je me souviens vaguement de bombardements, au moment où nous avons quitté la ville, il y a trois ans et demi. Il n'en reste aucune trace. Les églises baroques, les belles maisons du dix-huitième siècle aux façades peintes, les théâtres, tout a échappé à la destruction.

Dans le Lwów de ma mémoire, il y a des foules bigarrées, gonflées par l'afflux des réfugiés, mais maintenant, je découvre des rues vides et des places désertes.

Comme nous ne savons pas où aller, nous essayons l'hôpital des chemins de fer. Nous y retrouvons Mme Kowalska, fidèle au poste. Elle reconnaît Papa et Maman, qui ont été son patron et son élève. Moi, elle dit que j'ai beaucoup changé. Je suis devenue une belle jeune fille, etc.

Elle nous explique pourquoi les rues sont vides : les juifs, réfugiés ou habitants de Lwów, ont été emmenés dans des camps dont ils ne sont jamais revenus. Sont-ils morts de faim, de froid ? Personne n'en sait rien. Certaines rumeurs prétendent que les Allemands les ont tous assassinés. Les petites villes de Galicie, et même une grande ville comme Lwów, ressemblent à de gros villages endormis depuis la disparition des juifs. Hier, les Ukrainiens cultivaient la terre, les Polonais géraient l'administration et les juifs s'occupaient du commerce et de l'artisanat. Aujourd'hui, les villes ont perdu les magasins de meubles, les merceries, les drogueries, les tailleurs, les cordonniers, les libraires – et aussi, les médecins. Dans certaines villes, un habitant sur trois était juif. Dans d'autres villes, c'était un habitant sur deux, ou même deux sur trois.

Maman ne se sent pas très bien en apprenant que tous les juifs ont disparu. Mme Kowalska lui fait respirer un peu d'ammoniaque pour la remettre sur pied, puis nous conduit chez elle. Pendant que je reste auprès de Maman, qui est toute pâle, Papa s'en va rechercher d'autres informations.

Il revient au début de la soirée, après plusieurs heures d'absence. Nous ne reverrons sans doute jamais Maminka, mais nous pouvons espérer que Tante Yola, Dolek et Elzunia sont encore vivants, car ils sont partis à Varsovie après l'arrivée des Allemands.

D'après Mme Kowalska, les Polonais de Lwów sont très inquiets. Il est clair que l'Union Soviétique ne rendra jamais la ville à la Pologne. Maintenant qu'il n'y a plus de juifs et que la Galicie est devenue ukrainienne, les Polonais craignent de devenir la minorité persécutée.

Après avoir passé un jour et une nuit à Lwów, nous retournons à la gare. Nous présentons nos ordres de route à une femme russe vêtue d'un uniforme des chemins de fer, une de ces femmes qui ont remplacé les hommes. Elle nous montre un train militaire qui va à Przemysl[1]. Nous trouvons, non sans mal, trois places libres dans un compartiment déjà occupé par cinq officiers soviétiques. Le train est plein de soldats joyeux et bruyants, mais notre wagon est réservé aux officiers. Il en arrive constamment de nouveaux qui, cherchant des places, nous examinent avec méfiance parce que nous

[1] On prononce : Pjémichle

ne portons pas d'uniformes. Nous nous sentons si peu en sécurité sur notre banquette de bois que Papa ne descend même pas sur le quai, bien que le train ne manifeste aucunement l'intention de démarrer. D'ailleurs, personne ne sait quand il doit partir. Nous passons plusieurs heures à attendre, à nous regarder en chiens de faïence. La vitre du compartiment est cassée et il n'y a pas de chauffage, donc ce n'est pas très rigolo.

Peu après la tombée de la nuit, un colonel couvert de médailles, portant un uniforme et une casquette d'aviateur, ouvre la porte de notre compartiment. Prenant Papa pour un vulgaire civil, il s'avance vers lui et déclare qu'il réquisitionne sa place. Pour donner plus de poids à sa demande, il sort son pistolet et le braque sur la poitrine de Papa. À ce moment-là, Maman se lève. Est-ce vraiment Maman ? Son visage est blanc comme un linge, et en même temps si crispé que je le reconnais à peine. Elle saisit les pans de la veste d'uniforme du colonel si vigoureusement que le pauvre homme paraît prêt de s'envoler.

– Camarade, nous sommes officiers sanitaires. Sors d'ici immédiatement !

Elle parle d'une voix rauque que je n'ai jamais entendue, à laquelle il est impossible de désobéir. Le colonel aviateur craint visiblement que Maman soit une baba-yaga, capable de le changer en crapaud. Il part sans demander son reste !

Les autres officiers ne se regardent plus en chiens de faïence. Ils rient, s'épongent le front, lancent des jurons, félicitent Maman. Ce colonel est un héros de l'Union Soviétique que la guerre a rendu fou. Pas plus tard que ce matin, il a tué quelqu'un sur le quai de la gare d'un coup de pistolet. Personne n'ose le blâmer ou lui retirer son arme, car il a abattu plusieurs avions allemands et Staline en personne l'a félicité.

Le train part vers minuit. Deux heures plus tard, il arrive à Przemysl. C'est la frontière. Nous devons changer de train pour aller à Lublin, parce que l'écartement des rails n'est pas le même en Russie et en Pologne.

Le nouveau train ne comprend que des wagons à bestiaux. C'est toute une histoire pour monter dans un wagon : le plancher se trouve à plus d'un mètre du sol, et il n'y a ni quai ni marche-pied. Papa monte en premier, à la force des bras, puis il m'aide à monter. Maman a enlevé son sac à dos, qui est lourd. Papa la tire par les bras, en même temps qu'un soldat la pousse d'en-dessous. Elle a confié son sac à un autre soldat. Ouf, elle est à bord ! Il ne manque plus que son sac à dos. Elle tend le bras pour le prendre, mais que se passe-t-il ? Le soldat a disparu… Il a mis la main sans le savoir sur une trousse à pharmacie bien remplie. Comme la patronne de la clinique de Zirabulak devait de l'argent à mes parents, elle les a payés en médicaments. Maman ne regrette pas les médicaments, qui avaient pourtant beaucoup de valeur, mais une petite serviette de

toilette qu'elle avait réussi à conserver depuis cinq ans et une photographie de ses parents… Sa veste en astrakan, elle la porte sur le dos, bien sûr, car il fait horriblement froid.

Nous voici donc à Lublin, capitale provisoire de la nouvelle Pologne. Cette ville est en bon état, comme Lwów. Cela me fait tout drôle d'entendre parler polonais dans la rue.

Le nouveau gouvernement est en train de créer des ministères, qui s'installent dans la mairie de Lublin et dans quelques maisons voisines. En sortant de la gare, nous allons tout naturellement vers le centre de la ville, donc vers le quartier du gouvernement. Du coup, nous rencontrons des gens que nous connaissons : des membres du groupe de Polonais auquel nous avons appartenu à Bujnaksk, des gens que nous avons fréquentés à Samarcande, des camarades d'université de mes parents qui ont passé la guerre en Sibérie.

Un avocat qui travaillait pour la délégation de Samarcande nous dit que Max est ministre des Affaires Sociales. Comme son ministère n'est pas encore installé, nous allons lui dire bonjour dans son appartement.

Toutes les personnes que nous avons rencontrées dans la rue portaient une sorte de voile de tristesse sur le visage. Je comprends ce que c'est, puisque je l'ai vu apparaître sur le visage de ma chère Maman quand nous avons appris la disparition des juifs de Lwów. Chez Max, cela se remarque moins que chez les autres, parce que son visage était déjà assombri par les années de prison. Un soupçon de sourire éclaire même son expression quand il nous ouvre la porte. C'est notre ami Max. Un homme secret, mystérieux, mais un véritable ami quand même.

– Bienvenue en Pologne ! Regardez comment vit un ministre. Le luxe, non ? Ils m'ont donné deux pièces et une cuisine. Est-ce que j'ai besoin de deux pièces ? Une pour vous, si vous voulez. En attendant que vous trouviez un logement.

Notre cher Max a toujours été un peu dans la lune. Il oublie de mentionner la pièce la plus importante. Oui, son appartement ne se limite pas à deux pièces et à une cuisine, mais contient aussi une véritable salle de bains de ministre ! Après avoir vécu pendant cinq ans dans des chambres sans confort, dans des cabanes et même dehors, je redécouvre le plaisir sublime de prendre un bain d'eau chaude, dans une baignoire, et de caresser ma peau avec cet objet rare entre tous, un morceau de savon de toilette !

Je trempe dans un bonheur amer. Mon premier bain depuis cinq ans, je le prends dans un cimetière. Les hommes, les femmes et les enfants de mon peuple ont été

massacrés. Les villes de Lwów et de Lublin ont été épargnées, mais ma ville natale, Varsovie, a été entièrement détruite par les Allemands au mois d'août 1944.

Le lendemain de notre arrivée à Lublin, Max nous dit que nous devons nous préparer à une petite surprise.

– Vous êtes officiers sanitaires. Quel ministère ? Armée ? Santé ? Le gouvernement est nouveau. Responsabilités pas encore réparties. Venez. Je vous emmène chez le ministre de la Santé.

Nous traversons la rue et entrons dans une petite maison semblable à celle de Max. Il avait raison d'annoncer une surprise : le ministre de la Santé n'est autre que Jeannette Zakrewska, l'ennemie de Maman à Paris, son amie à Samarcande.

– Adèle ! Marek ! Camille ! Quelle joie ! Entrez donc ! Que devenez-vous ? Appartenez-vous au gouvernement ?

– Euh, non. Nous sommes officiers sanitaires. Marek est capitaine, moi lieutenant.

– Officiers sanitaires ? Il y en a déjà des tas. L'armée n'a pas besoin de deux officiers de plus, tandis que moi, j'ai besoin de personnel de santé pour mon ministère. Je vais vous faire démobiliser. Vous connaissez le professeur Goldmann ?

– Le professeur d'hématologie ? Bien sûr. Je l'ai eu comme directeur de thèse. Adèle a suivi ses cours aussi.

– Je lui ai demandé de créer une faculté de biologie, dans le cadre de la nouvelle université. Vous pourriez l'aider. C'est un gros travail de fonder une faculté, et il n'est plus tout jeune.

Mes parents m'emmènent jusqu'au bâtiment qui tient lieu d'université. Le professeur Goldmann les reconnaît tous les deux. Il paraît très ému de les revoir, et très content d'avoir deux assistants jeunes et vigoureux.

– Il me faut juste mentionner une petite chose, mes chers amis. Vous savez que je me suis converti au catholicisme, quand j'étais étudiant, sinon je n'aurais pas pu devenir professeur à l'université de Varsovie. On me considère néanmoins comme juif, à cause de mon nom. Je pense qu'il serait gênant que la nouvelle faculté soit fondée par Goldmann et Silberberg. Mon nom est connu, donc je ne peux pas le changer, mais vous, vous pouvez…

Mes parents rapportent cette conversation à Max.

– Je vous l'avais dit. Vous changerez de nom. Tôt ou tard. Comme moi.

– Supposons que nous décidions de changer… Comment s'y prend-on ?

– Vous me dites votre nouveau nom. J'arrange l'affaire. Je suis ministre, non ? Il faut que cela serve à quelque chose.

Je trouve cette aventure très amusante. Choisir un nom ! Strogoff, comme Michel Strogoff, ce serait bien. Ou alors Grant, comme Les Enfants du Capitaine Grant ! Et pourquoi pas Monte-Cristo ?

Maman regrette que nous devions faire semblant de ne pas être juifs.

– Nous renions notre origine, nous trahissons nos ancêtres, au moment même où les juifs ont tellement souffert… C'est une conduite lâche et immorale.

– Nous avons échappé par miracle à la mort, mais notre nom représentait un handicap de plus, c'est évident. Puisque nous avons l'occasion d'en changer, profitons-en.

– Je devrais être indifférente à ce nom, puisque ce n'est pas celui de ma famille, mais je suis étonnée que tu y renonces si facilement. Tu m'as toujours dit que ton grand-père était un rabbin célèbre.

– Oui, le rabbin Silberberg, de Minsk. C'est vrai, mais que veux-tu, les temps ont changé. À époque nouvelle, nom nouveau.

Comme Maman est très morose, c'est Papa qui choisit notre nouveau nom. Il me remercie pour mes suggestions.

– Nous ne pouvons pas nous appeler Monte-Cristo, ma guêpe. Tout le monde saurait que c'est un faux nom.

– Et Grant, Papa ?

– C'est un nom étranger. Des Polonais qui portent un nom étranger, c'est louche. Ils diraient encore que nous sommes juifs. J'ai pensé fabriquer un nom à partir de ma ville natale, Pinsk. Cela donne Pinski. Joli, tu ne trouves pas ?

– Bof… Marek Pinski, Adèle Pinska, Kama Pinska… Je trouve que Pinski, cela ressemble trop à pipi. Tu devais plutôt choisir la ville de ton grand-père, Minsk. Cela donnerait Minski et Minska.

– Ma foi, je crois que tu as raison. C'est mieux, en effet.

– Il faut aussi que Maman change de prénom : Adèle, c'est étranger.

– Qu'elle redevienne Ada ? Nous n'avons peut-être pas besoin d'aller si loin.

Avec cette guerre, on peut s'attendre à tout. Voici que je vais devenir Kama Minska… Pourquoi pas ?

Maintenant que mes parents sont hauts fonctionnaires au ministère de la Santé, ils ont besoin d'un logement. Jeannette Zakrewska trouve deux pièces pour nous dans l'appartement d'une famille de nobles polonais.

Nous nous sentons très gênés d'entrer chez ces gens-là, précédés par des miliciens brutaux qui brandissent un ordre de réquisition. Nos hôtes, un comte et une comtesse, sont assez raffinés pour deviner notre désarroi. Après le départ des miliciens, ils se montrent aimables avec nous, et même chaleureux. Je leur raconte nos aventures en Asie. Ils paraissent fascinés, et je suis sûre que ce n'est pas seulement de la politesse.

La comtesse me rappelle un peu Raïssa Petrovna, notre amie d'Astrakhan. C'est une dame âgée, très maigre, dont le regard bleu a quelque chose de doux et de vif à la fois. Le comte porte une immense moustache, comme les nobles polonais des livres d'images.

Le jour même où nous nous installons chez le comte et la comtesse, j'accompagne Maman à la mairie, siège de l'administration provisoire, pour retirer des papiers d'identité à notre nouveau nom. D'ailleurs, pour le comte et la comtesse, nous sommes déjà la famille Minski.

Là, sur les marches de la mairie, nous rencontrons un journaliste qui était notre voisin à Varsovie.

– Ma chère Mme Silberberg, je suis vraiment désolé.

– Désolé ?

– Pour votre père et votre mère.

– Mon père ? Ma mère ?

– Vous ne savez pas ? Votre père a été exécuté par les Allemands dès le début, en 39. Votre mère a disparu dans le ghetto de Varsovie, en avril 43. Votre beau-frère Dolek a été pris par les Allemands lui aussi, quand il est revenu de Lwów, en 41. Je n'ai pas de nouvelles récentes de vos deux sœurs et de votre nièce, mais il est possible qu'elles soient vivantes.

Quaund je me promène avec Maman, elle me donne le bras. Je peux donc sentir le poids terrible de chacun des mots du journaliste : le bras de Maman pèse de plus en plus lourd. Bientôt, je dois rassembler toutes mes forces pour soutenir ma pauvre Maman. À cette occasion, je remarque pour la première fois qu'à force de grandir, je l'ai dépassée.

Peut-être devrais-je la prendre dans mes bras et la laisser pleurer sur mon épaule, mais j'ai l'impression qu'elle ne veut pas montrer sa détresse au journaliste. Puisqu'il ne se rend pas compte du choc qu'il provoque, elle préfère rester impassible, au moins en apparence. Je vois seulement deux grosses larmes brillantes rouler sur ses joues.

Nous rentrons à la maison. Maman paraît toujours calme.

– Je vais me reposer, dit-elle.

Elle se couche dans son lit. Pendant trois jours, elle reste couchée sans bouger. Elle ne parle pas. Elle refuse la nourriture d'un geste de la main. Ses yeux sont fermés, mais elle ne dort pas. Papa dit qu'il vaut mieux la laisser tranquille. Moi, je vais quand même la voir plusieurs fois par jour. Je lui prends la main, je lui caresse la joue. Elle ne réagit pas, mais je pense que mes gestes lui apportent un peu de réconfort.

Papa explique au comte et à la comtesse ce qui se passe. Ils semblent émus, surtout la comtesse. Il est bien forcé de leur dire que nous sommes juifs et que nous nous nommons Silberberg.

Ici aussi, il y a une salle de bains, mais pas d'eau chaude. Depuis notre séjour dans le palais enchanté de Max, je fais la difficile ! Le quatrième jour, alors que je reviens de la salle de bains après m'être débarbouillée, j'ai envie de m'asseoir aurès de Maman et de prendre sa main. En entrant dans sa chambre, je découvre que la place est déjà prise… La comtesse parle à voix basse à Maman, qui a posé sa tête sur l'épaule de la vieille dame et sanglote bruyamment.

J'ignore ce que la comtesse a dit à Maman, mais je constate qu'elle se lève et boit une tasse de thé. Elle m'embrasse, passe sa main dans mes cheveux, regarde si mes ongles ne sont pas trop longs. La comtesse lui a peut-être dit : "Pensez à votre fille. C'est pour elle que vous devez décider de vivre…", ou quelque chose comme ça.

Chez les nobles polonais, le salon contient forcément un piano. La comtesse joue un peu de Chopin, mais ses mains déformées par l'arthrite ne veulent pas lui obéir. On sent qu'elle jouait très bien quand elle était plus jeune. J'hésite à me remettre au piano. Je n'ai pas touché un clavier depuis Astrakhan, c'est-à-dire depuis trois ans. La comtesse m'encourage.

– Commence avec des morceaux faciles. Tu connais le Petit Livre d'Anna Magdalena Bach ?

– Oui, bien sûr.

– Tu devrais essayer, tout doucement. Cela reviendra peu à peu. Il suffit de travailler.

Nous avons beaucoup de chance d'avoir rencontré le comte et la comtesse. De leur côté, ils sont contents de connaître des membres du nouveau gouvernement. Ils n'ont pas une très bonne opinion des communistes et des Soviétiques. Trouver des gens honnêtes comme Papa et Maman dans le gouvernement les rassure un peu. En plus, Maman n'est pas communiste. Papa ? Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

L'été dernier, nous étions encore à Zirabulak. Nous recevions peu d'informations sur la Pologne. Le comte nous raconte la destruction de Varsovie.

– L'armée rouge a atteint la rive droite de la Vistule, c'est-à-dire le quartier de Praga. Elle n'avait plus qu'à traverser le fleuve pour entrer dans la ville, que les Allemands tenaient encore. C'est alors que nos patriotes du réseau A.K.[1] se soulèvent contre l'occupant, afin que Varsovie soit libérée par ses habitants et non par les Russes. Les Allemands savent qu'ils ont perdu la guerre, mais cela ne les empêche pas de mépriser les Polonais. Ainsi, les esclaves se révoltent en croyant que les maîtres sont blessés à mort ? Considérant l'insurrection de Varsovie comme le *coup de pied de l'âne*[2], ils décident de la noyer dans le sang avant de s'en aller. Ils bombardent la ville avec toute la brutalité dont ils sont capables. On se bat dans les rues, dans les maisons, dans les égouts. D'un côté, des chars et des mitrailleuses ; de l'autre, des pistolets et de vieux fusils. Le combat dure deux mois. Trois cent mille braves Polonais périssent.

– L'armée rouge ne les a pas aidés ?

– Ah, ma pauvre petite, si seulement… L'armée rouge est restée tranquillement de l'autre côté de la Vistule. Les patriotes polonais prétendent se libérer sans nous ? Qu'ils le fassent ! Il y avait d'ailleurs un bataillon polonais avec les Russes…

– C'est l'armée du général Berling.

– Oui, c'est ça. Ces gens-là voulaient traverser le fleuve pour aider leurs frères, mais leurs maîtres soviétiques le leur ont interdit. Moins il reste de partisans de Sikorski à Varsovie, plus l'installation du nouveau pouvoir sera facile.

Le comte et la comtesse se méfient de ces Polonais qui arrivent dans les bagages des Russes. Des marionnettes de Moscou ! Comme la comtesse a besoin de manger, elle gagne sa vie en effectuant des travaux de couture. Par exemple, Jeannette Zakrewska lui a apporté plusieurs mètres d'une flanelle de bonne qualité, qu'elle a trouvée dans un magasin secret du gouvernement. La comtesse, après avoir pris les mesures de Jeannette, a confectionné une robe de ministre. Elle trouve Jeannette beaucoup moins sympathique que Maman. Et encore, Jeannette a passé des années à Paris, elle est assez cultivée, mais les épouses de certains ministres sont atrocement ignorantes et vulgaires.

---

[1] "Armée secrète" soutenue par le gouvernement en exil de Sikorski.

[2] Voir la fable de La Fontaine "Le Lion Devenu Vieux". Tous les animaux attaquent le lion mourant. Humiliation suprême pour le monarque déchu, même l'âne se joint à la bande.

– Ma chère Madame Adèle, dit-elle, c'est cela qui gouvernera notre Pologne !

1945. Mamie Carabine.

Au début du mois de janvier 1945, l'armée de Berling et l'armée rouge ont enfin traversé la Vistule. Dans le sud de notre pays, les Soviétiques ont repris Cracovie. À quelques dizaines de kilomètres de cette ville, ils ont découvert un immense camp de concentration dans le village d'Ozwiecim, que les Allemands appelaient Auschwitz.

Le 27 janvier 1945, nous prenons congé du comte et de la comtesse et allons à Varsovie. Papa et Maman doivent examiner la situation sanitaire de la ville pour le ministère.

Quelle ville ? Nous ne trouvons qu'un immense champ de ruines. La neige cache mal des restes de murs noircis, des cadavres d'immeubles calcinés, des squelettes d'églises et de palais. Des carcasses d'automobiles, de camions, de tramways, de chars, sont immobiles à tout jamais. Des personnes qui ressemblent à des fantômes fouillent dans les décombres, en ressortent des meubles cassés et d'autres objets jadis utilisés par des êtres humains, qu'ils entassent sur des charrettes à bras.

Nous marchons à grand peine dans une boue épaisse, mélange de neige et de cendres. Nous n'essayons même pas de rechercher notre maison.

Seul le quartier de Praga – de l'autre côté de la Vistule – a été épargné, puisque l'armée rouge l'occupait pendant que les Allemands accomplissaient leur affreuse besogne. Quelques dizaines de milliers de réfugiés s'entassent dans les maisons de Praga. On nous donne l'adresse d'un comité juif. Ce sont des gens qui ont ouvert un registre pour recenser les juifs survivants. Nous donnons notre nom, ainsi que notre adresse provisoire à Praga. De cette manière, si quelqu'un nous cherche, il pourra nous trouver.

Avec une certaine appréhension, Maman regarde si le nom de sa sœur Yola figure dans le registre… Oui ! Il y est ! Elle habite à Praga, pas très loin d'ici.

Abandonnant Papa, qui tente d'obtenir des informations sur la santé des Varsoviens survivants, nous nous précipitons chez tante Yola. Une vieille dame nous ouvre. Maman et la vieille dame se précipitent dans les bras l'une de l'autre… Cette vieille dame, c'est ma tante Yola !

À vrai dire, je ne me souviens pas très bien d'elle, mais je suis à peu près sûre qu'elle avait des cheveux châtains et non gris, un visage lisse et non ridé – qu'elle était

jeune, comme Maman, plutôt que vieille comme Grand-Mère. Pendant que j'y suis, j'essaye de regarder Maman en coin, mine de rien, pour voir si par hasard elle n'aurait pas vieilli brusquement, elle aussi. Je ne sais pas… Elle paraît très fatiguée. Peut-être que si elle se reposait, elle rajeunirait.

Au cours des heures et des jours qui suivent, tante Yola nous raconte ce qui s'est passé.

– Quand nous habitions à Lwów, en 1940, Père était déjà mort. Les Allemands l'ont mis en prison parce qu'il avait stocké de la laine… Une voisine l'a dénoncé. Ils l'ont assassiné avec d'autres otages.

– C'est abominable ! Mère devait être affreusement malheureuse.

– Elle ne le savait pas. Dolek a tenté de le sauver, mais il n'a rien dit à personne.… Quand nous sommes revenus de Lwów, Mère croyait toujours qu'il croupissait en prison.

– Pourquoi êtes-vous revenus à Varsovie ?

– Les Allemands étaient à Lwów, donc nous n'y étions pas plus en sécurité qu'à Varsovie. Nous sommes rentrés à la maison.

– Nous avons eu beaucoup de chance. Nous sommes partis avec les Russes. Nous avons passé la guerre en Asie. C'est toute une histoire.

– Nous ne savions pas si vous étiez morts ou vivants, mais quand nous avons revu Mère, nous lui avons dit que vous vous étiez enfuis avec les Soviétiques. À Varsovie, la situation des juifs est vite devenue difficile… Dolek a pensé qu'il pouvait gagner un peu d'argent en vendant certaines des sociétés de Père. C'était risqué. Il y avait des espions partout. Les gens étaient prêts à dénoncer leur voisin pour une bouchée de pain. Les Allemands l'ont arrêté presque tout de suite… Quand ils emmenaient quelqu'un, il ne revenait jamais. Il paraît qu'ils l'ont fusillé parce qu'ils ne toléraient pas de voir un juif porter le glorieux prénom du Führer. Un juif qui osait se prénommer Adolf ! C'était un sacrilège, un crime de lèse-majesté.

– Nous avons changé de nom. Nous ne sommes plus Silberberg, mais Minski.

– Moi, je suis toujours Kama la Guêpe.

– Pourquoi Minski ?

– C'est Marek qui a choisi ce nom, en souvenir de la ville natale de son grand-père.

– Si son grand-père était né à Saint-Pétersbourg, nous nous appelerions Saint-Pétersbourgski.

– Je vois que tu n'as pas perdu ta langue, Kama la Guêpe.

– Ou alors Brest-Litowski, ce serait bien aussi.

– Ce n'est pas le moment de plaisanter. Laisse ta tante raconter, Kamounia.

– Quand nous sommes rentrés à Varsovie, en août 1941, cela faisait déjà presque un an que les Allemands avaient regroupés les juifs dans le ghetto. Tout le monde disait "le ghetto", mais en fait, le quartier portait un nom administratif, "le district juif", ou quelque chose comme ça. Les Allemands inventaient toujours des noms pompeux pour déguiser les choses. Par exemple, ils ne disaient pas "assassiner", mais "réinstaller à l'est".

– Notre maison se trouvait dans le ghetto ?

– Tu te souviens que nous habitions un quartier mélangé, où il y avait des juifs et des catholiques. Ils ont incorporé ce quartier à leur district juif, mais on l'appelait "le petit ghetto". C'est là qu'ils mettaient les juifs convertis.

– Les juifs convertis étaient dans le ghetto ?

– Bien sûr, puisque les Allemands croient à l'existence d'une race juive. D'ailleurs, tu te souviens de l'église en face de chez nous, sur la place Grzybowski ? C'est là que les juifs catholiques allaient prier. Même les curés étaient des juifs convertis. La muraille qui entourait le ghetto passait juste derrière l'église.

– Donc vous avez habité à la maison.

– Oui, sauf que nous avons dû partager l'immeuble avec quatre-vingts personnes. Tous les juifs des petites villes et des campagnes étaient regroupés dans les grandes villes. Il y avait peut-être quatre cent cinquante mille personnes dans le ghetto de Varsovie. Les appartements étaient pleins à craquer. Les gens dormaient à dix dans une pièce. Nos salles de bains et nos wc ne suffisaient pas pour tout le monde, et d'ailleurs, la plupart du temps, l'eau manquait. Les poux pullulaient. Les gens attrapaient le typhus. Comme ils ne trouvaient pas à manger, ils étaient trop faibles pour résister à la maladie et mouraient en quelques jours. Même pas besoin de typhus : une simple grippe les tuait… On descendait les cadavres dans la rue et on les recouvrait d'un journal.

– Quelle horreur !

– Les enfants et les vieillards mouraient en premier. C'était pathétique.

– Comment Mère prenait-elle tout cela ?

– Elle était extraordinaire. C'était la plus forte de nous tous. Rosette tenait le coup aussi, mais Elzunia était redevenue très angoissée, comme au début de la guerre. Tu l'as beaucoup aidée à Lwów, Kama, tu l'as véritablement transformée, mais ensuite tu es partie et Dolek est mort. Elle dormait très mal, elle tremblait. J'étais très inquiète. Je voyais ces petits cadavres dans la rue, sous leur journal…

– Elle était déjà grande, non ?

– Oui, mais elle redevenait une petite fille, par moments. C'est Mère qui lui a sauvé la vie, qui nous a sauvé la vie à tous. Il y avait des passages secrets. On descendait dans une cave, on déplaçait une armoire, on descellait des briques et on arrivait dans la cave d'un immeuble qui se trouvait de l'autre côté du mur. Mère sortait souvent du ghetto. C'était très dangereux. Un contrôle d'identité signifiait la mort… Elle a trouvé de l'argent de l'autre côté, je ne sais pas comment. Les Allemands voulaient nous affamer, mais elle rapportait de la nourriture… Elle a fait sortir Elzunia en pleine nuit. Quand le moment est venu, Elzunia a cessé de trembler et de pleurer. Elle nous a embrassées, elle a dit au revoir, et elle est partie toute seule. Mère lui avait expliqué comment aller à une certaine adresse, en rasant les murs à cause du couvre-feu. Les gens qui l'ont accueillie l'ont conduite le lendemain dans un couvent à la campagne, selon les instructions de Mère. Je crois que Mère a dépensé beaucoup d'argent. Les bonnes sœurs ont gardé Elzunia jusqu'à aujourd'hui. Je suis allée la voir quand les Allemands sont partis, mais j'attends d'être un peu mieux installée pour la prendre avec moi.

– Je voudrais bien la voir.

– Elle aussi sera contente de te voir, Kama. Il faut trouver un camion qui va par là-bas ; nous ne pouvons pas y aller à pied.

– Et Rosette ?

– Mère l'a fait sortir quelques jours après Elzunia, mais nous avons perdu sa trace. J'espère qu'elle se présentera ici un de ces jours, comme vous. Je suis sortie la dernière. La vie dans le ghetto devenait de plus en plus difficile. Ils ont supprimé le petit ghetto… Nous avons dû quitter la maison et aller dans le grand ghetto. Et puis ils ont commencé à déporter les gens "à l'est", tout en réduisant petit à petit la taille du ghetto. Les déportations ont commencé à peu près un an après notre arrivée, vers juillet 1942. Mon maître, le Dr Korczak, est parti avec les enfants de son orphelinat. Il avait un laisser-passer qui lui aurait permis de quitter le ghetto, parce qu'il avait été colonel dans l'armée polonaise pendant la grande guerre, et puis il était connu dans le monde entier, mais il a préféré accompagner les enfants jusqu'à la fin.

– Ils sont morts ?

– Sans doute. En tout cas, personne ne les a plus jamais revus. Il devenait évident que les Allemands allaient tuer tous les juifs, à Varsovie et ailleurs… Dans le ghetto, quelques personnes courageuses ont décidé qu'elles préféraient mourir les armes à la main. Parmi ces personnes, cela vous étonnera peut-être, il y avait Mère.

– Mère ?

– Grand-Mère ?

– Je crois qu'elle a commencé par acheter des armes à l'extérieur, au marché noir, pour les résistants. C'était la chose essentielle, évidemment. Je n'ai jamais réussi à deviner comment elle se procurait de l'argent. Les armes coûtaient cher, vous pouvez l'imaginer. Elle connaissait peut-être des cachettes où Père entreposait de l'or et des bijoux, je ne sais pas. Nos jeunes hommes, et aussi certaines jeunes filles, s'exerçaient à tirer dans des caves. Ils n'avaient pas fait leur service militaire, ils avaient tout à apprendre. C'est l'un d'eux qui m'a dit que Mère prenait aussi des leçons de tir.

– C'est incroyable. Elle qui détestait tellement la violence… Quand je pense à elle, je la revois brodant des napperons ou arrosant ses fleurs… Maintenant, il faut que je me représente Mère un pistolet à la main !

– Je suis sortie du ghetto au début de janvier 1943. Quelques jours plus tard, les Allemands ont voulu déporter les derniers juifs. Ils en avaient déjà emmené trois cent mille, il en restait peut-être cinquante ou soixante mille. Près de cent mille étaient morts de faim ou de maladie… C'est à ce moment-là, en janvier 1943, que la résistance a commencé à se battre contre les Allemands. Comme ils ne s'attendaient pas à être accueillis à coups de fusil par ces juifs qu'ils méprisaient, ils ont vite fait demi-tour. Mère est venue me voir à l'extérieur en février. Elle m'a dit qu'on la surnommait Mamie Carabine.

– Mamie Carabine ?

– C'était une tireuse d'élite. Elle a tué plusieurs policiers nazis. Elle m'a expliqué comment on procédait. On tirait depuis un immeuble, mais il fallait éviter de se montrer à la fenêtre, donc on perçait un trou dans le plancher de la pièce et on tirait par la fenêtre de l'étage au-dessous. Ainsi, les policiers ne pouvaient pas vous voir, et le plancher vous protégeait s'ils lançaient une grenade par la fenêtre d'où venait le tir. Mère tirait si bien que les chefs de la résistance lui ont confié un fusil. Il y en avait seulement une douzaine dans le ghetto.

– Et des pistolets ?

– Peut-être une centaine. Nos jeunes fabriquaient aussi des sortes de grenades. Mère m'a dit qu'elle était très calme quand elle visait un SS en uniforme noir. Elle pensait à Père et à Dolek.

– Tu étais cachée, pendant ce temps ?

– Chez un comédien polonais que je connaissais avant la guerre. Mère est venue me voir plusieurs fois. Les insurgés du ghetto savaient que les Allemands préparaient l'assaut final. Ils essayaient d'obtenir des armes auprès du réseau A.K., mais ces gens-

là ne croyaient pas que les juifs étaient capables de se battre. La dernière bataille a commencé le 19 avril, pendant la fête de la Pâque juive. Mère m'a rendu visite la veille, le 18 avril. Elle avait toujours de bons renseignements : elle savait que l'attaque allemande était imminente. Elle aurait pu rester avec moi, mais elle a préféré retourner dans le ghetto pour se battre. Elle m'a dit qu'elle avait beaucoup vécu, qu'elle avait été heureuse, qu'elle n'avait plus rien à perdre. Elle était fière de participer au combat héroïque des derniers juifs du ghetto. Bientôt, le monde entier saurait que les juifs peuvent mourir dignement, comme des êtres humains… Moi aussi, j'étais fière d'être la fille de Mamie Carabine. Elle parlait si bien qu'elle me donnait envie de me battre à ses côtés. Elle me l'a interdit. Elle m'a dit qu'elle luttait pour l'honneur du peuple juif, mais que je devais lutter pour sa survie en élevant Elzunia…

– Tu ne sais pas comment elle est morte ?

– Les Allemands avaient prévu de liquider le ghetto en trois jours. Ils détruisaient les maisons avec leurs chars et leurs lance-flammes. Les juifs se cachaient dans les caves et les égouts. Ils ont tenu plus d'un mois… Je suis sûre que Mère s'est battue jusqu'au bout.

Le lendemain, nous partons en camion jusqu'au couvent où vit Elzunia. Nous sommes trois : tante Yola, Maman et moi.

Elzunia a grandi, mais je reconnais son regard effrayé, celui de la petite fille qui gémissait dans la Vauxhall de grand-Père. De son côté, elle semble hésiter en me voyant.

– Tu te souviens de moi ? Ta cousine, Kama la Guêpe !

– Tu as changé. Tu es comme une adulte.

– Toi, je t'ai reconnue tout de suite.

Les apparences sont trompeuses. Moi, j'ai changé à l'extérieur, mais à l'intérieur c'est toujours la même Kama. Elzunia, c'est le contraire. Si son corps de douze ans n'a pas encore subi les transformations de l'adolescence, son esprit, ou je devrais peut-être dire son âme, a subi une mutation imprévue : ma cousine Elzunia est devenue catholique !

Tante Yola paraît embarrassée. Elle nous a dit qu'elle attendait d'être mieux installée pour reprendre Elzunia, mais la vérité, c'est que sa fille ne veut pas quitter le couvent. Elle est tombée amoureuse des vitraux et des dorures de la chapelle, de la cérémonie de la messe, de Jésus, et surtout de la Sainte Vierge, patronne des Polonais. Je devine que tante Yola aimerait bien que j'use de mon influence sur Elzunia pour

accomplir un miracle, comme je l'ai fait à Lwów quand je l'ai aidée à découvrir son talent de dessinatrice.

Je demande à Elzunia pourquoi elle ne vient pas habiter avec sa mère.

– Elle vit dans le péché. Les juifs ont refusé de reconnaître que Jésus était le Messie, c'est pour cela que Dieu les a punis.

– Ce sont les bonnes sœurs qui t'ont enseigné cela ?

– Elle m'ont aidée à découvrir la vérité. Si tu ne veux pas admettre que Jésus est le fils de Dieu et qu'il est mort sur la croix pour nous, tu n'as aucune chance d'aller au paradis.

– Je ne vois pas pousquoi tes bonnes sœurs décideraient si je vais au paradis ou non. Mais dis-moi, Elzunia, tu respectes les dix commandements ?

– Bien sûr.

– Dans ce cas, tu sais que tu dois honorer ton père et ta mère. Ton père est mort, mais tu peux encore honorer ta mère et lui obéir. D'ailleurs, si tu reviens auprès d'elle, tu pourras essayer de la convertir. Sinon, elle continuera de vivre dans le péché. Écoute-moi bien : si, pouvant sauver une âme, tu ne le fais pas, c'est toi qui commets un grave péché. Je t'assure ! Tu peux demander l'avis des bonnes sœurs.

Je suggère à Elzunia de me parler de sa foi catholique. Je lui raconte mon voyage en Asie centrale. Je lui rappelle qu'elle a dessiné Dédale et Icare à Lwów. Je lui chante *Envole-toi bel oiseau*, dont elle ne se souvient pas du tout.

Je tente de renouer nos liens. Je crois qu'elle a peur du monde extérieur et qu'elle acceptera de quitter le confort du couvent si je lui offre ma protection. Je lui promets que je lirai les Évangiles et qu'elle pourra essayer de me convertir, moi aussi.

Ce qui m'énerve, c'est que les bonnes sœurs paraissent très satisfaites de sa conversion. En vérité, la vie au couvent est plus agréable que la survie au milieu des ruines de Varsovie, mais nous ne pouvons pas la laisser. Supposons que nous disions : "Gardez-la encore un peu ; nous repasserons dans trois mois." Dans trois mois, elle aura déjà prononcé ses vœux de novice ! Et alors, impossible de la sortir de là.

Je raconte à Elzunia la transformation de Grand-Mère en Mamie Carabine. Elle devient toute rouge et se met à pleurer. Je la prends dans mes bras et je la console. Si je comprends bien, tante Yola était très malheureuse après la mort de Dolek, de sorte qu'elle ne s'occupait plus beaucoup d'Elzunia. C'est Grand-Mère qui donnnait à ma cousine la tendresse dont elle avait besoin. Quand Elzunia est partie du ghetto au milieu de la nuit et s'est réfugiée au couvent, elle a compris qu'elle ne reverrait sans doute jamais plus Grand-Mère, dont elle était devenue si proche. C'est au moment précis où

je raconte que Grand-Mère a donné sa vie pour sauver l'honneur du peuple juif qu'Elzunia se met à pleurer. Ensuite, comme si ces larmes avaient modifié quelque chose au plus profond d'elle-même, elle accepte de nous suivre.

– Je prierai pour l'âme de Grand-Mère, dit-elle, afin que Jésus l'accueille auprès de lui comme si elle avait été baptisée.

Le ministère de la santé (c'est-à-dire, notre chère Mme Zakrewska) charge Papa de trouver un bâtiment dans le quartier de Praga pour y installer une délégation provisoire, et ordonne à Maman d'enrayer une épidémie de typhus près de Dantzig.

La région de Dantzig n'est plus allemande. Les Américains, les Anglais et les Russes se sont réunis à Yalta, en Crimée, afin de tracer de nouvelles frontières pour l'Europe. Les Russes gardent les territoires qu'ils ont occupés au début de la guerre, par exemple la ville de Pinsk où Papa est né et la région de Lwów. La Pologne reprend à l'Allemagne la ville de Dantzig et un morceau de Silésie.

J'accompagne Maman, qui est si pâle et si faible que nous craignons de la laisser partir seule. Comme la grande gare de Varsovie est détruite, nous prenons le train dans une petite gare qui se trouve à Praga. Combien de fois avons-nous emprunté cette ligne de chemin de fer pour aller en vacances à Sopot et à Orlowo ! Jusqu'au dernier voyage, pour revenir de Gdynia, en août 1939…

Quand nous partions en vacances, nous étions heureux. Le paysage d'été, avec ses blés dorés et ses arbres couverts de fruits, semblait sourire au passage du train. Aujourd'hui, le paysage est morose. Ce n'est pas seulement que l'hiver s'achève, que la nature n'est pas encore réveillée de son long sommeil. La Pologne a été dévastée et appauvrie par la guerre. Dans les villages qui défilent le long de la voie ferrée, on ne voit plus ni poules ni cochons. Sur les routes, il n'y a plus d'automobiles, mais seulement un véhicule militaire de temps en temps.

Cinq années et demie se sont écoulées depuis notre retour de Gdynia. J'avais dix ans ; je viens de fêter (dans les ruines de Varsovie – quelle fête !) mes seize ans. Ah, je ne sais pas ce qui se passe. Je ne retrouve pas un pays plus vieux de cinq ans, mais un autre pays. Une autre tante, une autre cousine.

Maman dit que j'ai été merveilleuse avec Elzunia et que, si je voulais, je pourrais sans doute exercer le métier de psychologue. Je me souviens de ma cousine Elzunia, que j'ai aimée comme une sœur, pendant quelques mois, à Lwów. Cette autre Elzunia, celle que j'ai vue dans le couvent, c'est une pauvre fille qui me fait pitié. Oui, je lui ai parlé comme si j'avais été une psychologue que l'on paye pour aider les gens… Tante

Yola est une vieille dame que je reconnais à peine. Maman est en train de changer sous mes yeux. À Lublin, quand le journaliste a annoncé à Maman la mort de ses parents, j'ai ressenti une émotion très vague et j'ai découvert que je ne me souvenais plus d'eux. Ou plutôt, ma mémoire a réduit mes grands-parents à des détails sans signification. Je revois la barbiche de grand-Père, que j'essayais de tirer en riant quand j'étais petite. Je revois grand-Mère jouant au bridge avec ses amies.

– Je suis morte, je vais préparer le thé, disait-elle.

– Mais tu n'es pas morte, Grand-Mère.

– Bien sûr que non, ma petite guêpe. C'est seulement une formule du bridge. Quand tu seras grande, je t'apprendrai à jouer.

Nous passons un mois dans un hôtel de Dantzig. Il ne faut plus dire Dantzig, mais Gdansk.

Le typhus s'est déclaré dans un camp de prisonniers allemands. Un hôpital de fortune, installé à l'intérieur d'une tente, accueille les malades. Le médecin-chef est soviétique. Il y a aussi un médecin polonais et un médecin allemand. Maman leur sert d'interprète. Elle fait aussi les prises de sang aux prisonniers, pour détecter le virus par le test de Vidal et Weil-Felix. Je commence à avoir l'habitude des travaux de laboratoire, donc je peux l'aider pour les tests.

Les prisonniers allemands sont arrogants. Ils ne savent pas que nous sommes juives, mais ils considèrent que nous appartenons à la race inférieure des Slaves, ce qui justifie leur mépris. Nous sommes doublement des êtres inférieurs, puisque nous sommes des femmes – qui n'auraient jamais dû sortir de leur cuisine. Le ton de leur voix est hostile. Ils utilisent des mots grossiers et insultants. Souvent, Maman s'alourdit sur mon bras, comme à Lublin. Je sens qu'elle souffre en voyant ces assassins, qui paraissent très fiers d'avoir exterminé les nôtres. Moi, je pense à Mamie Carabine. J'imagine que je suis cachée dans un immeuble et que je vise à travers un trou du plancher. Je vise celui-ci… Pan ! Maintenant, celui-là… Pan ! Pan !

Il suffirait de les laisser mourir du typhus, mais c'est impossible, parce que le serment d'Hippocrate impose aux médecins de sauver les malades. Les trois médecins en parlent souvent le soir, quand nous dînons ensemble dans la salle à manger de l'hôtel. C'est-à-dire que le Russe et le Polonais feraient bien une petite entorse au serment d'Hippocrate, pour une fois. Le médecin allemand défend Hippocrate, évidemment. Le Russe lui demande si le serment d'Hippocrate autorise les expériences atroces que certains médecins allemands pratiquaient sur des cobayes humains dans les camps

de concentration. Maman trouve la conversation de plus en plus pénible. Elle butte sur les mots quand elle doit traduire les propos aigre-doux des uns et des autres. À la fin, elle se lève de table et prie les trois médecins de l'excuser. Je l'aide à rentrer dans notre chambre.

Au mois d'avril 1945, nous apprenons qu'une partie du gouvernement provisoire, comprenant le ministère de la Santé, a déménagé de Lublin à Lodz, une ville beaucoup plus grande et un peu plus proche de Varsovie. Papa habite dans le meilleur hôtel de Lodz et le ministère nous autorise à le rejoindre.

Les Allemands ont fui Lodz sans combattre quand les Russes sont arrivés. La ville n'a donc jamais été bombardée. Le ministère réquisitionne pour nous un magnifique appartement vide de quatre pièces, où habitaient sans doute des Allemands. Nous avons une salle de bains, de l'eau chaude pendant au moins une heure par jour, et même des wc à l'intérieur de l'appartement.

Papa et Maman travaillent à l'Institut d'Hygiène, que le ministère a installé dans un bâtiment de l'université. Comme à Dantzig, j'aide Maman à aménager son laboratoire. Nous déjeunons à la cantine. Aucun des chercheurs et biologistes de l'Institut ne s'assoit à notre table. Malgré notre changement de nom, ils savent bien que nous sommes juives.

Au mois de juin, nous recevons une lettre de tante Yola : Rosette est revenue ! Nous prenons aussitôt le train pour Varsovie.

La dernière fois que j'ai vu Rosette, elle avait treize ans. C'est une belle jeune fille de dix-neuf ans qui nous ouvre la porte et nous embrasse.

– Adèle ! Kama la Guêpe ! Comme tu as grandi… Tu as une vraie taille de guêpe, maintenant !

– Arrête de dire des bêtises si tu ne veux pas que je te pique !

– Adèle, je te trouve un peu pâlichonne. Tu devrais prendre des bains de soleil.

– Nous étions très loin d'ici. Nous ne savions pas ce qui se passait… J'ai tout appris d'un seul coup en revenant. J'ai du mal à m'en remettre… Je ne sais pas si des bains de soleil suffiront. Mais toi, où te cachais-tu ?

– En Allemagne.

– Vraiment ? En Allemagne ?

– Quand Mère a réussi à me faire sortir du ghetto, j'ai trouvé du travail dans un bar. Les autres serveuses étaient vulgaires et ignorantes. Le patron s'étonnait de voir

quelqu'un comme moi dans son établissement. Il me tournait autour, vous comprenez. Il me disait : "Toi, tu es une comtesse, ou bien tu es juive." Il devenait de plus en plus pressant. Il m'a fait comprendre que si je m'obstinais à refuser ses avances, il me dénoncerait comme juive. "Tu arriveras peut-être à convaincre la police que tu es une comtesse ; dans ce cas, je t'aurai dénoncée pour rien."

– Tu es mal tombée.

– Des gens comme lui, il y en a autant qu'on veut. C'est pourquoi j'ai décidé de leur échapper définitivement en revêtant un uniforme allemand.

– L'armée allemande recrutait des Polonaises ?

– Non, mais je me suis engagée dans l'organisation Todt, qui construisait des fortifications militaires et des trucs de ce genre. J'ai eu droit à un bel uniforme, qui me mettait à l'abri des soupçons. On n'imagine pas une juive en uniforme allemand ! Même avec leur fameux sixième sens, les Polonais me regardaient avec crainte. Personne ne m'a plus dit : "Toi, tu es une comtesse, ou bien tu es juive." Kama, tu te souviens que je construisais des châteaux de sable à Orlowo ?

– Bien sûr, et moi je les démolissais.

– J'espérais vaguement que j'apprendrais des choses en travaillant dans le bâtiment. J'ai toujours voulu étudier l'architecture. En fait, j'ai réparé des pistes d'aviation en Bavière. Les Anglais et les Américains les bombardaient tous les jours, et nous les réparions constamment. J'ai coulé des tonnes de béton. J'ai même conduit un rouleau compresseur ! Le mois dernier, j'ai été libérée par l'armée américaine, et me voici !

– Tu n'as plus ton uniforme ? J'aimerais bien voir quelle tête tu as en uniforme allemand ! Pendant que Grand-Mère tirait au fusil sur les Teutons, tu levais le bras en criant "Heil Hitler !" Ce n'est pas banal.

– Ce rapprochement n'est pas très amusant.

– Excuse-moi, Maman… Mais dis donc, Rosette, comment va Elzunia ? Elle prie toujours la Sainte Vierge toutes les cinq minutes ? Où est-elle ?

– Yola ne vous a pas dit ? Elle a voulu l'envoyer en Palestine. Elzunia comprend bien que sa conversion ne la protège pas contre la bêtise des antisémites. Elle sait bien que les juifs qui priaient dans l'église du petit ghetto, et aussi le curé juif, ont été gazés commes les autres. Yola espère qu'Elzunia retrouvera son identité en Palestine et renoncera à son catholicisme. Elzunia est très contente à l'idée de voir Bethléem, Nazareth et Jérusalem.

– Et alors ? Elle est partie là-bas ? Elle habite chez oncle Itschak ?

– Nous ne savons pas si Itschak est arrivé en Palestine, ni même s'il est vivant. Elzunia devait partir avec d'autres jeunes, pour s'installer dans des fermes collectives et cultiver la terre. Ils avaient rendez-vous à Cracovie. Des militants du parti sioniste Mapam devaient les emmener. Yola a conduit Elzunia à Cracovie. Elle l'a laissée avec les autres jeunes et les sionistes et elle est revenue ici. Elle travaille au recensement des juifs survivants, mais ensuite elle veut partir en Palestine elle aussi. Et puis l'hôpital de Cracovie a appelé : des antisémites ont attaqué les jeunes juifs dans la rue ; Elzunia est blessée. Yola est aussitôt retournée à Cracovie. Elle reviendra dans quelques jours, j'imagine.

– Quelle idée d'aller se joindre à un groupe de juifs… L'uniforme allemand, c'est quand même plus sûr. Mais Maman, ne me regarde pas si méchamment. J'ai encore dit une bêtise ? Tu ne vas pas m'envoyer en Palestine, tout de même ? Tu m'as toujours dit que tu détestais les sionistes.

– La situation a changé. La Palestine vaut peut-être mieux que la Pologne. Marek m'a dit qu'il a entendu de sales histoires. Des Polonais ont tué des juifs rescapés qui croyaient pouvoir récupérer leur maison.

Tante Yola et Elzunia reviennent le surlendemain. Le visage d'Elzunia ressemble à une citrouille, mais je m'abstiens de le dire. Elle porte un bandeau sur l'œil gauche. Quand elle enlève son bonnet, nous pouvons voir qu'une partie de son crâne a été rasée, parce que les médecins ont dû recoudre une grande plaie.

Elle se jette dans mes bras et je la console comme je peux. Elle doit la vie à des soldats russes.

– Ils se sont interposés et nous ont emmenés à l'hôpital. Sans eux, les Polonais nous auraient battus à mort.

– Quand je pense que ce Jésus que tu admires tant a dit : "Aimez-vous les uns les autres."

– Tu ne trouves pas que c'est une bonne formule ?

– Si, c'est une bonne formule. Tu as pardonné à tes assaillants ?

– Bien sûr !

– Ils t'ont frappé la joue droite et tu as tendu la gauche ? Je me demande ce que Mamie Carabine en aurait pensé.

– J'ai tendu la joue gauche, alors ils m'ont cassé l'arcade sourcilière.

Elle dit cela avec une petite lueur malicieuse dans son œil droit. Ouf ! Elle n'est pas complètement stupide…

Laissant Elzunia sous la protection de Yola et Rosette, nous rentrons à Lodz en train.

La porte de notre compartiment est ouverte. Quelques personnes passent dans le couloir en parlant yiddisch assez bruyamment. Un homme assis dans notre compartiment donne un coup de coude à sa femme et dit en ricanant : “Regarde, le savon voyage !”

L’armée rouge a trouvé des camps de concentration dans toute la Pologne, jusqu’à la découverte du grand camp d’Auschwitz en janvier dernier. Des commissions d’enquête ont interrogé les survivants et les témoins, si bien que nous savons ce qui se passait : les Allemands exterminaient les juifs dans des chambres à gaz déguisées en cabines de douche, puis arrachaient leurs dents en or et brûlaient leurs cadavres dans des fours crématoires. Une rumeur dit qu’ils utilisaient la graisse des juifs pour fabriquer du savon, mais les enquêteurs polonais, américains et russes n’ont pas trouvé le début d’une preuve pour confirmer la rumeur. Papa est bien informé par ses amis du gouvernement. D’après lui, la rumeur est ancienne. Pendant l’occupation, les Allemands distribuaient un mauvais savon de couleur verte que les Polonais avaient déjà baptisé “graisse de juif”. Maintenant, ils disent qu’ils ne savaient pas ce que devenaient les juifs emmenés par les Allemands, mais en vérité ils se doutaient bien de quelque chose.

Que la rumeur soit vraie ou non, traiter les jufs de savon devant Maman n’est pas une bonne idée. Elle se lève, saisit l’homme par les pans de sa veste comme elle l’avait fait avec l’aviateur soviétique à Lwów et, de la même voix rauque, lui ordonne de sortir du compartiment.

– Si vous ne sortez pas immédiatement, toi et ton ordure de femme, je vous tue ! Vous m’entendez ? Je vous tue de mes mains !

– Eh, mais vous êtes folle ? Je plaisantais, c’est tout…

– Je vous tue !

– Bon, bon, nous partons…

L’homme et sa femme s’en vont en grommelant. Le train n’est pas plein, donc ils trouveront de la place dans un autre compartiment. Maman est aussi nerveuse que si elle avait bu dix litres de café.

– Les salauds ! Les salauds ! Je suis sûre qu’ils se réjouissaient quand les Boches prenaient les juifs.

– Calme-toi, Maman. Arrête de trembler comme ça. Respire un bon coup. Pense à Grand-Mère : les tireurs d’élite ne doivent pas trembler !

– Nous ne pouvons pas rester dans ce pays. Nous partons demain !

– En Palestine ?

– Qu'est-ce que tu racontes ? Nous partons à Paris. Nous irons chez mon cousin Rysiu.

– Tu veux dire Richard ?

– Oui, Richard. Je ne l'aime pas beaucoup, mais j'espère quand même qu'il a survécu à la guerre.

– J'étudierai à la Sorbonne, Mamusia !

Sauf que Papa n'est pas d'accord.

– Nous avons un bel appartement, une situation prometteuse au ministère et à l'Institut d'Hygiène. En France, nous n'aurons rien du tout. Il faudra repartir à zéro une fois de plus, à quarante ans.

– Ils ont essayé de tuer Elzunia. Ils vont nous tuer !

– Il règne une grande incertitude dans le pays, c'est évident. Avec la fin de la guerre, l'arrivée des Russes… Les gens sont déboussolés. Ils se laissent aller à leurs vieux réflexes antisémites. Bah… Le nouveau gouvernement va finir par contrôler la situation. La stabilité va revenir. Nous les éduquerons. La violence va forcément diminuer, puis disparaître.

– Tu crois à ce que tu dis ? Tu ne devrais pas appartenir au ministère de la Santé, mais à celui de la Propagande.

– Il n'y a pas de ministère de la Propagande… Ecoute, avant-guerre, les juifs tenaient des commerces dans les villes. Ils étaient bien visibles. Les gens pouvaient les haïr s'ils voulaient. Maintenant que neuf juifs sur dix sont morts, l'antisémitisme va s'atténuer peu à peu, faute de cible.

– Dans ce cas, les gens choisiront une autre cible. Ils détesteront les communistes, par exemple et toi, tu seras toujours du mauvais côté. Et puis les deux cibles se rejoignent. Ils disent que les juifs ont pris le pouvoir. Que les Allemands n'en ont pas tués assez. Que les Russes les ont mis à l'abri à Moscou, pour pouvoir les ramener aujourd'hui et mettre la main plus facilement sur la Pologne.

– Nous expliquerons que ce n'est pas vrai.

– Comment veux-tu ? Avant la guerre, il n'y avait pas un seul ministre juif, et maintenant, il y en a je ne sais pas combien.

– Un sur dix au maximum. Une proportion raisonnable.

– Tu espères convaincre le peuple que les juifs contrôlent seulement dix pour cent du pouvoir ?

– Mais oui.

– Toi, si tu étais porte-parole du gouvernement, tu ferais un discours sur ce thème ?

– Pourquoi pas ?

– Il faut te mettre les points sur les i. Eh bien, les gens diraient : "Il y a dix pour cent de juifs déclarés dans ce gouvernement, mais vous, M. Minski, vous vous appeliez bien Silberberg avant la guerre ? Combien y a-t-il d'autres juifs cachés dans le gouvernement ?"

Cette discussion dure plusieurs semaines. À la fin, Papa cède. Il demande à l'un de ses amis, qui travaille au ministère des Affaires Étrangères, s'il peut nous procurer deux passeports : un pour Maman, un pour moi. Papa nous laisse partir, mais il veut rester en Pologne. Il est en train de contribuer à la mise en place d'un grand système de santé socialiste. C'est une tâche exaltante ! Je crois que Paris l'effraye un peu, parce qu'il ne parle pas le français.

Les passeports tardent à venir. Peut-être que l'on manque de papier pour les imprimer. Ou bien Papa a demandé à son ami des affaires étrangères de ne pas se presser, car il espère convaincre Maman de changer d'avis.

Il envisage de s'inscrire au parti communiste. C'est la condition *sine qua non* pour réussir dans la nouvelle Pologne. Mon cher Papa est devenu ambitieux, d'un seul coup.

– Vous vous souvenez du Dr Wosniak ? nous demande-t-il

– Notre voisin de Zirabulak ?

– C'est ça. Celui dont la femme portait au doigt un joli rubis. Figurez-vous qu'il a été nommé ambassadeur en Yougoslavie.

– Cet imbécile ? Dans ce cas, tu pourrais devenir ambassadeur à New York.

– L'ambassadeur n'habite pas à New York, Maman, mais à Washington.

– Ce n'est pas totalement impossible. En tout cas, je dois commencer par m'inscrire au Parti.

– Si tu t'inscris au Parti, Papa, demande-leur de se dépêcher un peu pour nos passeports.

Ils finissent par arriver, ces fameux passeports, vers la fin du mois de septembre. Une fois de plus, je range tous mes biens terrestres dans mon sac à dos. J'ai passé cinq

mois à Lodz. Je ne me suis attachée ni à cette ville, ni à notre appartement. Je vais quitter, sans doute pour toujours, le pays de mes ancêtres et de mon enfance…

Cette nouvelle Pologne n'est pas celle dans laquelle j'ai grandi. Il me suffit de retourner à la première page de ce cahier pour voir que Maman a mentionné la Sorbonne il y a tout juste trois ans, à l'automne de l'année 1942. Depuis le jour où elle l'a fait, je suis sûre que je vivrai un jour à Paris. Si Paris ne me plaît pas, j'irai en Amérique.

Nous avons des places dans un train sanitaire qui ramène des malades en France. Ce sont des soldats français qui se trouvaient dans des camps de prisonniers de guerre, ou bien des déportés qui ont réussi à survivre à Auschwitz. Souffrant du typhus ou d'autres maladies, ils étaient soignés à l'hôpital de Lodz. Le train comporte aussi un wagon prison, qui transporte des "malgré-nous", c'est-à-dire des Alsaciens contraints par les Allemands de se battre en Russie.

Papa nous a promis qu'il viendrait nous dire au revoir sur le quai de la gare. Comme d'habitude, il est en retard. Le train va partir d'une minute à l'autre. Nous sommes penchées par la fenêtre du compartiment… Le voici qui arrive en courant ! Il est si drôle que Maman, dont le visage est bien triste depuis notre retour en Pologne, ne peut pas s'empêcher de sourire. Mais que se passe-t-il ? Papa saute vivement dans le wagon comme au bon vieux temps. Il porte son sac à dos !

– Je viens avec vous. J'ai réussi à les convaincre de m'envoyer au congrès.

– Quel congrès ?

– À Paris, sur le nouveau médicament-miracle que les Anglais ont découvert. Je vous en ai parlé : la pénicilline, qui guérit toutes les infections. Je représente la Pologne.

Les lignes de chemin de fer ne sont pas toutes réparées. Maman dit qu'elle a mis deux jours pour aller à Paris en 1923. La ligne passait par Berlin, Hanovre, Cologne et la Belgique. Nous passons par Prague, Munich et Strasbourg. Le voyage dure dix jours. Le train attend parfois pendant une demi-journée en pleine campagne. Peut-être qu'ils réparent la voie. On ne nous dit rien. Heureusement, j'ai trouvé La Chartreuse de Parme[1], en français, à Lodz, donc je ne m'ennuie pas trop.

Le train s'arrête à Prague. On nous informe que nous repartons dans quatre heures. Nous aurions le temps de visiter la ville, mais nous jugeons plus prudent de rester près de la gare. C'est étrange : on dirait que Prague a complètement échappé à la guerre. Ce n'est pas la même chose que Lublin ou Lodz, qui n'étaient pas détruites mais

[1] Gros roman de Stendhal.

néanmoins très appauvries. Ici, il y a des autobus et des taxis. Les gens sont bien habillés. Les vitrines des pâtisseries sont remplies de gâteaux !

Bientôt, le train entre en Allemagne. Les passagers sont nerveux. Certaines petites villes sont restées debout et semblent nous narguer, mais les villes plus grandes, sans être totalement rasées comme Varsovie, sont en mauvais état. Personne ne verse la moindre larme sur les Allemands, bien sûr.

On voit partout sur les routes des convois de camions américains. Les soldats roulent dans de curieuses petites voitures décapotables. Une infirmière nous dit que ces voitures s'appellent des "jeeps".

Quelques jours plus tard, en nous réveillant, nous pouvons admirer la cathédrale de Strasbourg. Nous traversons les vignobles de l'Alsace, puis ceux de la Champagne, et enfin nous arrivons à Paris, gare de l'est, au milieu de l'après-midi.

La gare est entourée de grands immeubles gris. Même leur toit, constitué de plaques de métal, est gris. Les Parisiens et les Parisiennes sont vêtus de gris. À vrai dire, cette fameuse capitale du monde me paraît moins gaie que Prague.

Les cafés ont bien des terrasses extérieures, comme sur les cartes postales. Maman hume l'air de Paris, comme pour se remémorer le passé. Moi aussi, j'ai l'impression de connaître déjà la ville, à force d'avoir entendu Maman en parler.

– Richard habite sur la rive gauche de la Seine, dit-elle. Cela nous prendra moins d'une heure.

Papa trouve que c'est un peu loin.

– Tu as l'intention d'y aller à pied ? Et ton fameux métro ?

– Je n'ai pas d'argent français. Richard nous en prêtera. Nous prendrons le métro demain.

– Moi, j'ai de l'argent. Regardez !

– Des dollars ! Le ministère t'a donné des dollars ?

– Non, c'est un cadeau personnel de Max. Trouvons une banque, ensuite nous prendrons le métro.

Après avoir changé ses dollars, Papa veut absolument s'asseoir à une terrasse de café. C'est la faute de Maman : elle a trop vanté *le petit crème* et les croissants. Il veut essayer tout de suite.

À peine ai-je avalé ma première bouchée de croissant que je me sens toute joyeuse. J'éclate de rire.

– Qu'est-ce que tu trouves drôle, ma guêpe ?

– C'est que tout le monde parle français, Papa.

Nous achetons un carnet de tickets de métro. À l'entrée de la station, un poinçonneur perce des trous dans les tickets. En première classe, les banquettes sont rembourrées, mais en seconde, ce sont de simples banquettes de bois. Le métro passe sous la place de la République, puis sous la place de la Bastille. Ensuite, il sort à l'air libre pour traverser la Seine sur un viaduc. La vue est magnifique.

– Maman, Maman, regarde : la cathédrale Notre-Dame !

Le métro passe à l'intérieur de la gare d'Austerlitz et reste encore un peu à l'air libre, avant de replonger sous terre à la station Saint-Marcel. C'est là que nous descendons. Nous marchons le long du boulevard Saint-Marcel et arrivons enfin rue du Fer à Moulin vers sept heures du soir.

Nous montons au troisième étage de l'un de ces immeubles parisiens tout gris et sonnons à la porte de droite. Une femme qui tient un garçonnet de deux ou trois ans par la main vient nous ouvrir. Papa ne dit rien parce qu'il ne parle pas français. Je ne dis rien parce que j'examine la femme, l'enfant et l'appartement. Maman ne dit rien parce qu'elle est trop émue pour parler. La femme a l'air de se demander ce que lui veulent ces trois vagabonds, avec leurs vieilles chaussures et leurs vêtements tout rapiécés. Un homme entre dans la pièce et s'approche de la porte.

– Qu'est-ce que c'est ? Qui cherchez-vous ?

– Rysiu…

L'homme regarde Maman, fronce les sourcils, plisse son front…

– Adèle ? C'est toi ? Eh bien ça alors ! Barbara, c'est Adèle ! Et voici ta fille Camille, je suppose. Vous êtes Marek ? Il faudra vous trouver un prénom français.

– Il ne te comprend pas si tu ne lui parles pas en polonais. D'ailleurs, il ne reste pas à Paris, mais il retourne là-bas.

Effectivement, Papa repart au bout de quinze jours. Ah, mais Paris lui a bien pu. Il nous a promis de revenir.

– Je dois finir mon travail au ministère. C'est important. En mettant en place un bon système de santé, j'aide des hommes, des femmes, des enfants ; et même des enfants qui ne sont pas encore nés. Je reconnais qu'aujourd'hui, les Polonais n'aiment pas les juifs. Peut-être que tu as raison, Adèle, et que demain, ils ne les aimeront pas non plus. D'un autre côté, s'ils prennent les juifs comme boucs émissaires parce que leur propre vie est difficile, alors cela vaut la peine d'essayer de bâtir une nouvelle Pologne où la vie sera plus facile.

– Le communisme ne rend pas la vie plus facile. Tu as bien vu la Russie.

– Les Russes ont un dictateur fou. Et puis ce sont des Russes. Ils ont des siècles de tyrannie derrière eux. Il y a cent ans, les paysans étaient encore des serfs, des esclaves. Les Polonais ont la volonté de se relever, après cette guerre. Je pense que le socialisme est un bon outil, qui nous permettra de construire une société plus juste.

– Dieu t'entende, petit père !

En Pologne, Papa écrit un livre sur la pénicilline, à partir des notes qu'il a prises au congrès de Paris. Il nous envoie de l'argent gagné avec son livre ou avec son poste au ministère. C'est d'ailleurs toute une histoire. Comme les zlotys[1] ne valent rien en France, des juifs polonais installés à Paris qui veulent aider leur famille en Pologne nous donnent des francs, et Papa donne des zlotys à leur famille. Je me souviens que Grand-Père disait : "Entre juifs, on peut toujours s'arranger."

Avec ces francs, nous louons une chambre de bonne dans le quartier de Belleville, un des plus pauvres de Paris. Notre chambre n'est ni plus grande, ni plus confortable, que notre cabane de Zirabulak. Les wc se trouvent au bout d'un long couloir. Ce sont ce que les Français appellent des "wc à la turque", autrement dit un simple trou par terre. Nous avons quand même l'eau courante dans notre chambre : un petit lavabo, qui ne dispense que de l'eau froide. Pour nous laver, nous chauffons de l'eau dans une casserole et nous la versons dans une cuvette.

C'est notre "chez nous". Nous le préférons à l'appartement "bourgeois" du cousin Richard, où nous ne nous sentions pas vraiment bienvenus. Nous sommes les premières personnes qui soient arrivées de *là-bas*. On aurait dit que cela gênait Richard. Il a eu le culot de déclarer à Maman qu'il la croyait morte.

– J'ai reçu une lettre de Yola, dans laquelle elle m'a écrit que tu avais suivi les Russes et que tu te trouvais sans doute quelque part en Sibérie. Comme tu étais toujours malade quand tu étais petite, j'ai pensé que tu ne résisterais pas au froid…

De nombreux juifs ont été déportés de France et gazés, mais Richard et Barbara ont réussi à se cacher dans le sud du pays. C'est là qu'est né Georges, leur petit dernier. Il m'embête, celui-là : capricieux et pleurnichard. Parmi les gens que je connaissais à Lodz, ou parmi les juifs polonais que je rencontre à Paris, personne n'a d'enfant de trois ans. Ni enfants, ni vieillards. Ce gosse a bien de la chance d'être né, pourtant il n'est pas content. André, mon autre cousin, n'est pas content non plus, mais lui, c'est sans doute parce qu'il doit supporter ses parents.

---

[1] Monnaie polonaise.

En vérité, nous nous sommes fâchés avec eux, donc nous ne les voyons plus. Je devrais plutôt dire : “Je me suis fâchée”, parce que Maman est aussi molle qu’un ectoplasme (sauf quand elle menace de tuer les antisémites de ses propres mains). Ce qui m’a mise en colère, c’est que Richard prétend que les Américains ont gagné la guerre.

– J’ai juré d’ouvrir une bouteille de champagne le 6 juin jusqu’à la fin de mes jours, en souvenir du débarquement, le 6 juin 1944. Le plus beau jour de ma vie !

– C’est ridicule. Les Allemands ont perdu la guerre à Stalingrad, un an et demi plus tôt. Dix millions de Soviétiques sont morts pour défendre leur patrie. Ils ont construit des milliers d’avions et de chars, et d’ailleurs, le char T-34 est reconnu par tous les experts comme le meilleur du monde. Les Américains ont battu les Japonais, d’accord, mais ils ont gâché leur victoire en lançant la bombe atomique. Une horreur qui tue des dizaines de milliers de femmes et d’enfants en une seconde… Ce n’est pas mieux que ce que faisaient les nazis !

Il m’énerve tellement, avec son mépris stupide de l’Union Soviétique, que je suis prête à devenir communiste ! J’aime encore mieux le Petit Père des Peuples que son stupide général Eisenhower !

Je me suis inscrite en seconde au lycée Lamartine. Le lycée Voltaire est beaucoup plus près de chez moi, mais c’est un lycée de garçons. Dans ce pays, les garçons et les filles sont séparés, comme à Zirabulak avant mon arrivée.

Je ne veux pas qu’on m’appelle Camille. Sur mon passeport, je suis Kamilla Minski, mais au lycée, je dis que je me prénomme Kama. Je raconte mon histoire à la directrice, qui paraît émue et me souhaite bonne chance. En fait, elle porte le titre de “proviseur”, un mot qui n’a pas de féminin. Maintenant que j’habite en France, je commence à m’intéresser sérieusement à la langue française.

Elle me dit que je ne serai pas la seule élève bizarre : certaines lycéennes reviennent du maquis, d’autres ont dû partir travailler en Allemagne pour pouvoir manger. Dans ma classe, les élèves les plus jeunes ont quatorze ans, les plus âgées vingt ans. Le lycée propose des cours supplémentaires pour nous remettre à flot en mathématiques et en français. C’est exactement ce dont j’ai besoin !

À force de parler français seulement avec Maman, je crois que j’ai acquis un petit accent, mais il s’en va très vite quand je parle avec mes nouvelles camarades. Pour l’écriture, je me débrouille assez bien, parce que je m’exerce depuis quatre ans en tenant ce journal – mais les cours supplémentaires ne me font pas de mal.

Dans le système français, on commence à étudier la physique et la chimie en seconde. Là, je suis très forte, surtout en chimie, grâce aux heures passées à aider mes parents dans les laboratoires.

Je m'entends bien avec mes camarades, sans nouer de véritables liens d'amitié. Même celles qui ont vingt ans me paraissent beaucoup plus jeunes que moi.

Je vais au lycée, je reviens du lycée, j'emprunte des livres à la bibliothèque municipale, je me promène dans Paris. Heureusement, l'hiver approche, donc je n'ai pas l'air trop ridicule avec mes bottes de feutre.

Pendant ce temps, Maman ne sort de notre chambre que pour acheter à manger. Elle lit parfois, d'un air distrait, les livres que j'apporte. Je vois bien qu'elle ne s'est pas encore remise des nouvelles apprises sur les marches de la mairie à Lublin. Je ne sais pas comment l'aider. Je lui parle du lycée, des boulevards, du monde extérieur.

Je lui suggère de prendre des travaux de couture. Les filles qui vont dans les petites classes de mon lycée portent souvent des jupes ou des tabliers beaucoup trop grands. J'imagine que l'on donne aux cadettes les vêtements des aînées, ou bien que l'on achète des vêtements trop grands pour qu'ils durent longtemps. En tout cas, Maman, qui coud très bien, pourrait effectuer des retouches pour mettre les vêtements à la bonne taille. Il suffit de reprendre un ourlet, de resserrer une ceinture. Ensuite, quand l'enfant grandit, on défait la retouche et le vêtement grandit aussi.

J'explique mon idée aux commerçants du quartier. Ils en parlent à leurs clientes. Maman reçoit quelques commandes, pour ainsi dire à l'essai. Pas le moindre vêtement d'enfant ! En vérité, il semble que les Parisiennes passent leur temps à grossir et à maigrir, de sorte qu'elles ont constamment besoin de reprendre la taille de leurs jupes. De plus, la longueur à la mode varie d'une année à l'autre, donc il faut modifier les ourlets.

Comme les premières clientes sont satisfaites, elles reviennent et amènent leurs amies. Cela ne rapporte pas beaucoup d'argent, mais cela occupe Maman. Je lui achète un poste de TSF pour qu'elle pense à autre chose qu'à la guerre.

Par moments, elle me rappelle Maminka, qui tricotait toute la journée, assise sur son lit, à Kobryn et à Lwów.

1946. Rosette part en Amérique.

Tante Yola et Elzunia nous ont envoyé une lettre de Palestine. Pendant la guerre, Richard et Barbara ont franchi la ligne de démarcation qui séparait la France occupée de la France dite libre, avec un “passeur”, au milieu de la nuit. Pour aller de Pologne en Palestine, c’est pareil. Pas besoin de passeport ni de visa. On monte à pied dans les Carpates. Les passeurs sont des militants sionistes qui connaissent les petits chemins. Ils emmènent les juifs en Tchécoslovaquie, puis ils traversent la Hongrie et la Roumanie jusqu’à la mer Noire. Ils s’embarquent sur de vieux raffiots qui vont à Haïfa. Là aussi, il faut attendre la nuit pour débarquer. Les Polonais, les Slovaques, les Hongrois et les Roumains ferment les yeux, car ils sont contents d’être débarrassés des juifs, mais les Anglais qui contrôlent la Palestine sont très vigilants. Ils veulent empêcher les colons juifs de devenir trop nombreux. Ils craignent que les Arabes de Palestine ne se révoltent contre la colonisation de leur pays, et que les autres Arabes ne deviennent les ennemis de l’Angleterre.

Non seulement Yola et Elzunia ont réussi à débarquer à Haïfa, mais elles ont retrouvé oncle Itschak à Tel Aviv. Elles écrivent qu’il est très occupé, mais oublient de dire ce qu’il fait. Elles nous transmettent son bonjour. Apparemment, il est trop occupé pour nous écrire lui-même.

En France, la veille du 14 juillet, il y a des petits bals dans la rue. C’est très amusant. Je réussis à convaincre Maman de venir avec moi. Des messieurs sympathiques nous invitent à danser. Je danse un peu, pour la première fois de ma vie (parce que les danses de Zirabulak ressemblaient plutôt à des rondes enfantines). Maman ne veut pas.

Le lendemain, c’est-à-dire le 14 juillet, on frappe à notre porte. Nous supposons que c’est une cliente pour la couture. Quelle surprise : Rosette ! Encore plus belle et vigoureuse que l’année dernière.

– Bonjour les filles ! Je suis arrivée ce matin. Je me suis installée chez Richard. Il ne devient pas plus rigolo en vieillissant, celui-là ! Et sa Barbara est aussi sévère qu’une porte de prison… J’ai eu besoin de respirer un peu, alors je suis venue vous rendre une petite visite.

– Quelle bonne idée ! Je parlais justement de toi à Maman l'autre jour. Papa nous a écrit que tu as réussi ton baccalauréat polonais. Tu restes longtemps à Paris ? Tu retournes en Pologne ?

– La Pologne, c'est fini.

– Tu pars en Palestine ?

– Pour cultiver la terre ? Non merci ! Je vais en Amérique. Les cousins de Chicago m'ont envoyé un visa d'immigrant. Normalement, cela prend très longtemps, mais Aaron, le frère de Père, est sans doute quelqu'un d'influent.

– Ainsi, tu as changé d'avis. Tu disais que tu voulais rester en Pologne.

– Vous n'avez pas entendu parler de ce qui s'est passé à Kielce ?

– À Kielce ? Non…

– Richard ne savait rien non plus. Peut-être bien que le gouvernement polonais ne veut pas ébruiter l'affaire. Un pogrom a eu lieu le 4 juillet.

– Ce n'est pas possible… Un pogrom ? Après ce que les nazis ont fait ?

Maman, qui est très silencieuse depuis que nous habitons ici, ne participe pas à la conversation, mais son regard s'assombrit d'un seul coup. Je devine que cette nouvelle ne la réconcilie pas avec les Polonais. Je passe mon bras autour de son épaule pour la réconforter.

– Regarde, Rosette, j'ai la Mamusia la plus intelligente du monde. Elle a compris que les juifs n'avaient pas fini de souffrir en Pologne, si bien que nous sommes partis avant tout le monde. Nos passeports portent les numéros dix et onze !

– Moi, je n'ai pas attendu le pogrom de Kielce pour demander un passeport, mais je voulais passer mon baccalauréat avant de partir. C'est d'ailleurs ton père qui m'a trouvé une "protection", rien moins qu'un ministre !

– C'est Max.

– Oui, Max. Ton père va partir aussi, je pense. Comme il fréquente les hôpitaux, il voit les blessés de Kielce.

– Il y a des morts ?

– Quarante-deux morts et cinquante blessés, sur cent cinquante juifs revenus à Kielce. Une fille que je connais a eu de la chance : seulement trois côtes cassées. C'est par elle que je sais ce qui s'est passé. Elle m'a dit qu'avant la guerre, plus de vingt mille juifs vivaient à Kielce. Cela représentait un habitant sur quatre. Cent cinquante seulement sont revenus. Les Polonais les ont attaqués. Mon amie dit qu'ils ne voulaient par leur rendre leurs maisons et leurs boutiques. Ils s'étaient installés dedans, tu comprends. Au lieu d'aider les juifs, la police a confisqué les armes de ceux qui

essayaient de se défendre. D'après votre ami Max, cent mille juifs sont revenus de Sibérie ou d'Asie centrale, comme vous. Quelques poignées ont survécu en se cachant, comme moi. Des dizaines de milliers sont déjà repartis en Palestine. Maintenant, tous les autres vont sans doute s'en aller. La nouvelle du pogrom de Kielce a terrifié tout le monde. Personne ne s'y attendait.

– Je suis bien contente que Papa se soit enfin décidé à nous rejoindre. Lui qui dit que les Polonais vont s'améliorer, il a peut-être changé d'avis.

Rosette reste seulement dix jours à Paris. La veille de son départ, elle vient nous rendre visite pour la dernière fois. Je suis bien triste qu'elle nous quitte déjà.

– Il faut que je vous montre quelque chose, dit-elle.

Elle enlève une chaussure et, soulevant une sorte de semelle intérieure, semble gratter le cuir. C'est magique : un diamant étincelant apparaît soudain dans sa main.

– Quand Dolek est revenu de Lwów, il a réussi à gagner pas mal d'argent en vendant diverses sociétés que Père n'avait pas mises à son nom. Les Allemands ne savaient pas que c'étaient des "biens juifs", donc ils ne les avaient pas confisquées. Au lieu d'acheter un stock de laine, comme Père, Dolek a trouvé une vingtaine de beaux diamants comme celui-ci. Il n'est pas très gros, mais très pur et très bien taillé. Dolek pensait que nous pourrions tous fuir la Pologne, seulement les Allemands l'ont pris avant la mise à exécution de son plan. Mère a caché les diamants quelque part dans l'appartement. C'est avec les diamants qu'elle a pu acheter des armes pour l'insurrection du ghetto. Avant de retourner dans le ghetto pour y mourir, elle est venue me voir dans le bar où je travaillais et m'a donné le dernier diamant. Elle m'a expliqué comment le cacher dans ma chaussure. Il ne fallait pas le placer dans le talon, car tout le monde cachait les diamants dans les talons, mais dans le contrefort… J'espère que je n'aurai jamais besoin de le revendre, mais que je pourrai le garder en souvenir de Mamie Carabine.

Au mois de septembre, Papa vient à Paris de nouveau. Malgré le pogrom de Kielce, il hésite encore à quitter définitivement la Pologne. Avec l'appui du cousin Richard, il a obtenu une invitation de l'Institut Pasteur. Il va y passer un an pour continuer ses recherches sur les maladies tropicales. En principe, il doit ensuite retourner en Pologne.

En tant que chercheur étranger invité, il n'est même pas payé par l'Institut Pasteur. Nous devons garder notre minuscule chambre de bonne. Comme Papa ne nous envoie plus d'argent de Pologne, il doit bien en gagner un peu, donc il écrit des articles

scientifiques et médicaux pour un journal polonais de Paris. Il travaille jour et nuit, mon pauvre Tatus…

Heureusement, une pluie de dollars (une petite pluie) s'abat sur nous ! Rosette ayant décrit notre situation précaire aux cousins de Chicago, ces braves gens nous envoient aussitôt de l'argent et des vêtements. Je m'achète des chaussures et je range mes vieilles bottes sous le lavabo !

1995. Cinquante ans après.

Elisabeth, ma petite-fille, qui est âgée de quinze ans, m'a demandé d'écrire mes mémoires. Elle veut les taper sur l'ordinateur de sa mère, puis les présenter en classe comme illustration d'un exposé d'histoire.

– Les Allemands ne t'ont pas attrapée, Kama, pendant la guerre ? Comment as-tu fait pour leur échapper ?

– Je suis allée en Asie centrale, en Ouzbékistan, avec mes parents.

– En Ouzbékistan ? Pas mal ! Moi, je ne sais même pas où ça se trouve. Il faut absolument que tu l'écrives.

– Mais je l'ai déjà écrit. Il ne me reste qu'à retrouver mon vieux cahier.

Je l'ai retrouvé, elle l'a lu, et maintenant, elle me prie de raconter ce qui s'est passé après la guerre.

– Il y a d'autres choses dans ta vie que la guerre, tout de même ?

– Oui, mais après la guerre, ma vie est devenue banale. Je me suis mariée, j'ai eu une fille, qui s'est mariée à son tour et a eu trois enfants adorables…

– Ciquante ans résumés en une phrase ! Ça ne va pas du tout. Fais un effort, Kama !

Bon. En juillet 1947, après deux ans d'études au lycée Lamartine, j'ai passé la première partie de mon baccalauréat. Un an plus tard, j'ai passé la seconde partie, puis je me suis inscrite en faculté de médecine. À ce moment-là, je crois que je n'ai pas repensé même une seconde à la Sorbonne.

C'est le comptable juif, notre compagnon de voyage dans le train sanitaire entre Lwów et Saratov, qui m'a donné le premier l'idée d'étudier la médecine, quand il a dit qu'un titre de docteur était plus facile à emporter en exil que des diamants. Ensuite, en voyant mon pauvre ami paralysé, Chen l'Oiseleur, j'ai eu envie de soigner les enfants pour éviter qu'ils deviennent infirmes.

Il y avait aussi la dépression de Maman… Pendant à peu près cinq ans, elle est restée dans sa chambre, comme si elle avait perdu le goût de vivre. Elle cousait en écoutant la radio, ou bien elle épluchait des légumes. Elle ne riait pas. Quand Papa disait une bêtise, elle murmurait parfois une remarque sardonique, mais s'il répliquait pour déclencher une bonne vieille querelle, elle se taisait. Elle semblait ignorer ce qui se passait dans le monde. Quand une lettre arrivait d'Israël ou de Pologne, elle la laissait traîner pendant des mois, de sorte que je finissais par répondre à sa place. Je me disais que si j'étudiais la médecine, et en particulier la psychiatrie, je pourrais aider les personnes déprimées.

Au bout d'un an, l'Institut Pasteur a proposé à Papa un poste de titulaire. Il a accepté, c'est-à-dire qu'il a renoncé à retourner en Pologne. D'ailleurs il a acquis la nationalité française, et moi aussi par la même occasion, puisque j'étais encore mineure. Depuis un moment, il se faisait apeler Marcel plutôt que Marek.

La guerre n'avait pas abattu Papa comme Maman. On aurait même dit tout le contraire : il était plein de fougue et d'enthousiasme, à croire qu'il avait pris six ans de vacances et cherchait à rattraper le temps perdu.

Pendans les premiers mois, il parlait français de façon comique, mais il a appris très vite. Il emportait toujours une grammaire et un petit dictionnaire dans le métro, pour étudier en allant à l'Institut Pasteur. Là-bas, il ne cessait de bavarder avec ses collègues en dosant ses leucocytes.

Tante Yola et Elzunia vivaient dans un kibboutz. Yola s'occupait de l'école maternelle, Elzunia travaillait dans les champs et les vergers. Elle considérait qu'elle était à la fois juive et catholique.

En 1948, les juifs de Palestine ont fondé le nouvel état d'Israël, que les pays arabes ont aussitôt attaqué. Mon oncle Itschak, dont il ne me restait à peu près aucun souvenir, est mort dans cette guerre. Yola nous a écrit qu'il ne lui avait jamais expliqué clairement quelle profession il exerçait. Elle le soupçonnait d'appartenir à l'un des groupes clandestins qui organisaient des attentats contre les Anglais. Elle pensait qu'il était mort au cours d'une mission de commando très difficile derrière les lignes arabes.

Maman trouvait cette fin absurde.

– Survivre à la guerre et aller se faire tuer par les Arabes ! En plus, un juif qui commet des attentats, qui dépose des bombes au risque de tuer des innocents ! Ces sionistes sont des imbéciles et des fous.

En Amérique, Rosette a entrepris des études d'architecture. Elle habitait chez nos cousins de Chicago. Dans chaque lettre, elle m'invitait à venir la voir et soulignait que je pouvait tout aussi bien étudier la médecine à l'université de Chicago. C'était impossible. Je ne voulais pas quitter Maman, qui avait besoin de moi. Je crois que Papa s'amusait à l'Institut Pasteur et s'ennuyait avec elle. En tout cas, il passait de plus en plus souvent ses soirées avec ses collègues.

Au bout de quelques années, nous avons compris toutes les deux (Maman l'a peut-être deviné avant moi, mais elle ne m'en a pas parlé) que lorsqu'il téléphonait en disant : "Je dîne avec mes collègues", cela signifiait : "avec une collègue".

Comme j'avais travaillé moi-même avec Papa, à Bujnaksk et ailleurs, je savais qu'il avait besoin d'une assistante, sinon il égarait ses affaires, se trompait de flacon, oubliait de noter ses résultats, etc. Ses collègues (masculins) de l'Institut Pasteur lui ont expliqué comment on s'y prenait : on allait en juin à la sortie de l'école des laborantines, au moment de la remise des diplômes, et on proposait un stage à la plus jolie. Papa avait beaucoup de charme et trouvait chaque année une nouvelle assistante de cette manière. Lui qui s'était tant moqué de l'admiration que Maman vouait à la France, il a vite découvert que ce pays de la galanterie et de l'amour lui convenait à merveille.

Je crois que les premières assistantes ont été seulement des assistantes. La troisième ou la quatrième, je ne me souviens plus, est devenue plus qu'une assistante. Je ne voulais pas trop savoir ce qui se passait, parce que je devais travailler dur pour mes études de médecine. J'habitais maintenant dans une autre chambre de bonne, que mes parents avaient louée dans le même immeuble.

En été, nous partions en Bretagne, au bord de la mer, dans de petits hôtels pas chers. Mes camarades d'études me demandaient pourquoi je passais mes vacances avec mes parents. Je répondais que ma mère n'allait pas bien et avait besoin de moi. En vérité, je n'avais pas d'amis proches. Ces Français étaient beaucoup moins simples que les jeunes Ouzbeks que j'avais connus à Zirabulak. J'avais peur des garçons. Si je tombais amoureuse d'un brave Français catholique, devais-je lui dire que j'étais juive ? Je ne pouvais pas me marier à l'église, tout de même. Non, c'était impossible : un mari catholique finirait forcément par me traiter de sale juive, un jour ou l'autre.

Nous nous sommes abonnés au téléphone. Nous avons reçu plusieurs fois des appels disant :

– Allo, mon nom est Minski. J'habite à Buenos Aires (ou Pittsburgh, etc.). Comme je suis de passage à Paris, j'ai regardé dans l'annuaire du téléphone à tout hasard. Etes-vous parents du rabbin Minski de Brest-Litowsk ?

– Pas du tout. Nous sommes les Minski de Pinsk !

Et Papa qui avait cru choisir un nom catholique ! Ces appels nous amusaient toujours beaucoup.

En 1950, je suis allée en vacances avec Maman en Israël. Pendant ce temps, Papa est parti en Bretagne avec sa laborantine chérie.

Tante Yola n'avait pas changé. Elzunia était devenue une grande jeune fille de dix-neuf ans. Elle ne travaillait plus dans les champs, mais à l'infirmerie du kibboutz. D'ailleurs j'ai travaillé avec elle. Les malades étaient très différents de ceux que je voyais à l'hôpital de Paris : ils tutoyaient les infirmières et les médecins et plaisantaient beaucoup, alors que les malades de Paris respectaient le médecin comme si c'était une sorte de sorcier ou de magicien.

Elzunia suivait des cours à Haïfa quatre après-midis par semaine pour devenir infirmière diplômée. Elle allait à l'église de Nazareth tous les dimanches pour la messe.

Yola savait déjà (sans doute par Barbara, la femme de Richard, qui était une véritable concierge), que Papa préférait sa laborantine de vingt-deux ans à Maman. Nous sommes allées à Haïfa, à Tel Aviv et à Jérusalem, où Maman a retrouvé plusieurs amies d'enfance ou d'études. Toutes savaient que Papa préférait la laborantine. C'est qu'Israël est un tout petit pays, presque un gros village.

Une des amies de Maman l'a convaincue de se remettre à travailler. Elle lui a trouvé un poste dans un laboratoire de Haïfa. Je suis donc rentrée en France toute seule. Maman est revenue au bout de six mois. Richard l'a recommandée à un directeur de laboratoire, qui l'a engagée comme hématologue. Elle n'avait pas besoin de la recommandation de Richard, parce que son certificat de stage de Haïfa était très élogieux. Elle a ouvert un compte en banque pour y verser son salaire. Elle était contente. Je retrouvais la Maman que j'avais toujours connue.

Deux ans environs après son retour d'Israël, elle est partie de la maison un beau matin. C'était d'autant plus inattendu que nous venions de déménager dans un vrai appartement de trois pièces, toujours à Belleville. Elle n'a pas disparu, mais s'est installée dans un studio près du boulevard Saint-Michel, dans ce quartier latin dont elle m'avait si souvent parlé.

Papa n'y comprenait rien. Nous sommes allés la voir tous les deux.

– C'est une chambre d'étudiant… Tu veux devenir étudiante, à quarante-cinq ans ?

– Non, mais je veux m'amuser comme une étudiante. Me promener sur le Boul'Mich, aller au cinéma, lire un livre au Luxembourg. En plus, j'habite juste à côté de mon travail.

Ce qui est extraordinaire, c'est que Papa a quitté sa laborantine et s'est mis à faire la cour à Maman ! Il l'invitait dans les meilleurs restaurants, l'emmenait au théâtre, la prenait comme assistante quand il allait dans un congrès à l'étranger. Il était devenu assez connu parmi les spécialistes des maladies tropicales et gagnait bien sa vie.

Malgré tout, Maman n'a jamais voulu habiter de nouveau avec lui.

J'ai vu seulement le début de cette seconde lune de miel, parce que je suis partie étudier à l'université de Chicago pendant un an. Maintenant que j'avais presque achevé mes études en France, je savais qu'un diplôme de médecine n'était pas aussi facile à transporter que des diamants. La preuve, c'est que les Américains ne reconnaissaient pas le diplôme français. En passant un an dans une université américaine, je pouvais devenir un docteur reconnu des deux côtés de l'Atlantique. Au passage, j'allais apprendre l'anglais.

Mon grand-oncle Aaron, le patriarche de la branche américaine de notre famille, était mort quelques années plus tôt. Rosette habitait chez Leo, un des fils d'Aaron. J'ai habité là aussi pendant les premières semaines. Ensuite, nous nous sommes installées toutes les deux dans un petit logement. J'ai découvert plusieurs cousins et cousines de divers âges. Les deux fils et la fille d'Aaron, bien que nés en Amérique, ressemblaient encore à des Européens, mais leurs enfants (trois garçons et deux filles en tout) étaient de véritables Américains, immenses et bruyants. Même si les garçons étudiaient la philosophie ou le droit international, on ne pouvait pas s'empêcher de les prendre pour des footballeurs. Les filles étaient aussi belles – et fades – que des actrices de cinéma.

À la faculté de médecine de Chicago, j'ai participé à des recherches sur la polio-myélite. Plusieurs équipes étaient sur le point de trouver un vaccin efficace. C'était une époque de grands progrès en médecine. Nous pensions que nous allions vaincre toutes les maladies.

Pendant les grandes vacances, j'ai traversé les Etats-Unis avec Rosette. J'ai passé mon permis de conduire à Chicago. Non seulement Rosette m'avait précédée dans cette voie, mais elle possédait déjà une voiture. Nous voulions voir le Mississipi, les montagnes Rocheuses, la Californie. Maman m'avait donné l'adresse de plusieurs personnes qui avaient émigré en Amérique après la guerre. C'est ainsi que j'ai revu Jeannette Zakrewska à Los Angeles. Après le pogrom de Kielce, elle avait décidé

qu'elle aimait encore mieux être une Américaine ordinaire que le ministre de la Santé dans la nouvelle Pologne. Sur le bateau qui l'emmenait aux Etats-Unis, elle avait rencontré un vétérinaire juif polonais. Ils s'étaient mariés et maintenant elle s'appellait Janet Greenfield. Elle avait convaincu son mari de changer son nom, Grünfeld, dès leur arrivée. Il était devenu le vétérinaire préféré des stars de Hollywood. Ils habitaient dans une immense maison du quartier de Pacific Palisades, tout près de l'océan Pacifique. Nous y avons passé une semaine. Nous allions nous baigner dans l'océan tous les jours. Rosette a même construit plusieurs châteaux de sable pour moi !

C'est curieux, mais moi aussi, j'ai rencontré mon mari sur le bateau – en revenant de New York. À l'époque, les Français voyageaient peu, donc il y avait surtout des Américains sur ce bateau. Ces grands paquebots transatlantiques n'existent plus aujourd'hui, c'est bien dommage. Le maître d'hôtel était un fin psychologue, que l'on aurait peut-être pu comparer aux juifs qui exerçaient en Pologne la noble et antique profession de marieur. Voyant sur sa liste un jeune Français et une jeune Française célibataires, il a trouvé judicieux de les asseoir à la même table, avec deux couples américains. Face à la naïveté des Américains, qui ne connaissaient pas l'Europe et n'avaient pas vraiment vécu la guerre, Jacques (le jeune Français) et moi, nous nous sommes vite sentis liés par une sorte de solidarité ou de complicité. Il n'avait pas passé une année entière aux Etats-Unis, comme moi, mais seulement un été.

– J'ai rendu visite à une amie française, qui s'appelle Marie-Claire. Elle est partie en Amérique après la guerre, chez des cousins, parce que ses parents sont morts.

– Vous la connaissiez en France ?

– Nous avons passé toutes la guerre ensemble. Nous étions réfugiés à la campagne. Mes parents étaient partis très loin : ils ont fui en Espagne, puis au Portugal et au Brésil. Marie-Claire était comme une grande sœur pour moi.

– Pourquoi vos parents ont-ils fui ?

Je devinais la réponse…

– Parce que nous sommes juifs. Je suis né en France, mais mes parents sont venus de Pologne en 1925.

– Moi aussi, je suis juive. Je suis née à Varsovie.

Nous étions tous les deux très émus de découvrir que l'autre était juif. Cela nous apparaissait comme un signe du destin. Peu après notre retour en France, nous nous sommes mariés. Jacques était ingénieur. Il travaillait pour l'ORTF, la société de radio et de télévision de l'époque.

Nous avons eu une fille. J'aurais voulu la nommer Alina, car c'était le prénom de mon héroïque grand-mère, mais ma cousine Elzunia avait déjà choisi ce prénom pour sa propre fille, en Israël. Alors je l'ai nommée Tamara, en souvenir de ma professeur de piano d'Astrakhan. D'ailleurs j'ai acheté un piano pour tenter de m'y remettre. J'espérais pouvoir donner des leçons à ma fille plus tard. En vérité, je n'ai jamais trouvé le temps de travailler le piano comme il faut, de sorte que je joue moins bien qu'à Astrakhan, me semble-t-il. Ma petite Tamara n'a pas appris le piano avec moi, mais avec d'excellents professeurs. Pourtant, elle n'est pas devenue pianiste professionnelle, comme la Tamara d'Astrakhan. À force de fréquenter les coulisses de la télévision avec Jacques, elle a eu envie d'étudier le cinéma.

Je suis allée en Israël deux fois avec Jacques et Tamara. J'ai revu tante Yola et Elzunia. Tamara s'est liée d'amitié avec sa cousine Alina.

Au cours des années, nous avons reçu plusieurs visites de Max Kusniewicz. Il venait à Paris en tant que ministre pour une conférence, ou bien il faisait une petite escale en allant à Caracas, où il avait été nommé ambassadeur. Il ne pouvait pas s'empêcher d'admirer le système capitaliste, dans lequel Papa et Maman étaient devenus assez riches pour posséder chacun son appartement.

En 1968, des "troubles" se sont produits en Pologne, comme dans de nombreux autres pays du monde. On avait promis aux Polonais que le communisme leur apporterait le paradis sur terre, mais ils ne voyaient rien venir. Les étudiants manifestaient, les ouvriers menaçaient de faire grève. En principe, la classe ouvrière dirigeait le pays, mais à quoi son pouvoir lui servait-il, puisqu'il n'y avait rien à acheter dans les magasins ? Se sentant gravement remis en cause, le gouvernement a retrouvé de vieilles méthodes d'avant-guerre et accusé les éternels boucs émissaires : les juifs ! On a donc "démasqué un complot sioniste". Des juifs s'étaient infiltrés dans les plus hauts rouages de l'état en dissimulant leur identité…

Des membres de la police secrète sont venus voir Max.

– Nous savons que vous ne vous appelez pas Max Kusniewicz, mais Milek Roth. Cet abus d'identité prouve que vous participez au complot sioniste. Nous pourrions vous faire condamner et vous jeter en prison pour le reste de votre vie, c'est d'ailleurs ce que vous et les vôtres méritez, mais nous avons décidé d'être indulgents, en raison des services que vous avez rendus à la Pologne. Par conséquent, nous vous autorisons à émigrer.

– Je peux partir en France ? En Amérique ?

– Vous plaisantez ? Nous n'allons pas vous accorder ce privilège, puisqu'il est interdit aux autres Polonais. Nous vous autorisons seulement à rejoindre votre peuple en Israël.

Max et plusieurs de ses amis sont donc partis en Israël. La propagande polonaise a accordé beaucoup d'importance à l'événement : la preuve qu'il y avait bien eu complot sioniste, c'est que les juifs qui se cachaient dans les allées du pouvoir se réfugiaient en Israël dès qu'ils étaient démasqués.

Max a passé deux ans en Israël, mais ce pays ne lui plaisait pas du tout, étant donné qu'il avait passé toute sa jeunesse à se battre contre les sionistes. Il est donc reparti et vit depuis vingt-cinq ans en Suède.

Cette histoire enchantait Maman.

– Tu vois, disait-elle à Papa, si nous étions restés là-bas comme tu le voulais, tu serais peut-être devenu ministre et ambassadeur, mais en fin de compte, ils auraient bien fini par te traiter de sale juif. "Monsieur Minski, nous savons que vous êtes en réalité Silberberg" !

Papa a effectué des recherches importantes à l'Institut Pasteur sur le choléra et les dysenteries infantiles. Certains de ses collègues parlaient de lui pour le prix Nobel. Il a pris sa retraite en 1971 (sans obtenir le prix Nobel). Il est mort d'une crise cardiaque en 1976, à l'âge de soixante-treize ans.

Maman était très malheureuse, évidemment, mais à vrai dire, ils ne vivaient plus ensemble depuis plus de vingt-cinq ans. Elle a quand même attendu la mort de Papa pour accepter l'arrivée d'un nouvel homme dans sa vie… Disons que ceci est une autre histoire.

Aujourd'hui, Maman a quatre-vingt-douze ans et se porte comme un charme.

Ma fille Tamara s'est mariée avec un ingénieur qu'elle a rencontré aux sports d'hiver. Ils ont eu trois enfants : Roland, Elisabeth et Antoine.

Tamara a connu un certain succès comme réalisatrice de films publicitaires, seulement elle se disputait souvent avec ses clients, qui voulaient toujours changer une scène ou une autre sous prétexte qu'on ne voyait pas assez bien le produit. Son caractère n'est pas facile (je suis sûre qu'elle va se fâcher quand elle lira ces lignes !). Disons que c'est une femme énergique, comme sa grand-tante Rosette et son arrière-grand-mère Mamie Carabine. Un autre trait de famille : elle dessine très bien.

Elle a tourné beaucoup de films consacrés à des cosmétiques et à des vêtements. Elle a connu de plus en plus de gens dans le milieu de la mode. Un beau jour, elle a arrêté le cinéma et s'est mise à créer des chapeaux. J'étais un peu étonnée au début, mais je reconnais qu'elle a eu raison. Ses chapeaux sont magnifiques – ils ressemblent à des sculptures. Elle les vend à des grands couturiers ; on les trouve aussi dans certains magasins de Paris, Londres et même Tokyo.

Quand je me suis mariée avec Jacques, nous nous sommes installés dans le quartier de Montparnasse, et nous n'avons jamais déménagé. Nous habitons tout près de l'hôpital des Enfants Malades, où j'allais plusieurs fois par semaine, car je me suis spécialisée en pédiatrie. J'ai aussi ouvert un cabinet médical chez moi. Les studios de l'ORTF, rue Cognacq Jay, n'étaient pas non plus très loin.

L'année dernière, j'ai pris officiellement ma retraite. Je vais toujours à l'hôpital de temps en temps.

Il y a une dizaine d'années, je suis retournée à Los Angeles pour un congrès de pédiatrie. Je n'ai pas retrouvé la clinique vétérinaire Greenfield. Sans doute Greenfield, qui était plus âgé que Jeannette, est-il mort depuis longtemps. Les stars de Hollywood font soigner leurs toutous ailleurs.

Les organisateurs du congrès ont donné un cocktail le premier jour, dans la cafétéria de l'université de Californie. Ce n'est pas comme si j'avais fréquenté des congrès de médecine toute ma vie. C'était mon cinquième ou mon sixième. J'aime bien voir des délégués du monde entier et tenter de deviner d'où ils viennent. Une femme qui me paraissait colombienne ou péruvienne me regardait avec insistance. Elle avait peut-être mon âge. Elle s'est approchée de moi. Elle semblait très émue. Je ne connais aucune Péruvienne et pourtant, j'avais vaguement l'impression de la connaître. Dans ces congrès, tout le monde parle anglais, mais elle s'est adressée à moi en russe.

– La Guêpe ?

– Asli !

Mon élève préférée de Zirabulak ! Nous nous sommes jetées dans les bras l'une de l'autre. Nous pleurions toutes les deux comme des madeleines. Les autres délégués riaient, au contraire, en observant la scène.

Je ne suis plus polonaise et je ne m'appelle plus Silberberg, mais je suis toujours Kama. De toute façon, Asli n'a pas eu besoin d'examiner la liste des délégués pour me reconnaître.

– Des cheveux rouges comme ceux-là, je n'en ai jamais vu d'autres !

– Je peux remercier le coiffeur. Sans lui, je crois qu'ils seraient plus blancs que rouges.

– Tu as eu beaucoup de soucis dans ta vie ?

– Non, je ne peux pas me plaindre. Mes cheveux sont blancs parce que je suis une bonne babouchka, voilà tout.

– Moi aussi, je suis grand-mère depuis l'an dernier. Je n'habite plus à Zirabulak. Je suis pédiatre à l'hôpital de Tachkent.

– Et moi je suis pédiatre à Paris.

– Tu es française ? C'est pour cela que tu es si bien habillée. Ton chapeau est magnifique.

– C'est ma fille qui l'a dessiné. Mais tu sais quoi ? Je possède toujours la calotte tiubeteika que m'a offerte la sœur de Chen, et aussi le gilet que tu as brodé pour moi. Ma fille a pris la tiubeteika comme modèle pour des chapeaux. La sœur de Chen va bien ? Et Chen l'Oiseleur ? Et Timour ?

– La sœur de Chen est devenue actrice de théâtre et de cinéma. Elle est très connue dans notre république. Timour est directeur de l'école de Zirabulak. C'est lui qui a remplacé Nikita Ivanovitch quand il est parti à la retraite. Chen l'Oiseleur est mort, hélas.

– Il y a longtemps ?

– Oui. Peut-être dix ou douze ans après ton départ. Il avait une très grave déformation cardiaque. Les médecins ont essayé une opération, qui a échoué.

– Sa paralysie était liée à une déformation cardiaque ? J'ai toujours cru qu'il avait eu la poliomyélite quand il était enfant. J'ai même étudié la poliomyélite, aux Etats-Unis, en pensant à lui.

– Je crois qu'il a eu une naissance difficile. Je ne sais pas les détails exacts. C'était un grand prématuré, peut-être. À l'époque, dans notre pays, on perdait beaucoup d'enfants, et ceux qui vivaient étaient souvent en mauvais état. Aujourd'hui, nous avons une médecine moderne, même si nous avons encore des progrès à faire. C'est d'ailleurs pour cela que l'on m'a envoyée jusqu'à Los Angeles.

– C'est un long voyage, depuis Tachkent…

– Je suis passée au-dessus du pôle nord. J'ai fait une escale à Moscou et une en Alaska. J'ai eu le temps de broder un gilet pour mon petit-fils !

– Je suis triste pour Chen l'Oiseleur. Tu te souviens quand nous allions nous baigner dans la rivière ?

– C’est toi qui m’a appris à nager. Et à lire, évidemment. Je peux te dire qu’à Zirabulak, beaucoup de gens se souviennent encore de Kama la Guêpe.

– Et moi, je n’oublierai jamais Zirabulak.

– Tu sais ce que je chante à mon petit-fils pour le bercer ?

– Oui.

Nous étions sorties de la cafétéria. Nous nous promenions sous de grands palmiers californiens. Nous avons chanté ensemble.

Envole-toi bel oiseau
Cache-toi dans les roseaux
Prends ces graines
Emporte ma peine…

La Pologne 1938-1995

La frontière orientale de la Pologne a été déplacée en 1939, quand l'Union Soviétique a annexé une partie du pays. En compensation, on a donné un morceau de l'Allemagne à la Pologne en 1945, ce qui a déplacé la frontière occidentale.

Aujourd'hui, la Prusse Orientale est russe (Königsberg s'appelle Kaliningrad) et Vilnius est la capitale de la Lituanie.

De Lwów…

BALTIQUE
Léningrad
(Saint-Pétersbourg)
Russie
Sverdlovsk
(Iekaterinbourg)
Volga
Kazan
Moscou
Smolensk
Biélorussie
Minsk
Brest-Litovsk
Pinsk
Bryansk
Saratov
Engels
Lvov
Kiev
Kharkov
Ukraine
Stalingrad
(Volgograd)
Odessa
Rostov
Astrakhan
Roumanie
Bucarest
Grozny
Makhatchkala
Bujnaksk
Bulgarie
MER NOIRE
CAUCASE
Georgie
Tbilissi
Bakou
Istanbul
Trabzon
Arménie
Erevan
MER
CASPIEN
Turquie
Azerbaïdjan

Kama

…à Tachkent

Postface

La véritable Adèle se nomme Lounia Barski ; on remplaçait “Adela” par le diminutif Adelunia, qui est devenu Lunia. Je me suis inspiré de son histoire, qu’elle m’a racontée dans son petit studio du quartier latin. J’ai imaginé des dialogues, modifié ou inventé certains événements, supprimé ou ajouté des personnages.

Ma principale invention, c’est Kama la guêpe. La véritable Adèle venait tout juste de se marier quand la guerre a éclaté. Elle a eu une fille beaucoup plus tard : à Paris, vers 1950.

Ayant créé Kama, j’ai dû lui trouver des occupations pendant son séjour à Zirabulak. J’ai donc inventé Nikita Grigoriévitch l’instituteur, Chen l’oiseleur, etc. J’espère que je n’ai pas commis trop d’erreurs historiques ou géographiques !